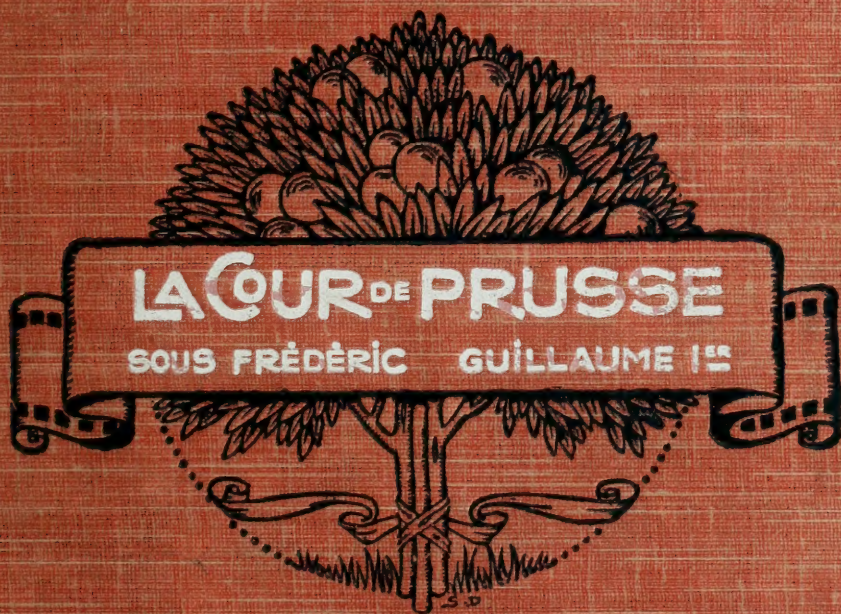


COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE



LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE, PARIS

LA COUR DE PRUSSE

SOUS FRÉDÉRIC GUILLAUME I^{ER}



Louis-Michaud - edit.
168 B^{is} St^e Germain - Paris.

Geo. Dorival

==

*Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.*

—

Published 30 April 1909
Privilege of copyright in the United
States reserved under the Act approved
March 3 1905 by Louis-Michaud, Paris.

==

WG 78 (

COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

Albert SAVINE

↓ ↓ ↓

La Cour de Prusse

— sous Frédéric-Guillaume I^{er} —

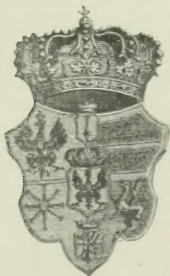
SOUVENIRS DE LA MARGRAVE

(Wilhelmina of Bayreuth)

D'après les Documents d'Archives et les Mémoires.



Illustrations documentaires




102189
—
2/6/10

LOUIS-MICHAUD

— ÉDITEUR —

168, Boulevard Saint-Germain, 168

PARIS



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

PRÉFACE



COMMENT naquit la puissance militaire de la Prusse, comment d'un roitelet de Brandebourg, la fortune fit le chef d'une monarchie appelée à devenir, sous Frédéric II, une des plus glorieuses de l'Europe, bien des historiens l'ont raconté.

Tel n'est pas l'objet de ces pages.

Elles narrent par le menu les mille incidents de la vie de la cour du second des souverains de la Prusse, Frédéric-Guillaume I^{er}. On y trouvera peu de détails sur les camps, la tactique et l'exercice à la prussienne, mais, par contre, partout y résonne l'écho des intrigues mesquines, ourdies sous les lambris fraîchement décorés des nouveaux palais royaux. Partout, ce ne sont que cancans sans grandeur ni majesté, brocards brutaux et *picanteries* rosses.

La plume mordante et satirique de la margrave de Bayreuth a tracé pour la postérité le tableau complet et peu flatté de l'épouvantable milieu où grandit Frédéric II, sous le bâton d'un père hargneux et près d'une mère jalouse et rancunière.

Écrivain de langue française, nourrie de la lecture de nos classiques, la margrave a prouvé dans ses souvenirs posthumes qu'elle méritait la réputation de la femme la plus spirituelle de son temps et le cinématographe, qu'elle nous présente, de la Prusse

du début du XVIII^e siècle, est d'autant plus sincère et vrai qu'elle n'y épargne rien ni personne. Ministres, ambassadeurs, souverains étrangers s'arrêtant en Prusse au cours de leurs tournées par le monde, beautés capiteuses, pimbêches raides et guindées, elle ne fait à personne le quartier qu'elle a refusé à ses proches, même les plus chers, notamment à ce frère qu'elle adorait et dont elle n'essaie pas de dissimuler les tares secrètes.

On a dû négliger ici, tout ce qui, dans les *Mémoires* de Wilhelmine, concerne son existence à Bayreuth. La vie d'une petite cour de principicule allemand, il y a deux siècles, a son intérêt, mais c'est un sujet autre et qui sera traité ailleurs.

L'illustration de *La Cour de Prusse sous Frédéric-Guillaume I^{er}* a été empruntée aux précieuses collections de la Bibliothèque Nationale, sans négliger les richesses entassées dans les musées allemands. Antoine Pesne et Chodowiecki sont des artistes trop peu connus chez nous et justement admirés au delà du Rhin.

La Cour de Prusse

— Sous Frédéric-Guillaume I^{er} —

SOUVENIRS DE LA MARGRAVE



FÉDÉRIC-GUILLAUME, alors prince royal, épousa l'année 1706 Sophie-Dorothee de Hanovre (1). Le roi Frédéric I^{er}, son père, lui avait donné à choisir entre trois princesses, qui étaient celle de Suède, sœur de Charles XII, celle de Saxe-Weitz et celle d'Orange, nièce du prince d'Anhalt. Celui-ci qui, de tout temps, avait été tendrement chéri du prince royal, s'était fort flatté que son choix tomberait sur sa nièce, mais le cœur du prince royal était épris des charmes de la princesse de Hanovre. Il refusa ces trois partis et sut par ses prières et ses intrigues obtenir le consentement du roi son père. Frédéric-Guillaume, dont l'éducation avait été confiée au comte de Dohna (2), possède toutes les qualités qui doivent composer un grand homme : son génie est élevé et capable des plus grandes actions. Il a la conception aisée, beaucoup de jugement et d'application. Son cœur est naturellement bon. Depuis sa tendre jeunesse, il a toujours montré un penchant pour le militaire. C'était sa passion dominante et il l'a justifiée par l'ordre excellent qu'il a mis dans l'armée. Son tempéra-

(1) « C'était, dit Mauvillon, un teint d'une blancheur éblouissante, merveilleusement relevé par des cheveux d'un très beau brun. Les traits de son visage étaient des plus réguliers ; de beaux yeux bleus pleins de feu n'en faisaient pas un petit ornement. » (*Histoire de Frédéric-Guillaume I^{er}, roi de Prusse*, I, 78). Mauvillon (1712-1729), réfugié protestant, vivant tour à tour à Dresde et à Leipzig, peignait de visu la reine Sophie-Dorothee.

(2) Alexandre Dohna (1661-1728), chargé d'affaires de Prusse à la cour de Pologne, conseiller secret de la guerre, gouverneur de Frédéric-Guillaume, prince héritier, puis feld-maréchal-général.

ment est vif et bouillant; il l'a souvent porté à des violences qui lui ont causé depuis de cuisants repentirs. Il préférerait la plupart du temps la justice à la clémence. Son attachement excessif pour l'argent lui a valu le titre d'avare. On ne peut cependant lui reprocher ce vice qu'à l'égard de sa famille et de sa personne, car il comblait de biens ses favoris et ceux qui le servaient avec attachement. Les fondations charitables et les églises qu'il a bâties sont une preuve de sa piété. Sa dévotion allait jusqu'à la bigoterie; il n'aimait ni le faste ni le luxe. Il était soupçonneux, jaloux et souvent dissimulé. Son gouverneur avait pris soin de lui inspirer du mépris pour le sexe. Il avait si mauvaise opinion de toutes les femmes que ces préjugés causèrent bien du chagrin à la princesse royale, dont il était jaloux à outrance.

Deux favoris le dominaient; l'un, le prince d'Anhalt (1), peut être compté parmi les grands capitaines de ce siècle. Il joint à une expérience consommée dans les armes un génie très propre pour les affaires. Son air brutal inspire de la crainte et sa physionomie ne dément pas son caractère. Son ambition démesurée le porte à tous les crimes pour parvenir à son but. Il est ami fidèle, mais ennemi irréconciliable et vindicatif à l'excès envers ceux qui ont le malheur de l'offenser. Il est cruel et dissimulé. Son esprit est cultivé et très agréable dans la conversation quand il le veut. L'autre, M. de Grumbkow (2), peut passer

(1) Le prince Léopold d'Anhalt-Dessau (1676-1741) conquit sa gloire militaire pendant la guerre de la Succession d'Espagne. A Hochstaedt, il prit une part considérable au triomphe des alliés. Frédéric-Guillaume lui était étroitement attaché autant par les liens du cœur que par ceux du sang. Sous Frédéric II, il jouit d'une égale faveur.

(2) Frédéric-Guillaume de Grumbkow (1678-1739), fils du conseiller intime Joachim Ernst de Grumbkow, qui avait pris une part considérable à l'organisation de l'armée prussienne, étudia à Utrecht et à Leyde, combattit à Hochstaedt et à Malplaquet. Major général, ministre des Finances, il avait toute la confiance de Frédéric-Guillaume. Gagné par les riches présents du comte de Seckendorff, ambassadeur d'Autriche, il maintint le roi de Prusse dans l'alliance étroite de l'Empereur. Il joua dans les querelles de la famille royale un rôle tantôt d'excitateur et tantôt de conciliateur.



Gravure de Wolfgang.

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

pour un des plus habiles ministres qui aient paru depuis longtemps : c'est un homme très poli, d'une conversation aisée et spirituelle. Avec un esprit cultivé, souple et insinuant, il plaît surtout par son talent pour la satire qui est fort en vogue dans le siècle où nous sommes. Il sait joindre le sérieux à l'agréable. Tous ces beaux dehors renferment un cœur fourbe, intéressé et traître. Sa conduite est des plus déréglées : tout son caractère n'est qu'un tissu de vices qui l'ont rendu l'horreur de tous les honnêtes gens.

Tels étaient les deux favoris du prince royal. On juge qu'étant l'un et l'autre d'intelligence et amis intimes, ils étaient très capables de corrompre le cœur d'un jeune prince et de bouleverser tout un État. Leur projet de régner se voyait dérouter par le mariage du prince royal. Le prince d'Anhalt ne pouvait pardonner à la princesse royale la préférence qu'il lui avait donnée sur sa nièce : il craignait qu'elle ne s'emparât du cœur de son époux. Pour y mettre obstacle, il tâcha de semer la mésintelligence entre eux, et, profitant du penchant que le prince royal avait à la jalousie, il lui en inspira pour son épouse. Cette pauvre princesse souffrait martyre pour les emportements du prince royal ; et quelques preuves qu'elle pût lui donner de sa vertu, il n'y eut que la patience qui pût le faire revenir des préjugés qu'on lui avait donnés contre elle. Cette princesse devint cependant enceinte et accoucha en 1707 d'un fils. La joie que causa cette naissance fut bientôt convertie en deuil, ce prince étant mort un an après. Une seconde grossesse releva l'espoir de tout le pays. La princesse royale mit au monde, le 3 juillet 1709, une princesse qui fut très mal reçue, tout le monde désirant passionnément un prince. Je vis le jour dans le temps que les rois de Danemark et de Pologne étaient à Potsdam pour y signer un traité d'alliance contre Charles XII, roi de Suède, afin de pacifier les troubles de Pologne. Ces deux monarques et le roi, mon grand-père, furent mes parrains et assistèrent à mon baptême qui se fit en grande cérémonie et avec pompes et magnificence. On me nomma

Frédérique-Sophie-Wilhelmine (1). Le roi, mon grand-père, prit bientôt une vive tendresse pour moi. A un an et demi, j'étais beaucoup plus avancée que les autres enfants. Je parlais assez distinctement et à deux ans, je marchais seule. Les singeries que je faisais divertissaient ce bon prince qui s'amusa avec moi des journées entières.

La princesse royale accoucha encore, l'année suivante, d'un prince qui lui fut aussi enlevé. Une quatrième grossesse donna, le 24 janvier 1712, la vie à un troisième prince qui fut nommé Frédéric. Nous fûmes confiés, mon frère et moi, aux soins de M^{me} de Kamken, femme du grand-maitre de la garde-robe du roi et son grand favori. Mais peu de temps après, la princesse royale étant allée à Hanovre pour voir l'Électeur son père, M^{me} Kilmanseck, connue depuis sous le nom de milady Arlington (2), lui recommanda une personne qui lui servait de compagnie pour avoir soin de mon éducation. Cette personne, nommée Leti, était fille d'un moine italien qui s'était enfui de son couvent pour s'établir en Hollande où il avait abjuré la foi catholique (3). Il est l'auteur de l'*Histoire de Brandebourg*, qui a été fort critiquée, et de la *Vie de Charles V et de Philippe II*. Sa fille avait gagné son existence à corriger des gazettes; elle avait le cœur et l'esprit italien, c'est-à-dire très vifs, très souples, très noirs. Elle était intéressée, hautaine, emportée. Ses mœurs ne démentaient pas son origine. Sa coquetterie lui attirait nombre d'amants qu'elle ne laissait pas languir. Ses manières étaient hollandaises, c'est-à-dire très grossières, mais elle savait cacher

(1) Sa grand'mère s'appelait Sophie-Caroline.

(2) M^{me} d'Arlington était fille naturelle d'Ernest-Auguste, électeur de Hanovre et d'une comtesse de Platen. Elle devint toute-puissante à la cour de son frère, le roi d'Angleterre Georges I^{er}. « On peut dire d'elle qu'elle avait de l'esprit comme un diable. »

(3) Gregorio Leti avait cinq filles. Elles avaient reçu une éducation soignée. Le cardinal Quirini rapporte dans ses *Commentaires* qu'à Amsterdam Jean Leclerc et sa femme (une des filles de Leti), lui procurèrent les plus agréables conversations. Deux autres des filles de Leti ont traduit sa *Vie de Charles-Quint* (1702). L'une d'elle doit être la demoiselle de la margrave.

ses défauts sous de si beaux dehors qu'elle charmaît tous ceux qui la voyaient. La princesse royale en fut éblouie comme les autres, et elle se détermina à la placer auprès de moi sur le pied de demoiselle, avec cette prérogative néanmoins qu'elle me suivrait partout et serait admise à ma table.

Il y avait déjà quelque temps que le roi mon grand-père se trouvait fort indisposé. On s'était flatté que sa santé se remettrait, mais sa complexion ne put résister longtemps aux atteintes de l'étiisie. Il mourut au mois de février de l'année 1713 (1). Lorsqu'on lui annonça sa mort prochaine, il se soumit avec résignation aux décrets de la Providence. Sentant approcher sa fin, il prit congé du prince et de la princesse royale et leur recommanda le salut du pays et le bien de ses sujets. Il nous fit appeler ensuite, mon frère et moi, et nous donna sa bénédiction. Sa mort suivit de près cette lugubre cérémonie. Le jour même, le roi Frédéric-Guillaume se fit donner l'état de sa Cour et la réforma entièrement. Tout changea de face à Berlin. Ceux qui voulurent conserver les bonnes grâces du nouveau roi endossèrent le casque et la cuirasse : tout devint militaire et il ne resta plus la moindre trace de l'ancienne Cour. M. de Grumbkow fut mis à la tête des affaires et le prince d'Anhalt eut le détail de l'armée. Ces deux personnages s'emparèrent de

(1) D'après Mauvillon, *Histoire de Frédéric-Guillaume I^{er}, roi de Prusse*, I, 120-122, sa mort fut précipitée par l'émotion que lui causa la folie de sa seconde femme, Sophie-Louise, princesse de Mecklembourg-Schwerin. « Un jour qu'un de ses accès de folie la prit, elle se débarrassa des mains des femmes qui la gardaient, et traversant une petite galerie qui donnait sur l'appartement du roi, elle y entra par une porte de glaces qu'elle mit en pièces. Le roi reposait sur un fauteuil. Il ne s'éveilla point à ce bruit, mais la reine s'étant jetée sur lui en le querelant, ce monarque s'éveilla. Il fut saisi de frayeur, voyant la reine à demi déshabillée, la tête échevelée, les bras, les mains et le visage en sang. Il s'imagina que c'était un fantôme et cette vue le frappa si fort qu'il en eut la fièvre sur-le-champ. Sa maladie dura six semaines » D'après le baron de Pöllnitz, l'émotion du roi venait de la tradition qui prétendait qu'un fantôme veu de blanc apparaissait dans les palais de la maison de Brandebourg peu de temps avant la mort du chef de la famille. (Pöllnitz, *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg royale de Prusse*, I, 393.)

la confiance du jeune monarque et l'aiderent à supporter le poids des affaires qui se trouvaient un peu dérangées par les profusions immenses du feu roi.

Mon frère était très faible de constitution : son humeur taciturne et son peu de vivacité donnaient de justes craintes pour ses jours. Ses maladies fréquentes commencèrent à relever les espérances du prince d'Anhalt. Pour soutenir son crédit et en acquérir davantage, il persuada au roi de me faire épouser son neveu. Ce prince était cousin germain du roi.



Sophie-Louise, princesse de Mecklembourg-Schwerin, reine de Prusse.

Portrait anonyme. (Biblioth. Nation. Estampes.)

L'électeur Frédéric-Guillaume, leur aïeul, avait eu deux femmes. De la princesse d'Orange qu'il épousa en premières noces, il eut Frédéric I^{er} et deux princes qui moururent peu après leur naissance. Sa seconde épouse, princesse de Holstein-Gluksbourg, veuve du duc Charles-Louis de Lunebourg, lui donna cinq princes et trois princesses : Charles, qui mourut empoisonné en Italie par les ordres du roi son frère; le prince Casimir, em-

poisonné de même par une princesse de Holstein qu'il avait refusé d'épouser, et les princes Philippe, Albert et Louis. Le premier de ces trois princes épousa une princesse d'Anhalt, sœur de celui dont j'ai fait le portrait. Il eut d'elle deux fils et une fille. Le margrave Philippe étant mort, son fils aîné, le margrave de Schwedt, devint premier prince du sang et héritier présomptif de la Couronne en cas d'extinction de la ligne royale. Dans ce dernier cas, tous les pays et les biens allodiaux me tombaient en partage. Le roi n'ayant qu'un fils, le prince d'Anhalt, appuyé de Grumbkow, lui fit concevoir que sa politique exigeait qu'il me fit épouser son cousin, le margrave de Schwedt. Ils lui représentèrent que la santé délicate de mon frère ne permettait pas qu'on fit grand fond sur ses jours, que la reine commençait à devenir si replette qu'il était à craindre qu'elle n'eût plus d'enfants, que le roi devait penser d'avance à la conservation de ses États et qu'enfin s'il avait le malheur de perdre mon frère, son gendre et son successeur lui servirait de fils. Le roi se contenta pendant quelque temps de ne leur donner que des réponses vagues mais ils trouvèrent enfin l'occasion de l'entraîner dans des parties de débauche où, échauffés par le vin, ils obtinrent ce qu'ils voulurent. Il fut même conclu que le margrave de Schwedt aurait dorénavant les entrées chez moi et que l'on tâcherait par toutes sortes de moyens de nous donner de l'inclination l'un pour l'autre. La Leti, gagnée par la clique d'Anhalt, ne cessait de me parler du margrave de Schwedt et de le louer, ajoutant toujours qu'il deviendrait un grand roi et que je serais bien heureuse si je pouvais l'épouser. J'avais une antipathie naturelle pour lui et je tâchais de lui faire des niches et de l'épouvanter, car il était poltron. La Leti n'entendait pas raillerie là-dessus et me punissait sévèrement.

Malgré tout, les deux favoris n'avaient pu venir à bout de mettre de la mésintelligence entre le roi et la reine; mais, quoique le roi aimât passionnément cette princesse, il ne pouvait s'empêcher de la maltraiter et ne lui donnait aucune part dans les affaires. Il en agissait ainsi « parce

que, disait-il, il fallait tenir les femmes sous la férule, sans quoi elles dansaient sur la tête de leurs maris (1) ». La reine ne fut pourtant pas longtemps sans apprendre le plan de mon mariage. Le roi lui en fit la confidence. Ce fut un coup de foudre pour elle.

La reine n'a jamais été belle, ses traits sont marqués et il n'y en a aucun de beau. Elle est blanche, ses cheveux sont d'un brun foncé. Sa taille a été une des plus belles du monde. Son port noble et majestueux inspire du respect à tous ceux qui la voient. Un grand usage du monde et un esprit brillant semblent promettre plus de solidité qu'elle n'en possède. Elle a le cœur bon et bienfaisant; elle aime les beaux-arts et les sciences sans y être trop appliquée. Chacun a ses défauts: elle n'en est point exempte. Tout l'orgueil et toute la hauteur de la maison de Hanovre sont concentrés en sa personne. Son ambition est extrême; elle est jalouse à l'excès. D'une humeur soupçonneuse et vindicative, elle ne pardonne jamais à ceux dont elle croit avoir été offensée. L'alliance qu'elle avait projetée avec l'Angleterre par l'union de ses enfants lui tenait fort à cœur. Son autre point de vue était de se faire une forte protection contre les persécutions du prince d'Anhalt et, enfin, d'obtenir la tutelle de mon frère, en cas que le roi vint à mourir. Ce prince se trouvait souvent incommodé et on avait assuré la reine qu'il ne pouvait vivre longtemps.

Ce fut à peu près vers ce temps-là que le roi déclara la guerre aux Suédois. La reine, ma mère, quoique derechef enceinte, suivit le roi à cette expédition. On me confia pendant son absence uniquement aux soins de la Leti, et M^{me} de Rocoulle, qui avait élevé le roi, fut uniquement chargée de l'éducation de mon frère (2). La Leti se donna

(1) « La perte d'une femme, disait Frédéric-Guillaume d'après l'ambassadeur Sauveterre, ne doit pas être estimée plus considérable que celle d'une dent creuse, qui ne fait de la douleur que quand on l'arrache, mais dont on est ravi d'être délivré, le moment d'après ».

(2) Marthe du Val, veuve d'Isaac du Maz de Montbail, au moment de la révocation de l'Edit de Nantes, avait conduit sa famille en Allemagne. Elle éleva Frédéric-Guillaume. Elle épousa en secondes noces

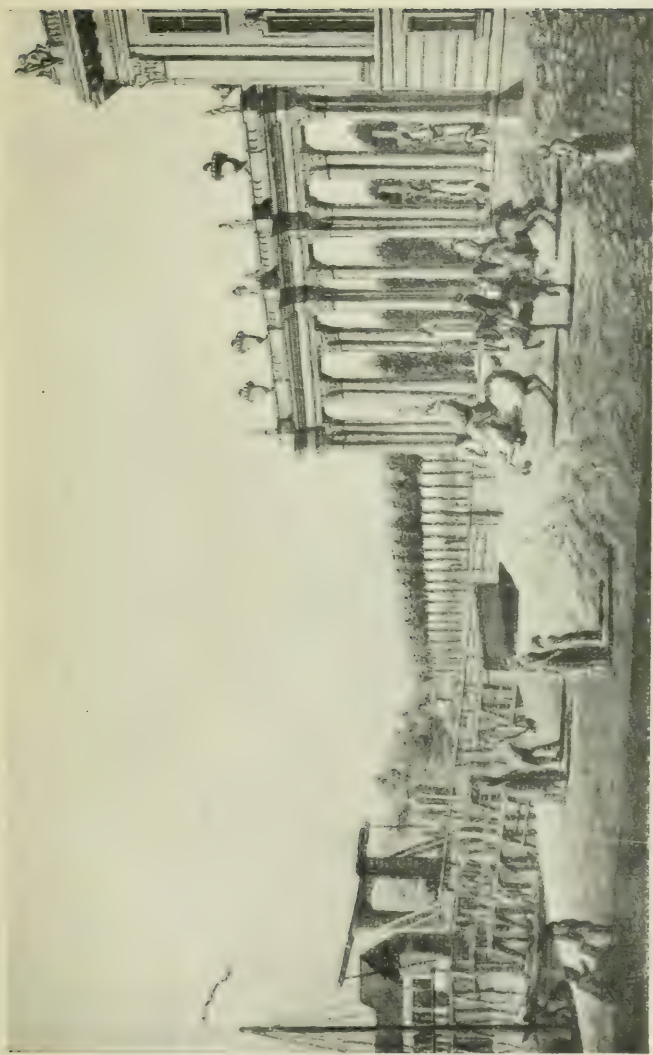
un soin infini pour me cultiver l'esprit. Elle m'apprit les principaux éléments de l'histoire et de la géographie et tâcha en même temps de me former les manières. La quantité de personnes que je voyais contribuait à me dégourdir. J'étais fort vive et chacun se faisait un plaisir de s'amuser avec moi. La reine, à son retour, fut charmée. Les caresses qu'elle me prodigua me causèrent une telle joie que tout mon sang en étant bouleversé, j'eus une hémorragie qui pensa m'envoyer dans l'autre monde. Ce ne fut que par un miracle que j'échappai à cet accident qui me tint quelques semaines au lit. Je ne fus pas plus tôt rétablie que la reine voulut profiter de la merveilleuse facilité que j'avais à apprendre. Elle me donna plusieurs maîtres, entre autres ce fameux Lacroze (1), qui a été célèbre par ses connaissances en histoire, dans les langues orientales et dans les antiquités sacrées et profanes. Les maîtres qui se succédaient l'un l'autre m'occupaient tout le jour et ne me laissaient que très peu de temps pour les récréations.

La cour de Berlin, quoique les cavaliers qui la composaient fussent presque tous militaires, était cependant très nombreuse par l'affluence des étrangers qui s'y trouvaient. La reine tenait appartement tous les soirs pendant l'absence du roi. Ce prince était la plupart du temps à Potsdam,

~~~~~  
 Jacques de Pelet, seigneur de Rocoulle, réfugié à Berlin, qui mourut en 1698. Très appréciée de la reine Sophie-Charlotte, elle avait réussi à se dispenser d'apprendre l'allemand. Elle tournait des vers agréables et ne craignait pas le mot gaillard. A quatre-vingt-deux ans, elle adressait à Frédéric II ce billet :

Gaudias est un bon soldat,  
 Mais il hait le célibat.  
 Il voudrait se marier.  
 Il vient vous prier  
 De le lui accorder.  
 Il voudrait se marier  
 Pour vous faire un grenadier.

(1) Mathurin Vessière La Croze était un bénédictin de Saint-Maur en rupture de froc. Sorti de France en février 1696, il se rendit à Bâle, y abjura le catholicisme et étudia à l'Université. Bientôt il gagna Berlin où il obtenait l'année suivante une place de bibliothécaire. Plus tard, après l'éducation du margrave de Schwedt (1714) et de la princesse royale (1717), il occupa une chaire de philosophie au Collège français (1725). Doué du don des langues, on l'avait surnommé une bibliothèque vivante.



*Le château royal de Potsdam.*

Vue prise du côté du pont sur la Havel. — Dessin de Nagel, gravure de Liebezeit. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)



petite ville à quatre milles de Berlin. Il y vivait plutôt en gentilhomme qu'en roi (1). Sa table était frugalement servie; il n'y avait que le nécessaire. Son occupation principale, c'était de discipliner un régiment qu'il avait commencé à former pendant la vie de Frédéric 1<sup>er</sup> et qui était composé de colosses de six pieds de hauteur. Tous les souverains de l'Europe s'empressaient à le recruter. On pouvait nommer ce régiment le *canal des grâces*, car il suffisait de donner ou de procurer de grands hommes au roi pour en obtenir tout ce qu'on voulait. Il allait l'après-midi à la chasse et tenait tabagie le soir avec ses généraux. Il y avait en ce temps-là beaucoup d'officiers suédois à Berlin, qui avaient été faits prisonniers au siège de Stralsund. Un de ces officiers, nommé Krohn, s'était rendu fameux par son savoir dans l'astrologie judiciaire: la reine fut curieuse de le voir. Il pronostiqua qu'elle accoucherait d'une princesse. Il prédit à mon frère qu'il deviendrait un des plus grands princes qui eussent jamais régné, qu'il ferait de grandes acquisitions et qu'il mourrait empereur. Ma main ne se trouva pas si heureuse que celle de mon frère. Il l'examina longtemps et, branlant la tête, il dit que toute ma vie ne serait qu'un tissu de fatalités, que je serai recherchée par quatre têtes couronnées, celles de Suède, d'Angleterre, de Russie et de Pologne et que cependant je n'épouserai aucun de ces rois.

La reine avait, parmi ses dames, une demoiselle de Vagnitz qui était, dans ce temps-là, sa favorite. La mère de cette fille était gouvernante de la margrave Albert, tante du roi. M<sup>me</sup> de Vagnitz cachait, sous des dehors de dévotion, une conduite scandaleuse, son esprit d'intrigue la portant à se prostituer, elle et ses filles, aux favoris du roi

---

(1) « Il détestait le luxe dans les habits et dans les meubles. Il ne voulait plus coucher dans des chambres tapissées et ne porta dorénavant qu'un habit de gros drap bleu, avec un bouton de cuivre doré, la veste couleur de paille avec un galon d'or simple, les culottes aussi couleur de paille, excepté dans l'été qu'il en portait de toile... Dès que les courtisans virent le goût de leur maître, ils commencèrent à faire comme lui. » (Mauvillon. *Histoire de Frédéric-Guillaume 1<sup>er</sup>, roi de Prusse*, I, 130-131.)

et à ceux qui étaient mêlés aux affaires, de façon qu'elle apprenait par leur moyen les secrets de l'État qu'elle vendait aussitôt au comte de Rottenbourg, ministre de France. M<sup>me</sup> de Vagnitz, pour parvenir à ses fins, s'associa M. Kreutz, favori du roi. Cet homme était fils d'un bailli. D'auditeur d'un régiment, il était monté au grade de directeur des finances et ministre d'État. Son âme était aussi basse que sa naissance : c'était l'assemblage de tous les vices. Quoique son caractère fût très ressemblant à celui de Grumbkow, ils étaient ennemis jurés, étant réciproquement jaloux de leur faveur. Kreutz avait la bienveillance du roi par le soin qu'il s'était donné d'accumuler les trésors de ce prince et d'augmenter ses revenus aux dépens du pauvre peuple. Il fut charmé du projet de M<sup>me</sup> de Vagnitz. Il était conforme à ses vues. En plaçant une maîtresse, il se faisait un soutien et, par ce moyen, il pouvait parvenir à détruire la faveur de Grumbkow et à s'emparer seul de l'esprit du roi et des affaires. Il se chargea d'instruire la future sultane des démarches qu'elle devait faire pour réussir. Diverses entrevues, qu'il eut avec elle, lui inspirèrent une forte passion pour cette fille. Il était puissamment riche. Les magnifiques présents qu'il lui fit désarmèrent bientôt sa cruauté : elle se livra à lui sans perdre néanmoins de vue son premier plan. Kreutz avait des émissaires secrets autour du roi. On lui vantait la beauté de la Vagnitz et on ne laissait échapper aucune occasion de prôner le bonheur qu'il avait de posséder une si charmante personne.

Grumbkow, qui avait des espions partout, n'ignora pas longtemps ces menées. Il voulait bien que le roi ait des maîtresses, mais il voulait les lui donner. Il résolut donc de rompre toute cette intrigue et de se servir des mêmes armes que Kreutz voulait employer contre lui pour le ruiner. La Vagnitz était belle comme un ange, mais son esprit n'était qu'emprunté. Mal élevée, elle avait le cœur aussi mauvais que sa mère et y joignait une hauteur insupportable ; sa langue médisante déchirait impitoyablement ceux qui avaient le malheur de lui déplaire. On juge bien

par là qu'elle n'avait guère d'amis. Grumbkow, l'ayant fait épier, apprit qu'elle avait de grandes conférences avec Kreutz et qu'il semblait qu'elles ne roulaient pas toujours sur des affaires d'État. Pour s'en éclaircir tout à fait, il se servit d'un marmiton auquel il trouva l'esprit assez délié pour le personnage qu'il devait faire. Il saisit le temps que le roi et la reine étaient à Stralsund pour exécuter son dessein. Une nuit que tout était enseveli dans le sommeil, il se fit une rumeur épouvantable dans le palais. Tout le monde se réveilla, croyant que c'était du feu, mais on fut bien surpris d'apprendre que c'était un spectre qui causait tout ce bruit. Les gardes, placés devant l'appartement de mon frère et devant le mien, étaient à demi morts de peur et disaient avoir vu ce revenant passer et enfileur une galerie qui menait chez les dames de la reine. L'officier de la garde doubla d'abord les postes qui étaient devant nos chambres et alla ensuite visiter le château sans rien trouver. Cependant l'esprit reparut dès qu'il se fut retiré et il épouvanta si fort les gardes qu'on les trouva évanouis. Ils disaient que c'était le grand diable que les sorciers suédois envoyaient pour tuer le prince royal.

Le lendemain, toute la ville fut en alarme. On craignit que ce ne fût quelque trame des Suédois, qui, avec l'assistance de cet esprit, pourraient bien mettre le feu au palais et tâcher de nous enlever, mon frère et moi. On prit donc toutes les précautions nécessaires pour notre sûreté et pour tâcher d'attraper le spectre. Ce ne fut que la troisième nuit qu'on prit ce soi-disant diable. Grumbkow, par son crédit, trouva moyen de le faire examiner par ses créatures. Il en fit une plaisanterie auprès du roi et fit changer la punition rigoureuse que ce prince voulait faire subir à ce malheureux en celle d'être promené trois jours de suite sur l'âne de bois avec tout son attirail de revenant. Cependant, Grumbkow apprit par le faux diable ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire les entrevues nocturnes de Kreutz et de la Vagnitz. Outre cela, la femme de chambre de cette dame, qu'il trouva moyen de gagner à force d'argent, lui

rapporta que sa maîtresse avait déjà fait une fausse couche et qu'elle était actuellement enceinte.

Il attendit le retour du roi à Berlin pour lui faire part de cette histoire scandaleuse. Ce prince se mit dans une violente

colère contre cette fille. Il voulut la faire chasser sur-le-champ de la Cour, mais la reine obtint, à force de prières, qu'elle y restât encore quelque temps pour chercher un prétexte à la congédier de bonne grâce. Le roi ne lui accorda qu'avec beaucoup de peine ce répit. Il exigea cependant de la reine qu'elle lui signifierait le jour même son congé. Il lui raconta toutes les intrigues de cette fille et les



*Georges I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre.*

Portrait gravé par Ch. Weigel.  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

peines qu'elle s'était données pour devenir sa maîtresse. La reine l'envoya chercher. Cette princesse avait pour cette créature un faible qu'elle ne pouvait surmonter. Elle lui parla en présence de M<sup>me</sup> de Rocoulle qui ne voulut pas la quitter, dans l'état où elle était, lui exposa l'ordre du roi et lui répéta tout le discours de ce prince. « Il faut



vous soumettre aux volontés du roi, ajouta-t-elle. J'accouche dans trois mois. Si je donne naissance à un fils, la première chose que je ferai sera de demander votre grâce. » La Vagnitz, bien loin de reconnaître la bonté de la reine, avait eu peine à entendre la fin de son discours. Elle lui déclara tout net qu'elle avait de puissants soutiens qui sauraient la protéger. La reine voulut lui répliquer, mais cette fille entra dans une si violente colère qu'elle lança mille imprécations contre la reine et contre l'enfant qu'elle portait. La rage, qui la possédait, la mit en convulsions. M<sup>me</sup> de Rocoulle emmena la reine qui était atterrée. Cette princesse ne voulut point informer le roi de toute cette conversation, espérant toujours pouvoir le radoucir, mais la Vagnitz rompit elle-même ces bonnes dispositions. Elle fit afficher, le lendemain, une pasquinade sanglante contre le roi et la reine. On en découvrit bientôt l'auteur. Le roi, n'entendant plus raillerie, la fit chasser ignominieusement de la Cour. Sa mère la suivit de près. Grumbkow découvrit au roi les intrigues de cette dame avec le ministre de France. Elle fut heureuse d'en être quitte pour un exil et de n'être pas renfermée pour le reste de ses jours dans une forteresse. Kreutz se maintint dans sa faveur, malgré toutes les peines que son antagoniste s'étaient données pour le détruire. La reine se consola bientôt de la perte de cette fille et M<sup>me</sup> de Blaspil obtint la place de favorite auprès d'elle (1).

Le comte Poniatowski arriva en ce temps incognito à Berlin. Il y était envoyé de la part de Charles XII, roi de Suède. Comme le comte avait particulièrement connu le grand maréchal de Printz, pendant qu'ils étaient l'un et l'autre ambassadeurs en Russie, il s'adressa à lui pour

---

(1) Le baron de Pöllnitz rapporte toute l'intrigue Vagnitz. Après sa disgrâce, « M<sup>lle</sup> de Vagnitz quitta le château et se logea en ville. M. de Kreutz continua de la voir et de pourvoir à son entretien. Elle vit encore en Poméranie. Le feu roi de Suède, Frédéric, de la maison de Hesse, lui a accordé le titre d'abbesse d'une abbaye qui ne subsiste pas, mais qu'elle a souhaité pour être appelée madame ». (Baron de Pöllnitz. *Memoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg*, II, 61.)

obtenir une audience secrète du roi. Ce prince se rendit à la brune chez M. de Printz au château. M. de Poniatowski lui fit des propositions très avantageuses de la part de la cour de Suède et il conclut un traité avec ce prince, que l'on a eu soin de tenir si caché que je n'ai pu en apprendre que deux articles, le premier, que le roi de Suède céderait pour toujours la Poméranie suédoise au roi, et que celui-ci lui paierait une somme très considérable pour l'en dédommager. Le second article était la conclusion de mon mariage avec le monarque suédois. Il était stipulé que je serais conduite en Suède à l'âge de douze ans pour y être élevée. Je n'avais que huit ans. Mon âge trop tendre ne me permettait pas de prendre part à ce qui se passait. J'étais occupée tous les jours par mes maîtres et mon unique récréation était de voir mon frère. Jamais tendresse n'a égalé la nôtre. Il avait de l'esprit; son humeur était sombre. Il pensait longtemps avant que de répondre, mais en récompense il répondait juste. Il n'apprenait que difficilement et on s'attendait qu'avec le temps il aurait plus de bon sens que d'esprit. J'étais au contraire très vive. J'avais la réplique prompte et une mémoire angélique. Le roi m'aimait passionnément; il n'a jamais eu autant d'attention pour ses autres enfants que pour moi. Mon frère, en revanche, lui était odieux et ne paraissait jamais à sa vue sans être maltraité, ce qui lui inspira une crainte invincible de son père qu'il a conservée même jusqu'à l'âge de raison.

Le roi de Suède et celui de Prusse, ayant mûrement réfléchi sur l'alliance qui devait unir leurs maisons, avaient trouvé nos âges si disproportionnés qu'ils résolurent de la rompre. Celui de Prusse se proposa de renouer celle qui avait déjà été sur le tapis avec le duc de Gloucester. Le roi Georges 1<sup>er</sup> d'Angleterre se prêta avec joie à ces desseins, mais il souhaite qu'un double mariage pût serrer encore plus étroitement les nœuds de leur amitié, savoir celui de mon frère avec la princesse Amélie, seconde sœur de ce duc. Cette double alliance fut conclue au grand contentement de la reine qui l'avait toujours souhaitée si ardem-

ment. Cette princesse nous porta les bagues de promesse à mon frère et à moi. J'entrai même en correspondance avec mon petit amant et en reçus plusieurs présents. Les intrigues du prince d'Anhalt et de Grumbkow continuaient toujours. La naissance de mon second frère n'avait fait que déranger leurs projets sans les leur faire perdre de vue; il n'était pas temps de les faire éclater. La nouvelle alliance, que le roi venait de contracter avec l'Angleterre, ne leur parut pas un grand obstacle à surmonter. Les intérêts des maisons de Brandebourg et de Hanovre ayant toujours été opposés, ils s'attendaient bien que leur union ne serait pas de durée. Ils connaissaient à fond l'humeur du roi qui se laissait facilement animer et qui, dans sa première passion, ne gardait pas de mesure et n'agissait pas selon la vraie politique. Ils résolurent donc d'attendre tranquillement jusqu'à ce qu'ils pussent trouver un incident conforme à leurs vues.

Ce fut dans cette année qu'on découvrit une trame secrète qu'un nommé Klément avait formée. Il fut accusé du crime de lèse-majesté, d'avoir contrefait la signature de plusieurs grands princes, et tâché de brouiller entre elles diverses grandes puissances. Ce Klément se trouvait à La Haye et avait écrit plusieurs fois au roi. Sa mauvaise conscience ne lui permettait pas de sortir de cet asile et le roi n'avait pu venir à bout de l'attirer dans son pays. Il se servit enfin du ministère d'un ecclésiastique calviniste nommé Jablonski pour se rendre maître de cet homme. Jablonski, qui avait étudié avec lui, se rendit en Hollande et sut si bien lui persuader la bonne réception et les honneurs que le roi voulait lui faire qu'il l'engagea enfin de se rendre à Berlin avec lui. Aussitôt que Klément eut mis le pied dans le pays de Clèves, il fut arrêté. On a toujours cru que cet homme était de grande extraction. Les uns le disaient fils naturel du roi de Danemark et les autres du duc d'Orléans, régent de France. La grande ressemblance, qu'il avait avec le dernier de ces princes, a fait juger qu'il lui appartenait. On commença son procès dès qu'il fut arrivé à Berlin. On prétend qu'il découvrit au roi toutes les

intrigues de Grumbkow et qu'il s'offrit à justifier ses dires par des lettres de ce ministre qu'il voulait remettre à ce prince. Grumbkow fut à deux doigts de sa perte, mais, heureusement pour lui, Klément ne put produire les lettres qu'il avait promises. Ainsi son accusation fut traitée de calomnie. Le procès dura six mois au bout desquels on prononça la sentence. Elle portait qu'il serait trois fois



*Vue de Spandau.*

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

tenaillé et ensuite pendu. Il entendit lire son arrêt avec une fermeté héroïque et sans changer de visage. « Le roi est maître, dit-il, de ma vie et de ma mort. Je n'ai point mérité cette dernière. J'ai fait ce que les ministres du roi font tous les jours. Ils tâchent de duper et de tromper ceux des autres puissances et ne sont que d'honnêtes espions dans les Cours. Si j'avais été accrédité comme eux, je serais peut-être à présent sur le pinacle, au lieu d'aller faire ma demeure au haut du gibet (1). » Sa constance ne se démentit

(1) On trouve dans Mauvillon d'abondants détails sur toute cette affaire. Voici son récit de l'exécution de Klément. « Il fut mis sur une espèce de palanquin, guindé au haut de la potence et étranglé. Lorsqu'on le guindait, il cria de toutes ses forces en allemand : « J'ai combattu le bon combat ; j'ai gardé la foi. C'est pourquoi la couronne de justice m'est réservée. »



point jusqu'à son dernier soupir. On peut le compter au nombre des grands génies. Il avait beaucoup de savoir, possédait plusieurs langues et charmait par son éloquence. Il la fit valoir par une harangue qu'il fit au peuple. Comme elle a été imprimée, je la passerai sous silence. Lemann, un de ses complices, fut écartelé: ils eurent pour compagnon de leur malheur un troisième personnage dont le crime était différent du leur. Il se nommait Heidekamm et avait été anobli sous le règne de Frédéric I<sup>er</sup>. Il avait dit et écrit que le roi n'était pas fils légitime. Il fut condamné à être fouetté par les mains du bourreau, déclaré infâme et enfermé à Spandau pour le reste de ses jours.

Pendant la détention de Klément, le roi tomba dangereusement malade à Brandebourg d'une colique néphrétique, accompagnée d'une grosse fièvre. Il dépêcha sur-le-champ une estafette à Berlin pour en prévenir la reine et la prier de le venir trouver. Cette princesse se mit aussitôt en route et fit tant de diligence qu'elle arriva le soir même à Brandebourg. Elle trouva le roi très mal. Ce prince, persuadé que sa mort était prochaine, était occupé à faire son testament. Ceux auxquels il dictait ses dernières volontés étaient des gens de probité et dont la fidélité était reconnue. Il y nommait la reine régente du royaume pendant la minorité de mon frère, et l'Empereur et le roi d'Angleterre tuteurs du jeune prince. Il n'y faisait aucune mention de Grumbkow ni du prince d'Anhalt; j'ignore la raison. Il leur avait cependant dépêché une estafette, quelques heures avant l'arrivée de la reine, pour leur ordonner de se rendre auprès de lui. Je ne sais quel incident retarda leur départ. Le roi n'avait point signé son testament. Il est à présumer qu'il les faisait venir pour le leur communiquer et pour y insérer peut-être quelque article pour eux. Il fut si piqué de leur retardement et le mal augmenta si fort qu'il n'hésita plus de le souscrire. La reine en reçut une copie et l'original fut mis dans les archives de Berlin. L'acte ne fut pas plutôt achevé que ce prince commença à devenir plus tranquille. Son chirurgien-major, Holtzendorf, se servit à propos d'un remède fort en vogue dans ce temps-là: c'était

l'ipécacuanha. Cette drogue lui sauva la vie. La fièvre et les douleurs qu'il endurait diminuèrent considérablement vers le matin et donnèrent de grandes espérances de son retour à la vie. Ce fut le commencement de la fortune et de la faveur de Holtzendorf.

Le prince d'Anhalt et son compagnon d'iniquités arrivèrent, cependant, vers le matin. Le roi se trouva fort embarrassé avec eux, s'attendant aux cruels reproches qu'ils lui feraient de les avoir exclus de son testament. Ne sachant comment se tirer d'affaires, il exigea un serment de la reine, des témoins et de ceux qui l'avaient dressé, d'en ensevelir le contenu dans un silence éternel. Malgré toutes les mesures du roi, les deux intéressés apprirent bientôt ce qui venait de se passer. Le roi était mieux, mais non entièrement hors de danger. Ils n'osèrent lui en parler, la moindre émotion pouvant lui coûter la vie, mais leur inquiétude cessa bientôt. Son mal diminua si fort qu'il fut entièrement rétabli au bout de huit jours. Dès qu'il fut en état de sortir, il retourna à Berlin. De là, il se rendit à Vousterhausen où la reine le suivit. Ce prince devenait de jour en jour plus soupçonneux et plus défiant. Depuis la découverte des intrigues de Klément, il se faisait rendre toutes les lettres, qui entraient et sortaient de Berlin, et ne couchait plus sans avoir à côté de son lit son épée et une paire de pistolets chargés. Le prince d'Anhalt et Grumbkow ne dormirent pas. L'affaire du testament leur tenait toujours fort à cœur et ils n'avaient pas renoncé à leurs anciens plans. Leur adresse leur procura le moyen d'apprendre le contenu de cette pièce intéressante.

M<sup>me</sup> de Blaspihl, favorite de la reine, pouvait passer pour une beauté. Un esprit enjoué et solide relevait les charmes de sa personne. Son cœur était noble et droit, mais deux défauts essentiels effaçaient ces belles qualités : elle était intrigante et coquette. Un mari de soixante ans, goutteux et désagréable, était un ragoût fort peu appétissant pour une jeune femme. Bien des gens prétendaient même qu'elle avait vécu avec lui comme l'impératrice Pulchérie avec l'empereur Marcien. Le comte de Manteujel, envoyé de

Saxe à la cour de Prusse (1), avait trouvé le moyen de toucher son cœur. Leur commerce amoureux s'était fait jusqu'alors avec tant de secret que jamais on n'avait eu le moindre soupçon contre la vertu de cette dame. Le comte fit un petit voyage à Dresde. Pour se dédommager de l'absence de celle qu'il aimait, il lui écrivait toutes les postes et en recevait réponse. Cette fatale correspondance fut cause du malheur de M<sup>me</sup> de Blaspil : ses lettres et celles de son amant tombèrent entre les mains du roi. Ce prince, défiant, y soupçonna des intrigues d'État, et pour s'en éclaircir, il les fit voir à Grumbkow. Celui-ci, plus habile dans le langage d'amour que le roi, devina tout de suite la vérité. Il était ami intime de Manteufel. Le roi de Pologne avait de grands ménagements à garder avec la cour de Berlin. Charles XII, roi de Suède, vivait encore, ce qui lui faisait toujours appréhender de nouvelles révolutions en Pologne, dont l'appui du roi, mon père, pouvait le garantir. Grumbkow lui promit son ministère et s'engagea d'entretenir toujours la bonne harmonie entre les deux Cours, s'il voulait se prêter à ses vues et donner des instructions là-dessus au comte de Manteufel. Le roi de Pologne n'hésita pas d'y consentir et renvoya ce ministre à Berlin. Grumbkow s'ouvrit à lui sur toute l'histoire du testament. Il l'avertit même qu'il était informé de son commerce amoureux avec M<sup>me</sup> de Blaspil et que le service qu'on exigeait de lui était d'engager cette dame à retirer des mains de la reine le testament du roi. L'affaire était délicate. Manteufel connaissait l'attachement qu'elle avait pour cette princesse. Cependant, il hasarda de lui en parler. M<sup>me</sup> de Blaspil eut bien de la peine à se rendre à ses désirs, mais l'amour lui fit enfin oublier ce qu'elle se devait à elle-même et à sa maîtresse. Aveuglée par les protestations d'attachement que Manteufel disait avoir pour la reine, elle ne crut pas la chose de si grande conséquence, et, connaissant l'empire absolu qu'elle avait sur le cœur de cette princesse, elle joua

---

(1) Ernst comte de Manteufel, d'une des familles les plus distinguées de la Pologne.

tant de rôles différents qu'elle vint enfin à bout de lui persuader de lui confier cette fatale pièce, à condition néanmoins qu'elle la lui rendrait après l'avoir lue. Dès que le comte de Manteufel se vit possesseur du testament du roi, il en tira une copie qu'il remit à Grumbkow. Les projets de ce ministre ne se trouvaient remplis qu'à demi : il visait à avoir l'original du testament. Il ne désespérait pas qu'en s'y prenant avec adresse, il ne pût l'obtenir avec le temps. La reine commençait à prendre de l'ascendant sur l'esprit du roi. Elle lui procurait des recrues pour son régiment et le roi d'Angleterre lui témoignait d'es attentions infinies. La manière froide, avec laquelle le roi avait répondu aux instances que le prince d'Anhalt et Grumbkow lui avaient faites pour mon mariage avec le margrave de Schwedt, leur avait fait connaître que leur faveur tombait. Pour prévenir leur disgrâce, ils entreprirent de diminuer le crédit de la reine.

Il était facile d'animer le roi. Un de ses défauts principaux était un grand attachement pour l'argent. Grumbkow voulut profiter de ces faiblesses. Il fit part de son dessein à M. de Kamken, ministre d'État, mais cet honnête homme en fit avertir la reine. Cette princesse aimait le jeu et y avait fait des pertes considérables, ce qui l'avait forcée d'emprunter secrètement un capital de 30000 écus (1). Le roi lui avait fait présent depuis peu d'une paire de pendeloques de brillants de très grand prix. Elle ne les portait que rarement, les ayant plusieurs fois perdues. Grumbkow, qui avait des espions partout, fut bientôt informé du mauvais état de ses affaires et jugeant que la reine avait engagé ces pendeloques pour avoir le capital dont je viens de parler, il résolut d'en avertir le roi qu'il connaissait assez pour savoir d'avance qu'il en serait vivement piqué. La reine, outrée du mauvais procédé de Grumbkow, supplia le roi de lui permettre d'en tirer satisfaction. Et, sur la

---

(1) La reine n'avait que 80000 thalers de pension. Elle était toujours à court et endettée. Elle en était réduite à n'exprimer qu'en bonnes paroles sa sympathie aux œuvres charitables. (Lavisse. *La Jeunesse du Grand Frédéric*, 147.)



réponse qu'il lui fit qu'on ne pouvait punir personne sans preuve suffisante, elle eut l'imprudence de lui avouer que c'était M. de Kamken qui lui en avait donné l'avis. Le roi l'envoya chercher sur-le-champ. La manière gracieuse, dont il le reçut, l'encouragea à soutenir ce qu'il avait avancé à la reine. Il y ajouta même plusieurs faits très graves contre Grumbkow. Mais, n'étant informé de ses projets que par des conversations qu'il avait eues avec lui sans témoins, la négative de l'autre prévalut et il fut envoyé à Spandau.

Cette forteresse qui n'est qu'à quatre milles de Berlin, fut bientôt après remplie d'illustres prisonniers. Un nommé Trosqui, gentilhomme silésien, venait d'être arrêté. Cet homme avait fait le métier d'espion au camp suédois, pendant la campagne de Stralsund. Quoiqu'il eût utilement servi le roi, ce prince ne pouvait le souffrir et conservait une certaine défiance contre lui. On l'accusait d'avoir joué à Berlin le même rôle qu'il avait joué au camp suédois. Ses papiers, qui furent saisis, le prouvèrent en quelque manière. Trosqui avait infiniment d'esprit et écrivait très joliment : ces deux talents lui tenaient lieu de figure. Sa cassette contenait toutes les anecdotes amoureuses de la Cour, dont il avait fait une satire très mordante, et quantité de lettres qu'il avait reçues de plusieurs dames de Berlin où le roi n'était pas ménagé. Celles de M<sup>me</sup> de Blaspil étaient très fortes contre ce prince, qu'elle traitait de tyran et d'horrible *cribli-fax*. Grumbkow, qui fut nommé pour examiner ces papiers, saisit cette occasion pour perdre cette dame. Ayant fait lire au roi les lettres qu'elle avait écrites à Trosqui, et l'ayant fort prévenu contre elle, ce prince l'envoya chercher, et après lui avoir dit des choses très dures, il lui fit voir ces fatales lettres. Elle ne se démonta point, reconnut que ces écrits étaient de sa main, et dit que leur contenu était véritable. Elle en prit occasion de lui reprocher tous ses défauts, ajoutant que, malgré tout ce qu'elle avait écrit contre lui, elle lui était plus attachée que tout le reste du monde, étant la seule qui eût la hardiesse de lui parler avec franchise et

sincérité. Son discours, plein de force et d'esprit, fit impression sur le roi. Après avoir rêvé quelque temps : « Je vous pardonne, lui dit-il, et je vous suis obligé de votre façon d'agir. Vous m'avez persuadé que vous êtes ma véritable amie en me disant mes vérités. Oublions l'un et l'autre le passé et soyons amis. » Après quoi, lui donnant la main et la conduisant chez la reine : « Voici, dit-il, une honnête femme que j'estime infiniment. »

M<sup>me</sup> de Blaspil, cependant, n'était pas tranquille. Elle connaissait toutes les circonstances de l'horrible complot que Grumbkow et le prince d'Anhalt tramaient contre le roi et mon frère. Elle le voyait sur le point d'éclorre et ne savait quel parti prendre, trouvant un danger manifeste à parler ou à se taire. Les vues des deux associés d'iniquités ne tendaient qu'à mettre le margrave de Schwedt sur le trône et à s'emparer entièrement du gouvernement <sup>1</sup>. La santé du roi et du prince royal se raffermissait de jour en jour et dissipait toutes les idées flatteuses qu'ils s'étaient faites sur leur trépas prochain. Ils résolurent d'y remédier. La chose était délicate. Il n'y allait pas moins que de leur vie et ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour exécuter leur infâme dessein.

Il y avait depuis quelque temps une bande de danseurs de corde à Berlin qui jouaient des comédies allemandes sur un théâtre assez joli, dressé au Marché-Neuf. Le roi y prenait beaucoup de plaisir et ne manquait jamais d'y aller. Ils choisirent cet endroit pour en faire la scène de leur détestable tragédie. On devait en même temps mettre le feu au théâtre et au château pour détourner tout soupçon et étrangler le roi et mon frère pendant le désordre que l'incendie ne pouvait manquer de causer, parce que la maison où l'on jouait n'était que de bois, n'avait que des issues fort étroites et était toujours remplie de

---

1) La margrave a adopté contre Grumbkow toute la haine de sa mère et tous les racontars de la Cour. En réalité, Grumbkow était un ministre fort capable, mais parfaitement vénal. Le projet d'assassinat est une invention des cabales qui divisaient la cour de Prusse.

façon qu'on ne pouvait s'y remuer. Leur parti était si fort qu'ils étaient sûrs de s'emparer de la régence pendant l'absence du margrave de Schwedt, qui était encore en Italie, l'armée étant à la bienséance du prince d'Anhalt qui la commandait.

Il est à présumer que Manteufel, ayant horreur de cette affreuse conspiration, la découvrit à M<sup>me</sup> de Blaspil et lui nomma le jour auquel elle était fixée. Je me ressouviens très bien que Grumbkow pressa beaucoup le roi de mener mon frère à la comédie sous prétexte qu'il fallait dissiper son humeur sombre et le distraire par les plaisirs. C'était le mercredi, et le vendredi suivant était choisi pour l'exécution de leur plan. Le roi, trouvant le raisonnement juste, y acquiesça. M<sup>me</sup> Blaspil qui était présente en frémit. Ne pouvant plus garder le silence, elle intimida la reine, sans pourtant lui dire de quoi il s'agissait, et lui conseilla d'empêcher, à quelque prix que ce fût, que mon frère suivit le roi. Cette princesse connaissait le génie craintif de mon frère. Elle lui fit des peurs paniques du spectacle, et l'épouvanta si fort qu'il pleurait quand on en parlait. Le vendredi étant enfin arrivé, la reine, après m'avoir fait mille caresses, m'ordonna d'amuser le roi, afin de lui faire oublier l'heure fixée pour la comédie, ajoutant que si je ne réussissais pas et que le roi voulût prendre mon frère avec lui, je devais crier, pleurer et l'arrêter s'il était possible. Pour me faire plus d'impression, elle me dit qu'il y allait de ma vie et de celle de mon frère. Je jouai si bien mon personnage qu'il était six heures et demie sans que le roi s'en fût aperçu. S'en rappelant tout d'un coup, il se leva et prenait déjà le chemin de la porte, tenant son fils par la main, lorsque celui-ci commença à se débattre et à faire des cris terribles. Le roi, surpris, tenta de le ramener par la douceur, mais voyant qu'il n'y gagnait rien, et que ce pauvre enfant ne voulait pas le suivre, il voulut le battre. Ce fut alors que je me jetai à ses pieds. La reine se mit au-devant de la porte, le suppliant de rester au château. Le roi, étonné de cet étrange procédé, en voulut savoir la cause. La reine ne savait que lui répondre. Mais ce prince,



Cliché Rich. Bong, Berlin.

*Frédéric et sa sœur Wilhelmine enfants.*

Peinture d'Antoine Pesne. (Palais de Charlottenbourg.)

souçonneux, conjectura qu'il y avait quelque conspiration contre lui. Le procès de Trosqui n'était pas fini. Il s'imagina que cette affaire donnait lieu aux appréhensions de la reine. L'ayant donc extrêmement pressée de lui dire de quoi il s'agissait, elle se contenta, sans lui nommer M<sup>me</sup> de Blaspil, de lui répondre qu'il y allait de sa vie et de celle de mon frère. Cette dame, s'étant rendue le soir chez la reine, jugea qu'après la scène qui venait de se passer elle



ne pourrait plus se taire. Elle lui découvrit donc tout le complot, la suppliant de lui procurer le lendemain une audience secrète du roi. La reine n'eut pas de peine à l'obtenir. M<sup>me</sup> de Blaspil ayant découvert à ce prince toutes les particularités dont elle était informée, le roi lui demanda si elle pourrait soutenir en face de Grumbkow ce qu'elle venait d'avancer. A quoi ayant répondu que oui, ce ministre fut appelé.

Il avait pris ses précautions de loin, et n'avait pas sujet de craindre. Le fiscal général Katsch, homme d'obscur naissance, lui devait sa fortune (1). Digne de la protection de Grumbkow, c'était la vive image du juge inique de l'Évangile. Il était craint et abhorré de tous les honnêtes gens. Outre cela, Grumbkow avait grand nombre de créatures. Il se présenta donc hardiment au roi qui lui fit part de la déposition de M<sup>me</sup> de Blaspil. Il protesta de son innocence, s'écriant qu'on ne pouvait être ministre modèle sans être exposé aux persécutions et qu'il paraissait assez, par les lettres de M<sup>me</sup> de Blaspil à Trosqui, que cette dame ne cherchait qu'à intriguer et à brouiller la Cour. Il se jeta aux genoux du roi, le supplia de faire examiner cette affaire à la rigueur et sans ménagement et s'offrit à prouver authentiquement la fausseté des accusations. Le roi fit donc chercher Katsch, comme Grumbkow l'avait prévu. Malgré toutes ses menées, celui-ci se vit à deux doigts de sa perte. Katsch sut la prévenir : il avait une dextérité étonnante à dérouter les criminels qui avaient le malheur de l'avoir pour juge. Des questions captieuses et des tours artificieux les confondaient. M<sup>me</sup> de Blaspil en fut la victime. Elle ne put donner des preuves évidentes de ses accusations qui furent traitées de calomnies. Katsch, voyant le roi dans une violente colère, lui proposa de lui faire donner la question. Un reste d'égard pour son sexe et pour son rang la sauvèrent de cette ignominie. Le roi se contenta de l'envoyer le soir même à Spandau où Trosqui fut conduit quelques jours

---

(1) Christophe Katsch, auditeur général de police.

après. Cette dame soutint ce revers avec une fermeté héroïque. On la traita au commencement avec rigueur et dureté. L'ayant renfermée dans une chambre grillée, humide, sans lit ni meubles, elle resta trois jours dans cet état, ne recevant absolument rien que ce qui lui fallait pour vivre. Quoique la reine fût enceinte, le roi ne la ménagea pas et lui annonça, d'une façon très désobligeante, le malheur de sa favorite. Elle en fut si vivement touchée qu'elle fit craindre une fausse couche. Outre l'amitié qu'elle avait pour M<sup>me</sup> de Blaspil, la considération du testament du roi, qui était resté entre les mains de cette dame, lui causait de mortelles alarmes. Un incident heureux la tira de peine. Le maréchal de Natzmar (1), homme d'un mérite infini et d'une probité reconnue, reçut l'ordre de mettre les scellés chez elle. La reine se servit du ministère de son chapelain, nommé Boshart, pour faire savoir au maréchal l'inquiétude où elle se trouvait et pour le conjurer de lui remettre le testament du roi. Le chapelain lui détailla le danger que courait cette princesse si l'on trouvait cette pièce et il s'acquitta si bien de sa commission qu'il l'engagea à satisfaire aux désirs de la reine; ce qui dérangerait fort les desseins de Grumbkow. On ne trouva rien de suspect parmi les papiers de M<sup>me</sup> de Blaspil et on cessa de faire des poursuites ultérieures (2).

Toutes ces intrigues coup sur coup lassèrent enfin la

---

(1) Le maréchal de Natzmar était très estimé. Il avait servi avec bravoure et distinction lors de la Guerre de Succession, mais, dit Pöllnitz « ce qui lui faisait encore plus d'honneur que sa valeur et ses services, c'était la droiture soutenue de son âme ». (Baron de Pöllnitz, *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg*, II, 335.)

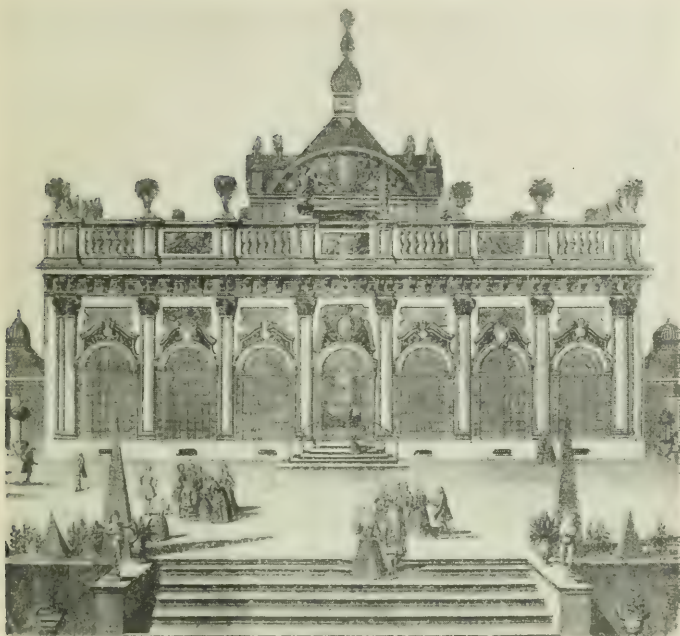
(2) « J'ai appris toutes ces particularités de la reine ma mère; elles ne sont connues que de très peu de personnes. La reine avait pris beaucoup de soin de les cacher, et mon frère, depuis son avènement à la couronne, a fait brûler tous les actes du procès. M<sup>me</sup> de Blaspil fut élargie au bout d'un an et sa prison changée en exil au pays de Clèves. Le roi la revit quelques années après, lui fit beaucoup de politesses et lui pardonna le passé. Après la mort de ce prince, le roi mon frère, pour faire plaisir à la reine, la plaça comme gouvernante auprès de mes deux sœurs cadettes et elle exerce cette charge encore actuellement. »

patience du roi. Il voulut mettre fin une bonne fois à tous ces tripotages et résolut de marier le margrave de Schwedt. L'étroite alliance où il se trouvait avec la Russie lui fit jeter les yeux de ce côté. M. de Martensfeld, son envoyé à Saint-Pétersbourg, reçut ordre de demander la duchesse de Courlande en mariage pour ce prince. Mais le margrave, qui se flattait encore de m'épouser, refusa tout net de se rendre aux désirs du roi. Comme il avait dix-huit ans et qu'il était majeur, le roi ne put le contraindre d'obéir.

L'année précédente, le tzar Pierre-le-Grand était venu à Berlin. Ce prince, qui se plaisait beaucoup à voyager, venait de Hollande. Il avait été obligé de s'arrêter dans le pays de Clèves, la tzarine y ayant fait une fausse couche. Comme il n'aimait ni le monde ni les cérémonies, il fit prier le roi de le loger dans une maison de plaisance de la reine qui était dans les faubourgs de Berlin. Cette princesse en fut fort fâchée. Elle avait fait bâtir une très jolie maison qu'elle avait pris soin d'orner magnifiquement. La galerie de porcelaine qu'on y voyait était superbe, aussi bien que toutes les chambres décorées de glaces, et comme cette maison était un vrai bijou, elle en portait le nom (1). Le jardin était très joli et bordé par la rivière. La reine, pour prévenir les désordres que Messieurs les Russes avaient faits dans tous les autres endroits où ils avaient demeuré, fit démeubler toute la maison et en fit emporter ce qu'il y avait de plus fragile. Le tzar, son épouse et toute leur cour arrivèrent quelques jours après à *Mon Bijou*. Le roi et la reine les reçurent au bord de la rivière. Le roi donna la main à la tzarine pour la conduire à terre. Dès que le tzar fut débarqué, il tendit la main au roi et lui dit : « Je suis bien aise de vous voir, mon frère Frédéric. » Il s'approcha ensuite de la reine qu'il voulut embrasser, mais elle le repoussa. La tzarine débuta par baiser la main de la reine,

---

(1) Guibert qui vit *Mon Bijou* en 1773 le qualifie « maison à l'italienne de mauvais gout en dedans et délabrée au dehors, jardins confus, mal dessinés, remplis de mauvaises statues, de petits bassins, de petites grottes. (*Journal d'un voyage en Allemagne*, I, 173.)



*“ Mon Bijou ”, maison de plaisance de la reine de Prusse.*

Dessin et gravure de Paul Busch. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

ce qu'elle fit à plusieurs reprises. Elle lui présenta ensuite le duc et la duchesse de Mecklembourg qui les avaient accompagnés et quatre cents soi-disant dames qui étaient à sa suite. C'étaient, pour la plupart, des servantes allemandes, qui faisaient les fonctions de dames, de femmes de chambre, de cuisinières et de blanchisseuses. Presque toutes ces créatures portaient chacune sur les bras un enfant richement vêtu, et lorsqu'on leur demandait si c'étaient les leurs, elles répondaient, en faisant des salamalecs à la russe : « Le tzar m'a fait l'honneur de me faire cet enfant. » La reine ne voulut pas saluer ces créatures. La tzarine, en



revanche, traita avec beaucoup de hauteur les princesses du sang et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le roi obtint de la reine qu'elle les saluât.

Je vis toute cette Cour le lendemain que le tzar et son épouse vinrent rendre visite à la reine. Cette princesse les reçut aux grands appartements du château et elle alla au-devant d'eux jusqu'à la salle des gardes. La reine donna la main à la tzarine, lui laissant la droite et la conduisit dans sa chambre d'audience. Le roi et le tsar les suivirent. Dès que ce prince me vit, il me reconnut, m'ayant vu cinq ans auparavant. Il me prit entre ses bras et m'écorcha tout le visage à force de me baiser. Je lui donnais des soufflets et me débattais tant que je pouvais, lui disant que je ne voulais point de ces familiarités et qu'il me déshonorait (1). Il rit beaucoup de cette idée et s'entretint longtemps avec moi. On m'avait fait ma leçon. Je lui parlai de sa flotte et de ses conquêtes, ce qui le charma si fort qu'il dit plusieurs fois à la tzarine que s'il pouvait avoir un enfant comme moi, il céderait volontiers une de ses provinces. La tzarine me fit aussi beaucoup de caresses. La reine et elle se placèrent sous le dais et chacune dans un fauteuil : j'étais à côté de la reine et les princesses du sang vis-à-vis d'elle. La tzarine était petite et ramassée, fort basanée, et n'avait ni air ni grâce. Il suffisait de la voir pour deviner sa basse extraction. On l'aurait prise, à son affublement, pour une comédienne allemande. Son habit avait été acheté à la friperie;

(1) Le baron de Pöllnitz note ce qu'il appelle « des preuves bien singulières » de l'éducation du tzar. « A Magdebourg, raconte-t-il, M. de Cocceji, à la tête du corps de la Régence, étant venu le saluer, le trouva appuyé sur deux dames russes et promenant ses mains sur leur sein, ce qu'il continua de faire pendant qu'on le haranguait... Le lendemain, la duchesse de Mecklembourg, sa nièce, étant venue exprès de Schwerin, avec le duc son époux, pour le voir et l'accompagner ensuite à Berlin, le tzar accourut au-devant de la princesse, l'embrassa tendrement et la conduisit dans une chambre où l'ayant couchée sur un canapé, sans fermer la porte, et sans considération pour ceux qui était demeurés dans l'antichambre, ni même pour le duc de Mecklembourg, il agit de manière à faire juger que rien n'imposait à ses passions. » (Baron de Pöllnitz. *Memoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg*, II, 65-66.)

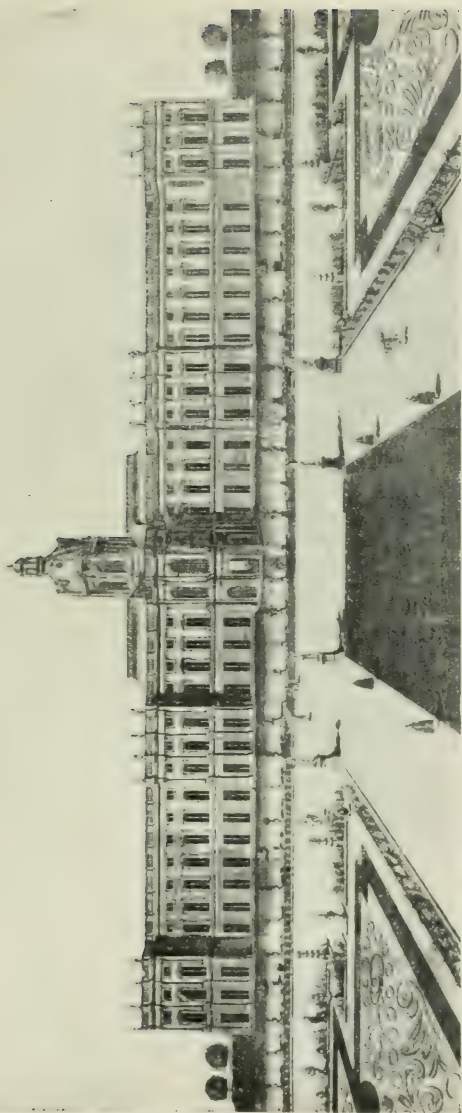
il était fait à l'antique et fort chargé d'argent et de crasse. Le devant de son corps de jupe était orné de pierreries. Le dessin en était singulier : c'était un double aigle, dont les plumes étaient garnies du plus petit carat et très mal monté. Elle avait une douzaine d'ordres et autant de portraits de saintes et de reliques attachés tout le long du parement de son habit, de façon que, lorsqu'elle marchait, on aurait cru entendre un mulot : tous ces ordres qui se choquaient l'un l'autre faisant le même bruit. Le tzar, en revanche, était très grand et assez bien fait. Son visage était beau, mais sa physionomie avait quelque chose de si rude qu'il faisait peur. Il était vêtu à la matelote et avait un habit tout uni. La tzarine, qui parlait très mal allemand et qui n'entendait pas bien ce que la reine lui disait, fit approcher sa folle et s'entretint avec elle en russe. Cette pauvre créature était une princesse Galitzin, qui avait été réduite à faire ce métier-là pour sauver sa vie (1). Ayant été mêlée dans une conspiration contre le tzar, on lui avait donné deux fois le knout. Je ne sais ce qu'elle disait à la tzarine, mais cette princesse faisait de grands éclats de rire. On se mit enfin à table. Le tzar se plaça à côté de la reine. Il est connu que ce prince avait été empoisonné dans sa jeunesse. Le venin le plus subtil lui était tombé sur les nerfs, ce qui était cause qu'il lui prenait très souvent des espèces de convulsions qu'il n'était pas en état d'empêcher. Cet accident lui prit à table. Il faisait plusieurs contorsions, et comme il tenait son couteau et que dans cette position il gesticulait fort près de la reine, cette princesse eut peur

---

(1) Pierre le Grand lui jetait les restes de ses assiettes à la tête. L'impératrice lui donnait elle-même le knout, s'il faut en croire les dépêches de Mardenfeld. « Non seulement, écrivait-il, elle est convaincue d'avoir fait de terribles vols à S. M. la Tzarine, mais encore d'avoir donné cet argent à un certain jeune garçon, écuyer de S. M. avec lequel elle a eu plusieurs enfants qu'elle a tués », et dans une autre dépêche il ajoute le 20 mars 1718 : « Une personne qui sait tout et qui ne sort point du quartier des Brebrazinski, a dit qu'on avait découvert qu'elle avait dressé un chien à lui faire ce que les pages font aux duchesses en France. Si cela est, le bûcher qui est dressé sur la place du supplice pourrait bien lui tomber en partage. » (Hermann. *Peter der Grosse und der Tsarewitsch Alexei*, 207-210.)

et voulut se lever à diverses reprises. Le tzar la rassura, et la pria de se tranquilliser parce qu'il ne lui ferait aucun mal. Il lui prit en même temps la main qu'il serra avec tant de violence que la reine fut obligée de crier miséricorde, ce qui le fit rire de bon cœur, lui disant qu'elle avait les os plus délicats que sa Catherine. On avait tout préparé après souper pour le bal, mais il s'évada dès qu'il fut levé de table et s'en retourna tout seul à pied à *Mon Bijou*. On lui fit voir, le jour suivant, tout ce qu'il y avait de remarquable à Berlin et, entre autres, le cabinet de médailles et de statues antiques. Il y en avait une parmi ces dernières, à ce qu'on m'a dit, qui représentait une divinité païenne dans une posture fort indécente. On se servait, du temps des anciens Romains, de ce simulacre pour parer les chambres nuptiales. On regardait cette pièce comme très rare ; elle passait pour être une des plus belles qu'il y eût. Le tzar l'admira beaucoup et ordonna à la tsarine de la baiser. Elle voulut s'en défendre. Il se fâcha et lui dit en allemand corrompu : *ko pab*, ce qui signifie : « Je vous ferai décapiter si vous ne m'obéissez. » La tsarine eut si peur qu'elle fit tout ce qu'il voulut. Il demanda sans façon cette statue et plusieurs autres au roi qui ne put les lui refuser. Il en fit de même d'un cabinet dont toute la boiserie était d'ambre. Ce cabinet était unique dans son espèce et avait coûté des sommes immenses au roi Frédéric I<sup>er</sup>. Il eut le triste sort d'être conduit à Pétersbourg, au grand regret de tout le monde. Cette Cour barbare partit enfin deux jours après. La reine se rendit à *Mon Bijou*. La désolation de Jérusalem y régnait. Je n'ai jamais rien vu de pareil : tout y était tellement ruiné que la reine fut obligée de faire rebâtir presque toute la maison.

Mon frère étant entré depuis le mois de janvier dans sa septième année, le roi trouva à propos de l'ôter des mains de M<sup>me</sup> de Rocoulle et de lui donner des gouverneurs. Les cabales recommencèrent à ce sujet. La reine fit agréer au roi le général, depuis maréchal, comte de Finkenstein, très honnête homme, et qui était universellement estimé tant par sa probité que pour sa capacité dans le métier de



*Le chateau de Charlottenbourg.*

Vue prise du côté du nord. — Dessin de I.-G. Wolfgang. (Bibliothèque Nationale, Estampes.)



la guerre (1). Il était de ces gens qui s'imaginent avoir beaucoup d'esprit, qui veulent faire les politiques. Il avait épousé la sœur de M<sup>me</sup> de Blaspihl. Cette dame, pour son bonheur, avait plus d'esprit que lui et le gouvernait entièrement. Le prince d'Anhalt plaça le sous-gouverneur : il se nommait Kalkstein et était colonel d'un régiment d'infanterie (2). Ce choix fut digne de celui qui l'avait fait. L'éducation de mon frère aurait été très mauvaise en pareilles mains, si un précepteur que le roi ajouta à ces deux mentors, n'y eût suppléé. Il était Français et se nommait Duhan (3). C'était un garçon d'esprit et de mérite et qui avait beaucoup de savoir. C'est à lui que mon frère a l'obligation de ses connaissances et des bons principes qu'il eut tant qu'il fut auprès de lui et qu'il conserva de l'ascendant sur son esprit.

Le roi resta presque tout l'hiver (1718-1719) à Berlin. Il allait tous les soirs aux assemblées qui se donnaient en ville. La reine était enfermée toute la journée dans la chambre de ce prince, qui le voulait ainsi, n'ayant pour toute compagnie que mon frère et moi. Nous soupions avec elle, et il n'y avait que M<sup>me</sup> Kamken et M<sup>me</sup> de Rocouille. La reine était toujours dans une mélancolie mor-

(1) Le général Finkenstein était un Prussien d'origine. Prisonnier en France en 1677, il avait servi dans les troupes de Louis XIV sur la frontière d'Espagne. A la paix, il alla recruter en Brandebourg, y fut si bien accueilli qu'il y revint lors de la coalition d'Augsbourg. Il fut un des héros de Malplaquet. Gouverneur du kronprinz Frédéric-Guillaume, il était désigné pour devenir celui de son fils. Ses fils furent de véritables camarades pour Frédéric; l'aîné devint son confident et plus tard son ministre de cabinet.

(2) Le colonel Kalkstein, ancien soldat au service de Hesse-Cassel, avait servi aux Pays-Bas et s'était distingué à Malplaquet. En 1715, Frédéric-Guillaume le remarqua au siège de Stralsund et en fit le grand maître de cour de son fils.

(3) Duhan de Jaudun était fils de Philippe Duhan de Jaudun, ancien secrétaire de Turenne, mis à la Bastille en 1686 et sorti de France en 1687. Gouverneur du comte de Dohna, son fils fut présenté par le colonel Forcade pour devenir précepteur du prince royal. Il fut disgracié lors de la rupture du roi et de son fils. Plus tard Frédéric le plaça auprès du duc de Brunswick et, en montant sur le trône, il l'appela à Berlin et en fit son conseiller privé au département des Affaires étrangères. (Haag. *La France protestante.*)

telle, et l'on craignait même pour sa santé d'autant plus qu'elle était enceinte (1). La triste vie qu'elle menait contribuait beaucoup à cette mélancolie. Elle se trouvait tout à fait isolée depuis la perte qu'elle avait faite de sa favorite. Ce fut ce qui la força, contre toute politique, d'avoir recours à moi; mais avant que de m'ouvrir son cœur, elle voulut approfondir les soupçons qu'elle avait contre la Leti.

Un jour que j'étais auprès d'elle à la caresser, elle me demanda si je n'avais pas envie de me marier bientôt. Je lui répondis que je ne pensais pas à cela et que j'étais trop jeune. « Mais s'il le fallait, me dit-elle, qui choisiriez-vous, le margrave de Schwedt ou le duc de Gloucester? — (Quoique la Leti me dise toujours, lui repartis-je, que j'épouserai le margrave de Schwedt, je ne puis le souffrir. Il n'aime qu'à faire du mal à tout le monde. Ainsi j'aimerais mieux le duc de Gloucester. — Mais, me dit la reine, d'où savez-vous que le margrave est si méchant? — De ma bonne nourrice, » lui dis-je. Elle me fit encore plusieurs questions pareilles sur le compte de la Leti. Elle me demanda ensuite s'il n'était pas vrai qu'elle m'obligeait à lui dire tout ce qui se passait dans la chambre du roi et dans la sienne. J'hésitai, ne sachant que répondre; mais elle me questionna de tant de côtés que je lui avouai enfin. La peine qu'elle avait eue à me faire avouer le dernier article, lui donna bonne opinion de ma discrétion. Elle commença par me faire de fausses confidences pour savoir si je les redirais, et voyant que je lui avais gardé le secret, elle ne fit plus de difficultés de s'ouvrir à moi. « Je suis contente de vous, me dit-elle, et comme je vois que vous commencez à devenir raisonnable, je veux vous traiter comme une grande personne et vous avoir toujours autour de moi, mais je ne veux plus absolument que vous serviez de rapporteuse à la Leti. Si elle vous demande ce qui se passe, dites-lui que vous n'y avez pas fait attention. M'entendez-vous? Me promettez-vous de le faire? » Je lui dis que

---

(1) Elle accoucha cependant heureusement de la princesse Sophie-Dorothée.

oui. Je me trouvai fort embarrassée pour me tirer d'affaire le soir. Dès que je fus dans ma chambre, la Leti me demanda à son ordinaire les nouvelles du jour. J'étais assise avec elle sur une estrade de deux marches dans une embrasure de fenêtre. Je lui fis la réponse que la reine m'avait dictée. Elle était trop raffinée pour ne pas remarquer qu'on m'avait fait la leçon, et pour l'apprendre, elle me fit toutes les caresses imaginables, mais voyant qu'elle ne gagnait rien sur moi par la douceur, elle se mit dans une rage épouvantable, me donna plusieurs tapes sur le bras et me fit dégringoler l'estrade. Mon agilité m'empêcha de me casser le bras ou la jambe ; j'en fus quitte pour quelques contusions. Cette scène fut répétée le lendemain, mais avec beaucoup plus de violence. Elle me jeta un chandelier à la tête qui faillit me tuer. Tout mon visage était en sang. Mes cris firent accourir ma bonne Mermann, qui m'arracha des griffes de cette mégère. Elle lui lava la tête d'importance et la menaça d'avertir la reine. La Leti eut peur. Mon visage était en capilotade et elle ne savait comment se tirer de ce mauvais pas. Elle fit grande profusion d'eau céphallique qu'on appliqua toute la nuit sur ma pauvre figure, et je fis accroire le lendemain à la reine que j'étais tombée.

Tout l'hiver se passa ainsi. Je n'eus plus un jour de repos et mon pauvre dos était régalaé tous les jours. En revanche, je m'insinuai si bien auprès de la reine qu'elle n'avait plus rien de caché pour moi. Elle pria le roi de lui permettre de me mener partout avec elle. Le roi y consentit avec plaisir et voulut aussi que mon frère le suivit. Nous fîmes notre première sortie au mois de juin, époque où le roi et la reine allèrent à Charlottenbourg, magnifique maison de plaisance proche de la ville (1). La Leti ne fut point de ce

---

(1) Charlottenbourg fut ainsi appelé en mémoire de la mère du roi Frédéric-Guillaume. L'ancien nom était Lutzelbourg. « Charlottenbourg que n'aimait pas Frédéric-Guillaume, a écrit Bielield dans ses *Lettres* (I, 121-122), était dans une position charmante au bord de la Sprée. De vastes jardins entouraient le château et le parc s'étendait jusqu'aux portes de Berlin. »

voyage et M<sup>me</sup> de Kamken fut chargée de ma conduite. J'ai déjà dit que cette dame avait un mérite infini, mais quoiqu'elle eût toujours été dans le grand monde, elle n'en avait pas contracté les manières. Elle pouvait passer pour une bonne campagnarde, remplie de bon sens, mais sans esprit. Elle était fort dévote et me faisait prier Dieu pendant deux ou trois heures de suite, ce qui m'ennuyait beaucoup. Après quoi, je répétais mon catéchisme et apprenais des psaumes par cœur, mais j'avais tant de distractions que j'étais grondée tous les jours. J'entrais dans ma onzième année. Mon esprit était assez avancé pour mon âge et je commençais à faire des réflexions.

De Charlottenbourg nous allâmes à Vousterhausen. La reine reçut le même soir de son arrivée une estafette de Berlin, par laquelle on lui mandait que mon second frère avait la dysenterie. Cette nouvelle causa beaucoup d'alarmes. Le roi et la reine se seraient rendus en ville s'ils n'avaient craint la contagion. Le lendemain, une seconde estafette leur annonça que ma sœur Frédérique était atteinte du même mal. Cette maladie régnait à Berlin comme une peste. La plupart des personnes en mouraient le treizième jour. On barricadait même les maisons où était la dysenterie pour empêcher qu'elle ne se communiquât. La reine n'était pas encore au bout de ses peines. Le roi tomba aussi, quelques jours après, dangereusement malade des mêmes coliques qu'il avait eues quelques années auparavant à Brandebourg. Je n'ai jamais tant souffert que pendant le temps de son indisposition. Les chaleurs étaient excessives et aussi fortes qu'elles peuvent l'être en Italie. La chambre où le roi était couché était toute fermée et il y avait un feu terrible. Toute jeune que j'étais, il fallait que j'y restasse toute la journée. On m'avait placée près de la cheminée. J'étais comme une personne qui a la fièvre chaude. Le bruit que je faisais la nuit réveillait M<sup>me</sup> de Kamken. Pour me tranquilliser, elle me donnait des psaumes à apprendre, et lorsque je voulais lui représenter que ma tête n'était pas assez calme, elle me grondait et allait dire à la reine que je n'avais point crainte de Dieu. Autre mercuriale que



j'avais à essuyer. Je succombai enfin à toutes ces fatigues et à tous ces désagrémens et tombai malade à mon tour de la dysenterie. Ma fidèle Mermann en avertit la reine qui n'en voulut rien croire et quoique je fusse déjà assez mal, elle me contraignit de sortir et ne voulut ajouter foi à ces avis que lorsque je fus à l'extrémité.

L'on me transporta mourante à Berlin. La Leti vint me recevoir au haut de l'escalier. « Ah! madame, me dit-elle, vous voilà. Souffrez-vous beaucoup? Êtes-vous bien malade? Au moins il faut vous ménager, car votre frère vient d'expirer ce matin et je crois que votre sœur ne passera pas le jour. » Ces nouvelles m'affligèrent beaucoup, mais j'étais si accablée que je ne fus pas aussi sensible que je l'aurais été dans tout autre temps. Je fus à l'extrémité pendant huit jours. Sur la fin du neuvième, mon mal commença à diminuer, mais je ne me rétablis que très lentement. Le roi et ma sœur se remirent plutôt que moi. Les mauvaises façons de la Leti reculèrent ma guérison. Elle ne faisait que me maltraiter le jour et m'empêchait de dormir la nuit, car elle ronflait comme un soldat. Cependant la reine revint à Berlin. Elle me fit très bon accueil, mais elle regarda à peine la Leti. Cette fille, outrée de se voir méprisée, s'en vengea sur moi. Les coups de poing et de pied étaient mon pain quotidien et il n'y avait point d'invectives dont elle ne se servit contre la reine. Elle l'appelait ordinairement *la grande ânesse*. Tout le train de cette princesse avait son sobriquet aussi bien qu'elle. M<sup>me</sup> de Kamken en était *la grosse vache*, M<sup>lle</sup> de Sonsfeld *la sotte bête*, et ainsi du reste. Telle était l'excellente morale qu'elle m'apprenait.

Je me chagrinais si fort que je pris la jaunisse huit jours après ma sortie. Je la gardai deux mois, et je ne me remis de cette maladie que pour en reprendre une autre infiniment plus dangereuse. Elle commença par une fièvre chaude qui devint deux jours après pourprée. J'étais dans un délire continu, et mon mal augmenta si fort le cinquième jour que l'on ne me donna plus que quelques heures à vivre. Le roi et la reine firent céder le soin de

leur conservation à leur tendresse pour moi. Ils vinrent l'un et l'autre à minuit me visiter et me trouvèrent sans connaissance. On m'a dit depuis que rien n'égalait leur désespoir. Ils me donnèrent leur bénédiction en versant mille larmes et on ne les arracha que par force d'auprès de mon lit. J'étais tombée dans une espèce de léthargie. Les soins, que l'on prit pour m'en faire revenir, et la bonté de mon tempérament me rappelèrent à la vie. Ma fièvre diminua vers le matin et je fus hors de danger deux jours après. Plût au ciel qu'on m'eût laissé quitter en paix le monde, j'aurais été bien heureuse ! Mais j'étais réservée à endurer un tissu de fatalité, comme le prophète suédois me l'avait pronostiqué. Dès que je fus un peu en état de parler, le roi vint chez moi. Il fut si charmé de me voir hors de péril qu'il m'ordonna de lui demander une grâce. J'avais de l'ambition, j'étais fâchée de me voir encore traitée comme un enfant. Je le suppliai de me traiter dorénavant comme une grande personne et de me faire quitter la robe d'enfant. Il rit beaucoup de mon idée. « Eh bien, dit-il, vous serez satisfaite et je vous promets que vous ne paraîtrez plus en robe. » Je n'ai jamais eu de joie plus vive. Je faillis en faire une rechute et l'on eut beaucoup de peine à modérer mes premiers mouvements.

Le roi me tint parole et, malgré les obstacles que la reine opposa, il lui ordonna absolument de me mettre en manteau. Je goûtais une félicité parfaite ; je me mettais devant mon miroir à me contempler. J'étudiais tous mes gestes et ma démarche pour avoir l'air d'une grande personne. En un mot, j'étais très contente de ma petite figure. Je descendis d'un air triomphant chez la reine, où je m'attendais à être bien reçue. Du plus loin que la reine me vit, elle se mit à crier : « Ah ! mon Dieu, comme elle est faite ! Voilà en vérité une jolie petite figure. Elle ressemble à une naine comme deux gouttes d'eau. » Je demeurai stupéfaite. Ma petite vanité se trouvait bien rabattue et le dépit m'en fit venir les larmes aux yeux. Dans le fond, la reine n'avait pas tort si elle s'en était tenue à la petite mortification qu'elle m'avait donnée, mais elle me gronda d'importance

de m'être adressée au roi pour lui demander des grâces. Elle me dit qu'elle ne voulait point cela, qu'elle m'avait ordonné de m'attacher uniquement à elle et que si jamais je m'adressais au roi pour quoi que ce fût, elle me promettait toute son indignation. Je m'excusai le mieux que je pus et fis tant qu'enfin elle me pardonna.

Il y avait devant les fenêtres de ma chambre une galerie découverte de bois qui faisait la communication des deux ailes du château. Cette galerie était toujours remplie d'immondices, ce qui causait une puanteur insupportable dans mes appartements. La négligence d'Eversmann, concierge du château, en était cause. Cet homme était le favori du roi qui avait toujours le malheur de n'en recevoir que de malhonnêtes. Celui-ci était un vrai suppôt de Satan. Il ne se plaisait qu'à faire du mal et était mêlé dans toutes les cabales et intrigues. La Leti l'avait fait prier plusieurs fois de faire nettoyer cette galerie, sans qu'il s'en fût mis en peine. La patience de cette fille lui échappa enfin. Elle l'envoya chercher un matin et débuta par lui chanter pouille. Il lui répliqua. Ils se disputèrent enfin tant et tant qu'ils se seraient pris tous deux par les oreilles si, heureusement pour eux, M<sup>me</sup> de Rocouille ne fût survenue et ne les eût séparés. Eversmann jura de s'en venger et en trouva l'occasion dès le lendemain. Il dit au roi que la Leti ne donnait aucun soin à mon éducation, qu'elle était la maîtresse du colonel Forcade (1) et de M. Forneret (2), avec lesquels elle était enfermée tout le jour, que je n'apprenais plus rien et que pour lui

---

(1) Le colonel Forcade était un des personnages les plus importants de l'émigration réformée et jouissait de toute la confiance de Frédéric-Guillaume. C'est dans sa maison que lors de la mort du général comte de Denhoff, protecteur des Français réfugiés, fut signée l'adresse au roi pour le remercier de leur avoir laissé le choix d'un protecteur et lui demande de « nommer celui de ses ministres qu'il jugerait le plus propre à remplir ses intentions envers eux. » (Mauvillon. *Histoire de Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, roi de Prusse*, I, 326-330.)

(2) Philippe Forneret (1666-1736), avait été pourvu de l'église de Kœpenick, puis pasteur de l'église française de la Friedrichstadt. En 1728, il fut revêtu de la charge de conseiller du roi dans le consistoire supérieur.

prouver que ce qu'il disait était vrai, le roi n'avait qu'à m'examiner.

Le rapport d'Eversmann était vrai en tout point, mais la Leti était innocente de ce qui regardait le dernier article.

J'avais été six mois malade, ce qui n'avait fort reculée, et depuis que j'étais rétablie je n'avais pu recommencer mes études, ayant toujours été chez la reine, où je me rendais dès dix heures du matin pour ne me retirer qu'à onze heures du soir. Le roi, qui voulut approfondir la vérité, me fit un jour plusieurs questions sur ma religion. Je mettrai fort bien d'affaire et le satisfis sur tous



*Frédéric II enfant.*

Portrait gravé par Beck. (Bibl. Nation. Estampes.)

les articles qu'il me demanda, mais il n'en fut pas de même des dix commandements qu'il voulut me faire réciter. Je m'embrouillai et ne pus jamais les dire, ce qui le mit dans une si violente colère que peu s'en fallut qu'il ne me donnât des coups. Mon pauvre précepteur en paya les pots cassés. Dès le lendemain, il fut chassé. La Leti ne fut pas non plus épargnée. Le roi ordonna à

la reine de lui donner une bonne réprimande et de lui défendre, sous peine de disgrâce, de voir des hommes chez elle, pas même des ecclésiastiques. La reine obéit avec joie et fut charmée de trouver ce prétexte de la mortifier. Celle-ci s'excusa le mieux qu'elle put. Elle se plaignit de moi, disant que je n'avais ni égard, ni considération pour elle, que je faisais l'inverse de tout ce qu'elle me disait. La reine me maltraita beaucoup et se servit d'expressions si dures qu'elle me mit au désespoir. Toute ma façon de vivre fut changée. Mes leçons commençaient à huit heures du matin et duraient jusqu'à huit heures du soir. Je n'avais d'intervalle que les heures du diner et du souper, qui se passaient encore en réprimandes que la reine me faisait. Lorsque j'étais de retour dans ma chambre, la Leti recommençait les siennes. La rage où elle était de n'oser voir personne chez elle, retombait sur moi. Il n'y avait guère de jour qu'elle n'exerçât la force de ses redoutables poignets sur mon pauvre corps. Je pleurais toute la nuit. J'étais dans un désespoir continu, je n'avais pas un moment de récréation et je devenais tout hébété. Ma vivacité avait disparu et, en un mot, j'étais méconnaissable de corps et d'esprit. Je menai cette vie pendant six mois. Avant que de retourner à Berlin, la reine me dit un jour : « Je vous ai conté tous les chagrins que j'ai eus jusqu'à présent, mais je ne vous ai fait connaître que la moindre partie de ceux qui y ont donné lieu ; je veux vous les nommer et je vous défends, sous peine de la vie, de parler ni d'avoir aucun commerce avec ces gens-là. Faites-leur la révérence et c'est tout ce qu'il leur faut. » En même temps, elle me nomma les trois quarts de Berlin qui étaient, disait-elle, ses ennemis (1). J'obéis ponctuelle-

---

(1) Elle en avait en effet d'impitoyables. Lors de la naissance d'Amélie, le roi ne savait pas la reine enceinte. Elle-même ignorait son état. Frédéric-Guillaume, excité par des conseillers hostiles à sa femme, lui fit une scène violente et, au dire de Pöllnitz, sans l'intervention de M<sup>me</sup> de Kamken, il l'eût frappée. Le lendemain, il consulta son premier médecin Stahl et le chirurgien major Holtzendorff. Leurs avis le calmèrent. Il eut ensuite une querelle avec M<sup>me</sup> de Kamken,



ment aux ordres de la reine et m'attirai tout le monde à dos.

Cependant, la Leti commençait à s'ennuyer de la gêne où elle vivait. Les défenses du roi l'avaient mise hors d'état de continuer ses intrigues d'amour et d'État. Le crédit du prince d'Anhalt était fort baissé depuis l'aventure de la Blaspil, ce qui la privait des gratifications qu'elle recevait sans cesse de ce prince. Il ne faisait plus mention de mon mariage avec le margrave de Schwedt. Tout cela l'engagea à s'adresser à sa protectrice, milady Arlington, pour la prier de s'intéresser en sa faveur auprès de la reine, et de lui faire obtenir le titre de gouvernante auprès de moi et les prérogatives attachées à cette charge. Milady lui écrivit une lettre qu'elle put montrer à la reine. Elle contenait de grandes promesses pour son établissement en Angleterre. Elle y faisait une énumération des bonnes qualités de la Leti et la plaignait de ce qu'elles étaient si mal reconnues à Berlin. La Leti envoya la lettre de milady à la reine. Elle en joignit une de sa main des plus impertinentes. La reine avait des ménagements à garder avec cette fille pour ne pas désobliger la protectrice qui l'avait recommandée et qui était toute-puissante sur l'esprit du roi d'Angleterre. Elle employa inutilement plusieurs personnes pour la détourner de son dessein. La reine me questionna beaucoup sur les manières d'agir de la Leti avec moi. Je suppliai pour l'amour de Dieu cette princesse de ne pas montrer la lettre de la Leti au roi, comme elle en avait le dessein. Dès que je fus dans ma chambre, j'en parlai à cette fille. Elle fut bien aise de trouver un honnête prétexte de se dédire. Elle écrivit donc une seconde lettre à la reine dans laquelle elle la suppliait de ne point faire mention de la première au roi. Les choses en restèrent là pour cette fois.

---

qu'il accusa d'avoir servi de commode (de paravent) à la reine. Elle lui répondit que si il n'était son roi, elle l'étranglerait. Cela finit par une réconciliation. (Baron de Pöllnitz. *Memoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg*, II, 131-139.)

La tendresse que je lui avais montrée dans cette occasion me procura quinze jours de repos, mais elle ne recula que pour mieux sauter. Je souffris avec elle pendant six mois les martyres du purgatoire. Ma bonne Mermann qui me voyait tous les jours déchirer de coups, voulait en avertir la reine, mais je l'en empêchai toujours. Pour comble de méchanceté, cette mégère me lava le visage d'une certaine eau qu'elle avait fait venir exprès d'Angleterre, et qui était si forte, qu'elle rongea la peau. En moins de huit jours, je devins toute couperosée et mes yeux étaient rouges comme du sang. La Mermann prit la bouteille qu'elle jeta par la fenêtre, sans quoi mes yeux et mon teint auraient été ruinés pour jamais.

Le commencement de l'année 1721 fut ainsi malheureux pour moi. La Leti voulait se venger des refus que la reine lui avait faits et comme elle était fermement résolue de me quitter, elle voulait me laisser quelques souvenirs qui me fissent penser à elle. Je crois que si elle avait pu me casser bras ou jambes, elle l'aurait fait, mais la crainte d'être découverte l'en empêcha. Elle me donnait de si forts coups de poing sur le nez que j'en saignais quelquefois comme un bœuf. Pendant ce temps arriva une autre réponse à une seconde lettre qu'elle avait écrite à milady Arlington. Cette dame lui mandait qu'elle n'avait qu'à venir en Angleterre où elle lui offrait sa protection, et qu'elle se faisait fort de lui procurer une pension. La Leti réitéra donc la demande de son congé à la reine. La lettre qu'elle écrivit était plus insolente que la première. « Je vois bien, lui disait-elle, que Votre Majesté n'est point d'humeur à m'accorder les prérogatives que je prétends. Ma résolution est prise. Je la supplie de m'accorder ma démission. Je vais quitter un pays barbare, où je n'ai trouvé ni esprit ni bon sens, pour finir mes jours dans un climat heureux où le mérite est récompensé et où le souverain ne s'attache pas à distinguer des gredins d'officiers, comme c'est l'usage ici, et à mépriser les gens d'esprit. » M<sup>me</sup> de Rocoullé était présente lorsque la reine reçut cette lettre. Cette princesse lui en fit part ; elle ne se possédait pas de

colère. « Eh ! mon Dieu, lui dit cette dame, laissez aller cette créature. C'est le plus grand bonheur qui puisse arriver à la princesse. Je crains qu'on ne vous la porte un beau jour avec les reins cassés, car elle est battue comme plâtre et court risque d'être estropiée tous les jours. La

Mermann pourra en instruire Votre Majesté mieux que personne. » La reine, surprise, envoya chercher ma bonne nourrice. Celle-ci lui confirma tout ce que M<sup>me</sup> de Rocoulle venait de lui dire, ajoutant qu'elle n'avait osé en avertir plus tôt, la Leti l'ayant intimidée par le grand crédit qu'elle s'était vantée d'avoir auprès de la reine et par les menaces qu'elle lui avait faites de la faire chasser. La

reine ne balançait donc plus de donner la lettre au roi. Le prince en fut si outré qu'il aurait envoyé dans son premier mouvement la Leti à Spandau, si la reine ne l'avait empêché.

Cette princesse se trouvait embarrassée sur le choix de la personne à laquelle elle voulait me confier. Elle proposa,



*Frédéric-Henri, comte de Seckendorff.*

Portrait peint et gravé par Joh. Jacob Haid.  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

ependant, deux dames au roi, mais ce prince les refusa l'une et l'autre et nomma M<sup>lle</sup> de Sonsfeld pour occuper ce poste (1). Je ne puis assez reconnaître ce bienfait de mon père. M<sup>lle</sup> de Sonsfeld est d'une très illustre maison, alliée à tout ce qu'il y a de grand dans l'Empire. Ses aïeux se sont distingués par leurs services et par les grandes charges qu'ils ont occupées. Elle avait été dame d'honneur auprès de la reine Charlotte, ma grand'mère, et possédait la même charge dans la maison de la reine ma mère. Elle avait quarante ans lorsqu'elle fut placée auprès de moi. La reine ne pouvait la souffrir. Elle disputa longtemps avec le roi, mais enfin elle fut obligée de céder, ne pouvant alléguer des raisons valables contre ce choix. Elle prit d'une main M<sup>lle</sup> de Sonsfeld, qu'elle avait envoyé chercher, et moi de l'autre, et nous conduisit chez le roi. Ce prince lui dit beaucoup de choses obligeantes et lui annonça enfin l'emploi qu'il voulait lui donner. Elle répondit avec respect au roi, le suppliant de la dispenser d'accepter cette charge, s'excusant de son incapacité. Le roi s'y prit de toutes les façons et ce ne fut même qu'à force de menaces qu'elle accepta enfin ses offres. Elle fut installée comme gouvernante le troisième jour des fêtes de Pâques.

Je fus extrêmement touchée du malheur de la Leti. Sa démission lui fut donnée d'une manière bien rude. Le roi lui fit dire par la reine que s'il avait suivi son penchant, il l'aurait envoyée à Spandau, qu'elle ne devait plus avoir le courage de se montrer en sa présence et qu'il lui donnait huit jours pour quitter la Cour et sortir de son pays. Je fis ce que je pus pour la consoler et pour lui témoigner mon amitié. Je n'avais pas grand'chose en ce temps-là ; cependant je lui donnai en pierreries, bijoux et argenterie pour la valeur de cinq mille écus, sans ce qu'elle reçut de la reine. Elle eut, malgré cela, la méchanceté de me dépouiller généralement de tout et, le lendemain de son départ, je n'avais pas un habit à mettre, cette fille

---

(1) M<sup>lle</sup> de Sonsfeld devint en 1731 abbesse de Wolmirstadt et suivit la margrave à Bayreuth.

ayant tout emporté. La reine fut obligée de me nipper de pied en cap.

M<sup>me</sup> de Sonsfeld commença par étudier mon humeur et mon caractère. Elle remarquait que j'étais d'une timidité extrême. Je tremblais quand elle était sérieuse. Je n'avais pas le cœur de dire deux mots de suite sans hésiter. Elle représentait à la reine qu'il fallait me traiter avec beaucoup de douceur et qu'avec le point d'honneur elle me ferait faire ce qu'elle voudrait. La reine la laissa entièrement maîtresse de mon éducation. Je m'appliquai à la lecture qui devint bientôt mon occupation favorite. L'émulation qu'elle me donnait me faisait prendre goût à mes autres études. J'apprenais l'anglais, l'italien, l'histoire, la géographie, la philosophie et la musique. Je fis des progrès étonnants en peu de temps. J'étais si acharnée à apprendre, qu'on était obligée de modérer ma trop grande activité. Je passai ainsi deux ans.

Depuis la chute de M<sup>me</sup> de Blaspil et la bonne intelligence des cours d'Angleterre et de Prusse, le prince d'Anhalt était fort déchu de sa faveur. Il passait sa vie à Dessau et ne venait que rarement à Berlin. Grumbkow, en revanche, s'était conservé dans sa faveur. Le prince d'Anhalt avait été parrain d'une de ses filles et lui avait promis une dot de cinq mille écus. Cette fille devant se marier, son père lui écrivit pour le sommer de tenir sa promesse. Le prince, très mécontent de la conduite de Grumbkow, qui n'avait plus de ménagement pour lui et qui s'était seul emparé de l'esprit du roi, nia fortement cette promesse. Grumbkow lui répondit. L'autre répliqua. Ils en vinrent enfin à se reprocher mutuellement toutes leurs friponneries et leur correspondance devint si injurieuse que le prince d'Anhalt résolut de décider leur querelle par le sort des armes.

Grumbkow passait pour un poltron fieffé. Il avait donné des preuves de sa valeur à la bataille de Malplaquet, où il resta dans un fossé pendant tout le temps de l'action. Il se distingua aussi beaucoup à Stralsund et se démit une jambe au commencement de la campagne, ce qui



l'empêcha de pouvoir aller à la tranchée (1). Le prince lui envoya un cartel. Grumbkow, tremblant de courage et s'armant de la religion et des lois établies, répondit qu'il ne se battrait point, que les duels étaient défendus par les lois divines et humaines et qu'il ne se trouvait pas d'humeur à en être le transgresseur. Ce n'est pas tout. Il voulut encore mériter la couronne du ciel, en souffrant patiemment les injures. Il fit toutes les avances à son antagoniste, mais il ne s'attira que son mépris et celui-ci resta inexorable.

Cette affaire parvint enfin aux oreilles du roi, qui employa tous ses efforts pour les réconcilier, mais ce fut vainement. Le prince d'Anhalt ne voulut point se laisser fléchir. Il fut donc résolu qu'ils videraient leur différend en présence de deux seconds. Celui que le prince choisit était un certain colonel Korf, au service de Hesse, et celui de Grumbkow fut le général comte de Seckendorff, au service de l'empereur (2). Ces deux derniers étaient amis intimes. La chronique scandaleuse disait qu'ils avaient été, dans leur jeunesse, de moitié au jeu, où ils avaient fait un gain considérable. Quoi qu'il en soit, Seckendorff était le portrait vivant de Grumbkow, à cela près qu'il affectait plus de

---

1) « Comme le roi l'avait vu à l'armée en Flandres dans la familiarité de milord Marlborough et du prince Eugène, il avait conçu une très haute idée de son mérite et de sa capacité dans les affaires... Quoiqu'il fût parvenu à être maréchal, la guerre n'était point son fait : ceux qui avaient servi avec lui ne le mettaient pas au nombre des héros. » (Baron de Pöllnitz. *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg*, II, 11-12.)

2) Frédéric-Henri, comte de Seckendorff (1673-1763) était général de l'artillerie de l'empereur ; son frère fut chargé de prendre au nom du roi de Prusse possession des terres du comté de Loneburg, (1713). Après divers séjours à Berlin, Seckendorff était en 1726 devenu ambassadeur impérial à la cour de Prusse. Habitué de la tabagie royale, il avait séduit Frédéric-Guillaume, autant en lui parlant guerre qu'en discutant sur des thèses de théologie et de casuistique. S'il buvait souvent avec excès, il ne perdait pas son temps. Il sut bien vite qu'en Prusse tout était vendu ou à vendre. Il établit le tarif des consciences et le communiqua à Vienne. On lui ouvrit les crédits nécessaires. Grumbkow fut le premier qu'il acquit et qui, moyennant pension et cadeaux extraordinaires, lui livra les plus grands secrets de l'Etat et de la famille royale.



*Le maréchal Jacques-Henri, comte de Flemming.*  
Portrait non signé. (Bibliothèque Nationale, Estampes.)

religion que lui et qu'il était brave comme son épée. Rien n'était si risible que les lettres que ce général écrivait à Grumbkow pour lui inspirer du courage. Cependant, le roi voulut encore s'en mêler. Il convoqua, au commencement de l'année 1725, un conseil de guerre à Berlin, composé de tous les généraux et colonels commandant son armée. La reine avait la plupart des généraux à sa disposition. Les belles promesses, que Grumbkow lui fit de rester fermement attaché à son parti, l'éblouirent. Elle fit pencher la balance de son côté. Sans quoi il aurait couru risque d'être cassé. Il en fut quitte pour quelques jours d'arrêts, ce qui fut une espèce de satisfaction que le roi donna au prince d'Anhalt. Dès qu'il fut relâché, le roi lui fit conseiller sous main de vider son différend. Le champ de bataille choisi était près de Berlin. Les deux combattants s'y rendirent, suivis de leurs seconds. Le prince tira son épée en disant quelques injures à son adversaire. Grumbkow ne lui répondit qu'en se jetant à ses pieds qu'il embrassa, en lui demandant pardon et le priant de lui rendre ses bonnes grâces. Le prince d'Anhalt, pour toute réplique, lui tourna le dos (1). Depuis ce temps-là, ils ont toujours été ennemis jurés, et leur animosité n'a cessé qu'avec la vie.

Il y avait déjà six mois que j'étais tourmentée de cruels maux de tête. Ils étaient si violents que j'en tombais souvent en faiblesse. Malgré cela, je n'osais jamais rester dans ma chambre, la reine ne le voulant point. Cette princesse, qui était d'un tempérament fort robuste, ne savait ce que c'était que d'être malade et lorsque j'étais quelquefois mourante, il fallait pourtant être de bonne humeur. Sans quoi elle se mettait dans de terribles colères contre moi. La veille de son retour, j'eus une espèce de fièvre chaude avec des transports au cerveau et des douleurs si violentes dans la tête qu'on m'entendait crier dans la place du château. Six

---

(1) « Ce grand duel qui alarmait tout le monde, ne fut que l'accouchement d'une montagne, » dit Pöllnitz. (*Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg*, II, 39.)

personnes étaient obligées de me tenir jour et nuit pour m'empêcher de me tuer. M<sup>me</sup> de Sonsfeld dépêcha d'abord des estafettes au roi et à la reine pour les informer de mon état. Cette princesse arriva le soir. Elle fut bien alarmée de me trouver si mal. Les médecins désespéraient déjà de ma vie. Un abcès, qui me creva le troisième jour dans la tête, me sauva. Le roi se rendit deux jours après à Berlin, et vint d'abord me voir. Le pitoyable état où il me trouva l'attendrit si fort qu'il versa des larmes. Je me remis fort lentement et je fus obligée de garder deux mois la chambre.

La reine, ma mère, est très jalouse de son naturel. Les distinctions infinies que le roi me faisait l'indisposaient contre moi. Elle était, outre cela, animée par une de ses dames, fille de la comtesse de Fink, que je nommerai dorénavant la comtesse Amélie, pour la distinguer de sa mère. Cette fille avait lié une intrigue à l'insu de ses parents avec le ministre de Prusse à la cour d'Angleterre; il se nommait Wallerot. C'était un vrai fat, d'une figure rago-tine, et qui n'avait avancé les affaires de Prusse que par ses bouffonneries. Elle s'était promis secrètement avec cet homme, et son plan était de devenir ma gouvernante et de me suivre en Angleterre. Pour le faire réussir, elle avait employé tous ses efforts pour s'insinuer auprès du duc de Gloucester et lui avait fait accroire qu'elle était ma favorite, ce qui lui avait attiré beaucoup de politesse de la part du duc. Mais il fallait encore se défaire de ma gouvernante et, pour y parvenir, elle ne cessait d'animer la reine contre elle et moi. Cette fille était toute-puissante sur l'esprit de cette princesse et profitait de ses faiblesses pour parvenir à son but. J'étais maltraitée tous les jours, et la reine ne cessait de me reprocher les bonnes manières que le roi avait pour moi. Je n'osais plus le caresser qu'en tremblant; il en était de même de mon frère. Il suffisait que le roi lui ordonnât une chose pour qu'elle le lui défendit. Nous ne savions quelquefois à quel saint nous vouer. Cependant, comme nous avions l'un l'autre plus de tendresse pour la reine, nous nous accordâmes à faire ses volontés. Ce fut la source

de tous nos malheurs. Le cœur me saignait cependant de n'oser plus témoigner la vivacité de mes sentiments au roi. Je l'aimais passionnément et il m'avait témoigné mille bontés depuis que j'étais au monde, mais devant vivre avec la reine, il fallait me régler sur elle.

Cette princesse accoucha, au commencement de l'année 1726, d'un prince qui fut nommé Henri. Nous nous rendîmes, dès qu'elle fut rétablie, à Potsdam, petite ville près de Berlin. Mon frère ne fut point du voyage, le roi ne pouvant le souffrir, voyant qu'il ne voulait pas se soumettre à ses volontés. Il ne cessait de le gronder et son animosité devenait si invétéré que tous les gens bien intentionnés conseillèrent à la reine de lui faire faire des soumissions. Cette princesse me donna commission d'écrire plusieurs choses de contrebande à mon frère et de lui faire la minute d'une lettre qu'il devait écrire au roi. J'étais assise entre deux cabinets des Indes à écrire ces lettres, lorsque j'entendis venir le roi. Un paravent, qui était placé devant la porte, me donna le temps de fourrer mes papiers derrière un de ces cabinets. M<sup>me</sup> de Sonsfeld prit les plumes et, voyant déjà approcher le roi, je mis le cornet dans ma poche et je le tenais soigneusement de crainte qu'il ne renversât. Après avoir dit quelques mots à la reine, il se tourna tout à coup du côté de ses cabinets. « Ils sont bien beaux, lui dit-il. Ils étaient à feu ma mère qui en faisait grand cas ». En même temps, il s'en approcha pour les ouvrir. La serrure était gâtée. Il tirait la clé tant qu'il pouvait et je m'attendais à tout moment à voir paraître mes lettres. La reine me tira de cette appréhension pour me rejeter dans une autre. Elle avait un très beau petit chien de Bologne. J'en avais un aussi. Ces deux animaux étaient dans la chambre. « Décidez, dit-elle au roi, de notre différend. Ma fille dit que son chien est plus beau que le mien et je soutiens le contraire. Il se mit à rire et me demanda si j'aimais beaucoup le mien. — De tout mon cœur, lui répondis-je, car il a beaucoup d'esprit et un très bon caractère. » Ma réplique le divertit. Il m'embrassa plusieurs fois de suite, ce qui m'obligea à me dessaisir de mon encrier. La liqueur



noire se répandit aussitôt sur tout mon habit et commençait à couler dans la chambre. Je n'osais bouger de ma place de crainte que le roi s'en aperçût. J'étais à demi morte de peur. Il me tira d'embarras en s'en allant. J'étais trempée d'encre jusqu'à la chemise; j'eus besoin de lessive et nous rîmes bien de toute cette aventure.

Le roi se raccommoda cependant avec mon frère qui vint nous joindre à Potsdam. C'était le plus aimable prince qu'on pût voir. Il était beau et bien fait. Son esprit était supérieur pour son âge et il possédait toutes les qualités qui peuvent composer un prince parfait. Le crédit de Seckendorff s'augmentait de jour en jour. Il prenait un si grand ascendant sur l'esprit du roi qu'il disposait de toutes les charges. Les pistoles d'Espagne avaient mis dans ses intérêts la plupart des domestiques et des généraux qui étaient autour de ce prince, de façon qu'il était informé de toutes ses démarches. Le double mariage conclu avec l'Angleterre étant un obstacle très fâcheux pour ses vues, il résolut de le lever en semant la désunion dans la famille. Il se servit pour cela de ses émissaires secrets. Mille faux rapports, qu'on faisait tous les jours au roi sur le compte de mon frère et sur le mien, l'indisposaient si fort contre nous qu'il nous maltraitait et nous faisait souffrir le martyre. On lui dépeignait mon frère comme un prince ambitieux et intrigant qui souhaitait sa mort pour être bientôt souverain. On l'assurait qu'il n'aimait point le militaire et qu'il disait hautement que lorsqu'il serait le maître il renverrait les troupes. On le faisait passer pour prodigue et enfin on lui donnait un caractère si opposé à celui du roi qu'il était bien naturel que ce prince le prit en aversion. On ne me ménageait pas davantage : j'étais, disait-on, d'une hauteur insupportable, intrigante et impérieuse. Je servais de conseil à mon frère et je tenais des discours très peu respectueux sur le compte du roi.

Comme ce prince souhaitait fort l'établissement de toutes ses filles, Seckendorff s'insinua encore de ce côté-là auprès de lui et engagea le margrave d'Anspach, jeune prince de dix-sept ans, de se rendre à Berlin pour voir ma sœur

puinée. Ce prince était très aimable dans ce temps-là et promettait beaucoup. Ma sœur était belle comme un ange, mais elle avait des caprices sans fin. Elle avait pris ma place dans la faveur du roi qui la gâtait. Les cruels chagrins, qu'elle a essayés après son mariage, l'ont corrigée de ses défauts. La jeunesse des deux futurs empêcha que le mariage ne pût se faire alors et il ne fut célébré que deux ans après.

La reine s'était toujours flattée que l'arrivée du roi d'Angleterre, qui devait repasser cette année en Allemagne, rétablirait l'union entre les deux Cours, mais un événement imprévu ruina toutes ses espérances, car elle reçut la triste nouvelle de la mort de ce prince. Il était parti en parfaite santé d'Angleterre et avait très bien supporté, contre sa coutume, le trajet sur mer. Il se trouve mal proche d'Osnabrück. Tous les secours qu'on put lui donner furent inutiles. Il expira au bout de vingt-quatre heures d'une attaque d'apoplexie entre les bras du duc d'York, son frère. Cette perte plongea la reine dans la douleur la plus profonde. Le roi même en parut touché. Malgré tous les propos qu'il avait tenus contre le roi de la Grande-Bretagne, il l'avait toujours considéré comme un père et même il le craignait. Ce prince avait eu soin de lui dans son enfance et dans le temps que le roi Frédéric I<sup>er</sup> s'était réfugié à Hanovre pour se garantir des persécutions de l'électrice Dorothee, sa belle-mère. Leurs regrets furent encore augmentés lorsqu'ils apprirent, peu de temps après, que ce monarque avait eu dessein de conclure mon mariage et qu'il avait résolu d'en faire la cérémonie à Hanovre. Le prince, son fils, fut proclamé roi de la Grande-Bretagne, et le duc de Gloucester prit le titre de prince de Galles.

Cependant les fréquentes débauches que Seckendorff faisait faire au roi lui ruinaient la santé. Il commençait à devenir valétudinaire. L'hypocondrie, dont il était fort tourmenté, le rendait d'une humeur mélancolique. M. Franke, fameux piétiste et fondateur de la Maison des orphelins de Halle, ne contribuait pas peu à l'augmenter. Cet ecclésiastique se plaisait à lui faire des scrupules de

conscience des choses les plus innocentes. Il condamnait tous les plaisirs, qu'il trouvait damnables, même la chasse et la musique. On ne devait parler d'autre chose que de la parole de Dieu. Tout autre discours était défendu. Le roi nous faisait un sermon tous les après-midi. Son valet de chambre entonnait un cantique que nous chantions tous. Il fallait écouter ce sermon avec autant d'attention que si c'était celui d'un apôtre. L'envie de rire nous prenait à mon frère et moi et souvent nous éclatons. Soudain on nous chargeait de tous les anathèmes de l'Église qu'il fallait essayer d'un air contrit et pénitent que nous avons bien de la peine à affecter. En un mot, ce chien de Franke nous faisait vivre comme les religieux de la Trappe.

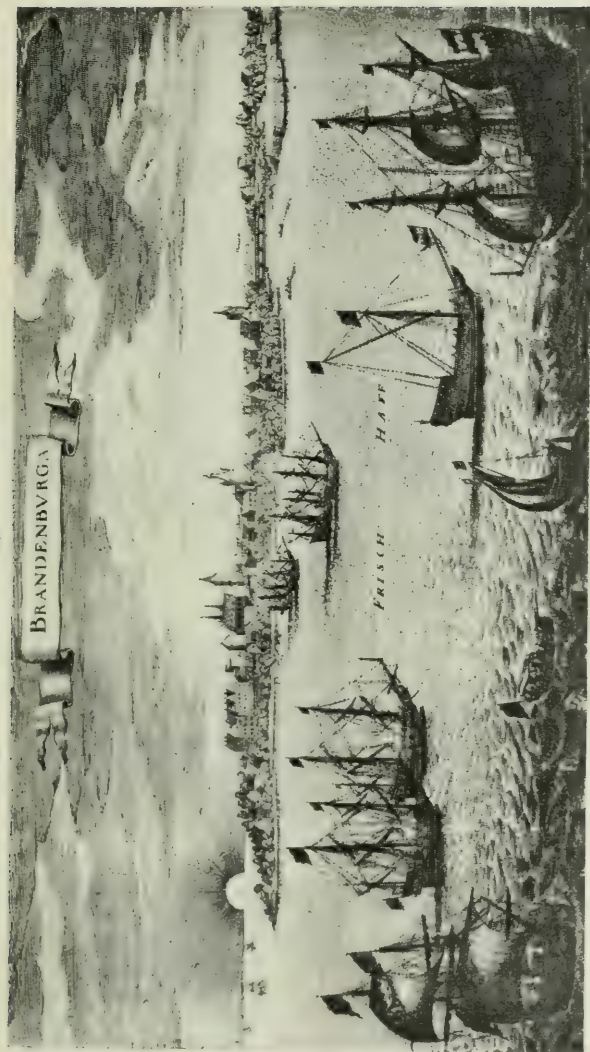
Cet excès de bigoterie suscita à ce prince des pensées encore plus gothiques. Il résolut d'abdiquer la couronne en faveur de mon frère. « Il voulait, disait-il, se réserver dix mille écus par an et se retirer avec la reine et ses filles à Vousterhausen... Là, ajouta-t-il, je prierai Dieu et j'aurai soin de l'économie de la campagne, pendant que ma femme et mes filles auront soin du ménage. Vous êtes adroite, me disait-il, je vous donnerai l'inspection du linge, que vous coudrez, et de la lessive. Frédérique, qui est avare, sera gardienne de toutes les provisions. Charlotte ira au marché acheter les vivres et ma femme aura soin de mes petits enfants et de la cuisine. » Il commença même à travailler à une instruction pour mon frère et à faire plusieurs démarches qui alarmèrent très vivement Grumbkow et Seckendorff. Ils employèrent en vain toute leur rhétorique pour dissiper ces idées singulières, mais voyant bien que tout le plan du roi n'était qu'un effet de son tempérament, et craignant que, s'ils ne tâchaient d'y mettre fin, ce prince ne pût bien exécuter son dessein, ils résolurent de s'efforcer de le dissiper.

La cour de Saxe ayant de tout temps été très étroitement liée à celle d'Autriche, ils tournèrent leur vue de ce côté-là et se proposèrent de persuader le roi d'aller à Dresde et de me marier avec le roi Auguste de Pologne. Ce prince avait à cette époque quarante-neuf ans. Il a toujours été

très renommé pour sa galanterie. Il avait de grandes qualités, mais elles étaient ternies par des défauts considérables. Un trop grand attachement aux plaisirs lui faisait négliger le bonheur de ses peuples, et son penchant pour la boisson l'entraînait à commettre des indignités dans son ivresse, qui seront à jamais une tache à sa mémoire. Sekendorff avait été dans sa jeunesse au service de Saxe et Grumbkow était très bien dans l'esprit du roi de Pologne. Ils s'adressèrent l'un et l'autre au comte de Flemming (1), favori de ce prince, pour tâcher d'entamer une négociation à ce sujet. Le comte de Flemming possédait un mérite supérieur. Il me connaissait très particulièrement. Il fut charmé des ouvertures de ces ministres et tâcha de sonder l'esprit du roi de Pologne à ce sujet. Ce prince parut assez porté à cette alliance et dépêcha le comte à Berlin, pour inviter le roi de Prusse à venir passer le carnaval à Dresde. Grumbkow et son Pylade firent part au roi de leurs desseins. Ce prince, charmé de trouver un si bel établissement pour moi, consentit avec joie à leurs désirs. Il rendit une réponse très obligeante au maréchal Flemming et partit vers le milieu de janvier 1728 pour se rendre à Dresde.

Mon frère fut au désespoir de ne pas être de ce voyage. Il devait rester à Potsdam pendant l'absence du roi, ce qui ne l'incommodait point. Il me fit part de son chagrin, et comme je ne pensais qu'à lui faire plaisir, je lui promis de tâcher de faire en sorte qu'il pût suivre le roi. Nous retournâmes à Berlin où la reine tint appartement comme à son ordinaire. J'y vis M. de Summ, ministre de Saxe, que je connaissais très particulièrement et qui était fort dans les intérêts de mon frère. Je lui fis des compliments de sa part et lui appris le regret qu'il avait de n'avoir pas été invité pour le voyage de Dresde. « Si vous voulez lui faire plaisir, continuai-je, faites en sorte que le roi de Pologne

(1) Jacques-Henri, comte de Flemming (1667-1728) avait fortement contribué à l'élection d'Auguste II. Il commanda en chef les troupes polonaises dans la lutte contre Charles XII et, malgré son peu de succès sur les champs de bataille, Auguste II le fit premier ministre, grand écuyer de la Lithuanie et maréchal héréditaire de Poméranie.



*Brandenbourg.*  
(Bibliothèque Nationale, Estampes.)



engage celui de Prusse à le faire venir. » Summ dépêcha aussitôt une estafette à sa Cour pour en informer le roi son maître, qui ne manqua pas de persuader au roi mon père de faire venir mon frère. Celui-ci reçut ordre de partir, ce qu'il fit avec beaucoup de joie.

La réception qu'on fit au roi fut digne des deux monarques. Comme celui de Prusse n'aimait pas les cérémonies, on se régla entièrement suivant son génie. La cour du roi de Pologne était pour lors la plus brillante d'Allemagne. La magnificence y était poussée jusqu'à l'excès. Tous les plaisirs y régnaient. On pouvait l'appeler avec raison l'île de Cythère. Les femmes y étaient très aimables et les courtisans très polis. Le roi entretenait une espèce de sérail des plus jolies femmes de son pays. Lorsqu'il mourut, on calcula qu'il avait eu trois cent cinquante-quatre enfants de ses maîtresses. Toute sa Cour se réglait sur son exemple. On n'y respirait que la mollesse et Bacchus et Vénus y étaient les deux divinités à la mode. Le roi n'y fut pas longtemps sans oublier sa dévotion. Les débauches de la table et les vins de Hongrie le remirent bientôt de bonne humeur. Les manières obligeantes du roi de Pologne lui firent lier une étroite amitié avec ce prince. Grumbkow, qui ne s'oubliait pas dans les plaisirs, voulut profiter de ces bonnes dispositions pour le mettre dans le goût des maîtresses. Il fit part de son dessein au roi de Pologne, qui se chargea de l'exécution. Un soir qu'on avait sacrifié à Bacchus, le roi de Pologne conduisit insensiblement le roi dans une chambre très richement ornée et dont tous les meubles étaient d'un goût exquis. Ce prince, charmé de ce qu'il voyait, s'arrêta pour en contempler toutes les beautés, lorsque tout à coup on leva une tapisserie qui lui procura un spectacle des plus nouveaux. C'était une fille dans l'état de nos premiers pères, nonchamment couchée sur un lit de repos. Cette créature était plus belle qu'on ne dépeint Vénus et les Grâces. Elle offrait à la vue un corps d'ivoire, plus blanc que la neige et mieux formé que celui de la belle statue de Vénus de Médicis, qui est à Florence. Le cabinet qui renfermait ce

trésor était illuminé de tant de bougies, que leur clarté éblouissait et donnait un nouvel éclat à la beauté de cette déesse. Les auteurs de cette comédie ne doutèrent point que cet objet ne fit impression sur le cœur du roi, mais il en fut tout autrement. A peine le prince eut-il jeté les yeux sur cette belle qu'il se retourna avec indignation et, voyant mon frère derrière lui, il le poussa très rudement hors de la chambre et en sortit immédiatement après, très fâché de la scène qu'on avait voulu lui donner. Il en parla le soir même en termes très forts à Grumbkow et lui déclara nettement que si on renouvelait ces scènes, il partirait sur-le-champ. Il en fut autrement de mon frère. Malgré les soins du roi, il avait eu tout le temps de contempler la Vénus du cabinet, qui ne lui imprima pas tant d'horreur qu'elle en avait causé à son père. Il l'obtint d'une façon assez singulière du roi de Pologne. Mon frère était devenu passionnément amoureux de la comtesse Orzelska, qui était tout ensemble fille naturelle et maîtresse du roi de Pologne (1). Cette fille devait sa fortune au comte Rotovsky (2), son frère, dont elle avait été la maîtresse et qui l'avait fait connaître au roi de Pologne, son père, qui avait tant d'enfants, qu'il ne pouvait avoir soin de tous. Cependant, ce roi fut si touché des charmes de la Orzelska qu'il la reconnut d'abord pour sa fille. Il l'aimait avec une passion excessive. Les empresses de mon frère pour cette dame lui inspirèrent une cruelle jalousie. Pour rompre cette intrigue, il lui fit offrir la belle Formera, à condition qu'il abandonnerait la Orzelska. Mon frère lui fit promettre

---

(1) La comtesse Orzelska, née à Varsovie d'une modiste française, M<sup>lle</sup> Renaud, épousa Charles-Louis, prince de Holstein-Beck. Pöllnitz, qui en parle avec admiration, dit d'elle : « Un de ses divertissements est de s'habiller en homme. C'est dans cet ajustement que je la vis pour la première fois. Elle était à cheval, avec un habit pourpre brodé d'or et portant le cordon bleu de Pologne... Je la vis le lendemain habillée en femme. Je la trouvai encore plus aimable. » (*Mémoires*, I, 123-125.)

(2) D'après Pöllnitz (*Mémoires*, III, 389), il était fils de M<sup>me</sup> de Spiegel, maréchal de camp, colonel des gardes du corps. On trouvait en lui le vivant portrait de son père.

ce qu'il voulut pour être mis en possession de cette beauté qui fut sa première maîtresse.

Pendant, le roi n'oublia pas le but de son voyage. Il conclut un traité secret avec le roi Auguste, dont voici à peu près les articles. Le roi de Prusse s'engageait à fournir un certain nombre de troupes à celui de Pologne, pour forcer les Polonais de rendre la couronne héréditaire dans la maison électorale de Saxe. Il me promettait en mariage à ce prince et lui prêtait quatre millions d'écus, outre ma dot qui devait être considérable. En revanche le roi de Pologne lui donnait, pour hypothèque des quatre millions, la Lusace. Il m'assurait un douaire sur cette province de deux cent mille écus, avec la permission de résider après sa mort où je voudrais. Je devais avoir l'exercice libre de ma religion à Dresde, où l'on devait me bâtir une chapelle pour y célébrer le culte divin. Tous ces articles devaient être signés et confirmés par le prince électoral de Saxe. Comme le roi, mon père, avait invité celui de Pologne à se rendre à Berlin pour assister à la revue de ses troupes, la signature du traité fut remise jusqu'à ce temps-là. Ce prince avait demandé du temps pour préparer l'esprit de son fils et pour le persuader de faire la démarche qu'on exigeait de lui. Le roi partit donc très content de Dresde, aussi bien que mon frère. Ils ne cessaient l'un et l'autre de nous faire l'éloge du roi de Pologne et de sa Cour.

Pendant que toutes ces choses se passaient, je souffrais cruellement à Berlin des persécutions de la comtesse Amélie. Elle ne cessait d'animer la reine contre moi. Cette princesse me maltraitait perpétuellement, je supportais avec respect ses procédés injustes, mais ceux de sa favorite me mettaient quelquefois dans une violente rage. Cette fille me traitait avec un air de hauteur qui m'était insupportable, et quoiqu'elle n'eût que deux ans de plus que moi, elle voulait se mettre sur le pied de me gouverner. Malgré tout le dépit que j'avais contre elle, j'étais obligée de me contraindre et de lui faire bon visage, ce qui m'était plus cruel que la mort, car j'abhorre la fausseté.

Un nouveau monstre commençait à s'élever sur le pied de favorite et partageait la faveur de la reine avec la comtesse Amélie. C'était une des femmes de chambre de cette princesse.

Elle se nommait Ramen et c'était la même qui accoucha la reine à l'improviste, lorsqu'elle fut délivrée de ma sœur Amélie. Cette femme était veuve, ou pour mieux dire, elle suivait l'exemple de la Samaritaine et elle avait autant de maris qu'il y a de mois dans l'année. Sa fausse dévotion, sa charité affectée pour les pauvres, et enfin le soin qu'elle avait pris de colorer son libertinage,

avait engagé M<sup>me</sup> de Blaspihl de la recommander à la reine. Elle commença à s'insinuer dans son esprit par son adresse à plusieurs ouvrages qui l'amusaient, mais elle ne parvint à ce haut point de faveur où elle était alors que par les rapports qu'elle faisait à la reine sur le compte du roi. Cette princesse avait une confiance aveugle en cette femme, à laquelle elle faisait part de ses affaires et de ses



*Frederic II adolescent.*

Portrait anonyme. (Bibliot. Nationale. Estampes.)

pensées les plus secrètes. Deux rivales de gloire ne pouvaient s'accorder longtemps ensemble. La comtesse Amélie et la Ramen étaient ennemies jurées, mais comme elles se craignaient l'une l'autre, elles cachaient leur animosité.

Peu après le retour du roi de Dresde, le maréchal comte de Flemming, accompagné de la princesse Ratzivill, son épouse, arriva à Berlin, avec le caractère d'envoyé extraordinaire du roi de Pologne. La princesse était une jeune personne sans éducation, mais fort vive et naïve. Sans être belle, elle avait de l'agrément. Le roi la distingua fort et ordonna à la reine d'en faire de même. Elle s'attacha beaucoup à moi. Son mari, qui me connaissait depuis mon enfance, était fort de mes amis. Comme il était déjà âgé, la reine lui avait permis de venir chez moi quand il le voudrait. Il profita très assidûment de son privilège et venait passer toutes les matinées avec son épouse, qui s'empressait beaucoup autour de moi. J'étais très mal attifée. La reine me faisait coiffer et habiller, comme l'avait été ma vieille grand'mère dans sa jeunesse. La comtesse de Flemming lui représenta que la cour de Saxe se moquerait, si elle me voyait ainsi bâtie. Elle me fit ajuster à la nouvelle mode et tout le monde disait que je n'étais pas reconnaissable, étant beaucoup plus jolie que je ne l'avais été. Ma taille commençait à se dégager et devenait plus mince, ce qui me donnait meilleur air. La comtesse disait mille fois par jour à la reine qu'il fallait que je devinsse sa souveraine. Comme ni cette princesse, ni moi n'étions informées du traité de Dresde, nous prenions ces propos pour des plaisanteries. Le comte s'arrêta deux mois à Berlin et vint prendre congé de moi la veille de son départ. Après bien des assurances réitérées qu'il me fit de son respect : « J'espère, me dit-il, que je pourrai bientôt donner à votre Altesse royale des preuves de l'attachement inviolable que j'ai pour vous et vous rendre aussi heureuse que vous le méritez. Je compte avoir avant peu l'honneur de vous revoir avec le roi mon maître. » Je n'entendis point le sens de ce discours et je



crus bonnement qu'il voulait travailler à mon mariage avec le prince de Galles. Je lui fis une réponse fort obligeante. Après quoi il se retira. Nous partîmes peu de jours après pour Potsdam.

Ce voyage m'aurait fort déplu en tout autre temps, mais je fus charmé pour cette fois de m'éloigner de Berlin. Je me flattais de regagner les bonnes grâces de la reine, car on l'avait indisposée contre moi au point qu'elle ne pouvait plus me souffrir. Les affaires d'Angleterre étaient dans une espèce de repos. La reine intriguait perpétuellement pour effectuer mon mariage, sans rien avancer, et on l'amusait par de belles paroles. Tout cela la mettait de mauvaise humeur contre moi; car elle disait que si j'avais été mieux élevée, je serais déjà mariée. Enfin nous fîmes la paix. Je fus, deux jours après, plus en grâce que jamais, et M<sup>me</sup> de Somsfeld, qu'elle avait pris à tâche de chagriner, fut mieux traitée.

J'aurais été dans une tranquillité parfaite, si mon frère n'avait troublé mon repos. Depuis son retour de Dresde, il tombait dans une noire mélancolie. Le changement de son humeur rejaillissait sur sa santé. Il maigrissait à vue d'œil et éprouvait de fréquentes faiblesses, qui faisaient craindre qu'il ne devint étique. Je l'aimais passionnément, et lorsque je lui demandais quel était le sujet de son chagrin, il me répondait toujours que c'étaient les mauvais traitements du roi. Je tâchais de le consoler de mon mieux, mais j'y perdais mes peines. Son mal augmenta si fort que l'on fut enfin obligé d'en informer le roi. Ce prince chargea son chirurgien-major de veiller à sa santé et d'examiner son mal. Le rapport, que cet homme lui fit de l'état de mon frère, l' alarma beaucoup. Il lui dit qu'il se trouvait fort mal, qu'il avait une espèce de fièvre lente, qui dégénérerait en étiisie, s'il ne se ménageait pas et s'il ne se mettait dans les remèdes. Le roi avait le cœur naturellement bon. Quoique Grumbkow lui eût inspiré beaucoup d'antipathie contre ce pauvre prince, et malgré les justes sujets de plaintes qu'il croyait avoir contre lui, la voix de la nature se fit sentir. Il se reprocha d'être cause, par les chagrins qu'il lui avait

donnés, de la triste situation où il se trouvait. Il tâcha de réparer le passé en l'accablant de caresses et de bontés. On découvrit enfin que sa maladie n'était causée que par l'amour. Il avait pris du goût pour les débauches, depuis qu'il avait été à Dresde. La gêne où il vivait l'empêchait de s'y livrer et son tempérament ne pouvait supporter cette privation (1). Plusieurs personnes bien intentionnées en avertirent le roi et lui conseillèrent de le marier. Sans quoi il courait risque de mourir ou de tomber dans des débauches qui lui ruineraient la santé. Ce prince répondit là-dessus, en présence de quelques jeunes officiers, qu'il ferait présent de cent ducats à celui qui viendrait lui donner la nouvelle que son fils avait un vilain mal. Les caresses et les bontés qu'il lui avait témoignées firent place aux réprimandes et aux rebuffades. Le comte de Finck et M. de Kalkstein reçurent l'ordre de veiller plus que jamais à sa conduite.

La mort du roi d'Angleterre avait achevé de détacher entièrement le roi de la grande alliance. Il conclut enfin un traité avec l'Empereur, la Russie et la Saxe. La reine se consumait de chagrin de voir échouer tous ses plans. Elle ne pouvait cacher le ressentiment qu'elle en avait. Il tombait tout entier sur Seckendorff et Grumbkow. Le roi parlait souvent à table de son traité avec l'Empereur et ne manquait jamais d'apostropher le roi d'Angleterre. Ces invectives s'adressaient toujours à la reine. Cette princesse les rendait sur-le-champ à Seckendorff. Sa vivacité l'empêchait de garder des mesures. Elle traitait ce ministre d'une façon très dure et très injurieuse, lui rappelant quel-

---

(1) Voltaire prétend que lorsque Frédéric-Guillaume eut fait fouetter par le bourreau la fille du maître d'école de Brandebourg, sa maîtresse, le prince royal enfermé à Custrin « consola sa solitude avec un jeune soldat beau, bien fait et qui jouait de la flûte. Plus tard, dit-il encore, sitôt habillé, il faisait venir deux ou trois favoris, soit lieutenants, soit pages, soit jeunes cadets. Celui à qui il jetait le mouchoir restait un demi-quart d'heure tête-à-tête. Les choses n'allaient pas jusqu'aux dernières extrémités, attendu que le prince, du vivant de son père, avait été fort maltraité dans ses amours de passage et non moins mal guéri. »

quefois des vérités sur sa conduite passée, qui n'étaient pas bonnes à dire. Seckendorff crevait de rage, mais il recevait tout cela avec une feinte modérée, ce qui charmait fort le roi. Le diable cependant n'y perdait rien et il savait se venger autrement que par des paroles.

L'arrivée du roi de Pologne approchant, nous retournâmes à Berlin au commencement de mai. La reine y trouva des lettres de Hanovre par lesquelles on l'avertissait que le prince de Galles avait résolu de se rendre inconnu à Berlin, voulant profiter, pour me voir, du tumulte et de la confusion qui y régneraient pendant le séjour du roi de Pologne. Cette nouvelle causa une

joie inconcevable à cette princesse. Elle m'en fit aussitôt part. Comme je n'étais pas toujours de son avis, je n'en ressentis pas tant de satisfaction. Mon caractère ne convenait point à la Cour pour laquelle la reine me destinait. Je le sentais bien moi-même, et cela me faisait craindre



*Auguste II, roi de Pologne.*

Portrait gravé par Bernigeroth.  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

d'y être établie. L'arrivée de plusieurs dames et cavaliers de Hanovre fit croire à la reine que le prince de Galles était parmi eux. Il n'y avait ni âne ni mulet qu'elle ne prit pour son neveu. Elle jurait même l'avoir vu à *Mon Bijou* dans la foule, mais une seconde lettre qu'elle reçut de Hanovre la tira de son erreur. Elle apprit que tout ce bruit n'avait été causé que par quelques badinages que le prince de Galles avait faits, le soir, étant à table.

Le roi de Pologne arriva enfin le 29 mai. Il rendit d'abord visite à la reine. Cette princesse le reçut à la porte de sa troisième antichambre. Le roi de Pologne lui donna la main et la conduisit dans sa chambre d'audience, où nous lui fûmes présentées. Ce prince, âgé alors de cinquante ans, avait le port et la physionomie majestueuses. Un air affable et poli accompagnait tous ses mouvements, toutes ses actions. Il était fort cassé pour son âge. Les terribles débauches qu'il avait faites lui avaient causé un accident au pied droit qui l'empêchait de marcher et d'être longtemps debout. La reine lui offrit d'abord de s'asseoir, ce qu'il ne voulut pas faire de longtemps, mais enfin, à force de prières, il se plaça sur un tabouret. La reine en prit un autre et s'assit vis-à-vis de lui. Comme nous restions debout, il nous fit beaucoup d'excuses, à mes sœurs et à moi, sur son impolitesse. Il me considéra fort attentivement et nous dit à chacune quelque chose d'obligeant. Il quitta la reine après une heure de conversation. Elle voulut le reconduire, mais il ne voulut le souffrir. Le prince royal de Pologne vint peu après rendre ses devoirs à la reine.

Le lendemain dimanche, nous nous rendîmes tous, après le sermon, dans les grands appartements du château. La reine s'avança d'un côté de la galerie, accompagnée de ses filles, des princesses du sang et de sa Cour, pendant que les deux rois y entraient de l'autre. Je n'ai jamais vu de plus beau coup d'œil. Toutes les dames de la ville étaient rangées en haie le long de cette galerie parée magnifiquement. Le roi, le prince de Pologne et leur suite, qui consistait en trois cents grands personnages de leur Cour, tant

Polonais que Saxons, étaient superbement vêtus. On voyait un contraste frappant entre ces derniers et les Prussiens; ceux-ci n'avaient que leur uniforme. Après les premiers compliments, on présenta tous ces étrangers à la reine, et ensuite à moi. Le prince Jean-Adolphe de Weissenfels (1), lieutenant-général au service de Saxe, fut le premier avec qui nous fîmes connaissance. Plusieurs autres le suivaient: tels étaient le comte de Saxe (2) et le comte de Rotovsky, tous deux fils naturels du roi, M. de Libski (3), depuis primat et archevêque de Cracovie; les comtes Manteuffel, Lagnasko et Bruhl (4), favoris du roi, le comte Sulkovsky (5), favori du prince électoral. On dîna en cérémonie. La table était longue. Le roi de Pologne et la reine ma mère étaient assis à un bout. Le roi mon père était placé à côté de celui de Pologne, le prince électoral auprès de lui. Ensuite venaient les princes du sang et les étrangers. J'étais à côté de la reine, ma sœur auprès de moi, et les princesses du sang étaient toutes assises selon leur rang. On but force santé. On parla peu et on s'ennuya beaucoup. Après le dîner, chacun se retira chez soi.

Le soir, il y eut grand appartement chez la reine. Les comtesses Orzelska et Bilinska (6), filles naturelles du roi de Pologne, y vinrent aussi bien que M<sup>me</sup> Potge, très fameuse pour son libertinage. La première était maîtresse de son père, chose qui fait horreur! Sans être une beauté régulière, elle avait beaucoup d'agrémens. Sa taille était

---

(1) Jean-Adolphe, duc de Saxe-Weissenfels, veuf de Caroline, princesse de Saxe-Eisenach, était un des princes du sang royal. Pöllnitz le dit d'une taille avantageuse, bienfaisant, généreux, rassemblant en sa personne toutes les qualités qui font aimer et respecter.

(2) Le futur maréchal de Saxe.

(3) Jean-Alexandre Lipsky, duc de Serbie et grand chancelier de Pologne qui, comme évêque de Cracovie, avait sacré Auguste II.

(4) Le comte de Lagnasko avait épousé la fille du comte de Wallenstein. Il y avait à la cour d'Auguste, deux comtes de Bruhl: Henri, ministre du cabinet et Adolphe, premier écuyer.

(5) Alexandre Joseph, comte de Sulkovsky, staroste de Sokolnick.

(6) Née en Pologne, la comtesse Bilinska était, comme Rotovsky, fille de M<sup>me</sup> de Spiegel; sa mauvaise santé la contraignit à vivre en France, après que son père l'eût mariée au comte Bilinsky.



parfaite, et elle possédait un certain je ne sais quoi qui prévenait pour elle. Son cœur n'était point épris de son amant suranné. Elle aimait son frère, le comte Rotovsky. Celui-ci était fils d'une Turque qui avait été femme de chambre de la comtesse Kœnigsmark, mère du comte de Saxe. La Orzelska était d'une magnificence extrême, et surtout en pierreries, le roi lui ayant fait présent de celles de la feuë reine son épouse. Les Polonais, qui m'avaient été présentés le matin, furent fort surpris de m'entendre nommer leurs noms barbares et de voir que je les reconnaissais. Ils étaient enchantés des politesses que je leur faisais et disaient hautement qu'il fallait que je devinsse leur reine.

Le lendemain, il y eut grande revue. Les deux rois dînèrent ensemble en particulier et nous ne parûmes point en public. Le jour suivant, il y eut une illumination dans la ville, où nous eûmes la permission d'aller. Je n'ai rien vu de plus beau. Toutes les maisons des principales rues de la ville étaient ornées de devises et tellement garnies de lampions que les yeux en étaient éblouis. Deux jours après, il y eut bal dans les grands appartements. On tira aux billets et le roi de Pologne me tomba en partage. Le jour suivant, il y eut une grande fête à *Mon Bijou*. Toute l'orangerie y était illuminée, ce qui faisait un fort joli effet. Les fêtes ne cessèrent à Berlin que pour recommencer à Charlottenbourg ; il y en eut plusieurs de très magnifiques.

Le jour du départ du roi de Pologne, les deux rois tinrent ce qu'on appelait table de confiance, parce qu'on n'y admet qu'une compagnie d'amis choisis. Cette table est construite de façon qu'on peut la faire descendre avec des poulies. On n'a pas besoin de domestiques. Des espèces de tambours, placés à côté des convives, en tiennent lieu. On écrit ce dont on a besoin et l'on fait descendre ces tambours qui, en remontant, rapportent ce qu'on a demandé. Le repos y dura depuis une heure jusqu'à dix heures du soir. On y sacrifia à Bacchus et les deux rois se ressentaient de son jus divin. Ils ne firent trêve à la table que pour se rendre chez la reine. On y joua une couple

d'heures. J'étais de la partie du roi de Pologne et de la reine. Ce prince me dit beaucoup de choses obligéantes et trichait pour me faire gagner. Après le jeu, il prit congé de nous et alla continuer ses libations au dieu de la vigne. Il partit le même soir.

Depuis notre départ de Potsdam, la santé de mon frère commençait à se remettre, mais il affectait d'être plus malade qu'il ne l'était, ne voulant point céder le pas au prince électoral de Saxe, ce que le roi aurait infailliblement exigé de lui. Il arriva le lundi suivant. La joie qu'il eut de revoir la Orzelska et le bon



*Frédéric-Auguste, prince royal de Saxe.*

Portrait gravé par Bernigeroth.  
Bibliothèque Nationale. Estampes.)

accueil, qu'elle lui fit dans les visites secrètes qu'il lui rendit, achevèrent de le guérir entièrement. Cependant le roi, mon père, partit pour se rendre en Prusse; il laissa mon frère à Potsdam avec permission de venir deux fois par semaine faire sa cour à la reine. Nous nous divertimes parfaitement bien pendant ce temps-là. La Cour était brillante par la quantité d'étrangers qui y venaient. Outre cela, le roi de Pologne envoya les plus habiles de ses virtuoses à la reine.

Pendant que nous coulions nos jours dans les plaisirs tranquilles, le roi de Pologne était occupé à persuader à son fils de signer les articles du traité qui regardait mon mariage ; mais quelques instances qu'il pût lui faire, ce prince refusa constamment de le souscrire. Celui de Prusse, ne trouvant donc plus de sûreté aux avantages qui y étaient stipulés pour lui et pour moi, annula tout ce qui avait été réglé là-dessus et rompit mon mariage. La reine et moi, nous n'apprîmes tout ceci que longtemps après. Elle fut charmée que cette négociation eût échoué. Elle ne cessait d'intriguer avec les envoyés de France et d'Angleterre. Ceux-ci lui faisaient part de toutes leurs démarches, et comme elle payait des espions autour du roi, elle les avertissait à son tour de tous les rapports qu'ils lui faisaient. Mais le roi, de son côté, faisait aussi espionner : il avait à sa disposition la Ramen, femme de chambre et favorite de la reine. Cette princesse n'avait rien de caché pour cette créature. Elle lui confiait, tous les soirs, ses plus secrètes pensées et toutes les démarches qu'elle avait faites pendant le jour. Cette malheureuse ne manquait pas d'en faire avertir le roi par l'indigne Eversmann et par le misérable Holtzendorff. Elle était même liée avec Seckendorff, ce que j'appris par ma fidèle Mermann, qui la voyait tous les jours entrer sur la brune dans la maison où ce ministre logeait. Le comte de Rottenbourg, envoyé de France, s'était aperçu depuis longtemps qu'il y avait des traîtres qui informaient Seckendorff de tous ses plans. Il mit tant de monde en campagne qu'il découvrit toutes les menées de la Ramen (1). Il en aurait informé la reine, si le ministre d'Angleterre, M. Bourguai, et celui de Danemark nommé

---

(1) Conrad-Alexandre, comte de Rottenbourg, brigadier des armées du roi, fut ambassadeur à Berlin en 1714-1720 et 1725-1732. Il était très goûté à la cour de Prusse, très choyé et caressé, mais il n'était pas dupe. « La foi que je dois à mon roi et à ma patrie m'oblige de répéter que jamais on ne peut ni ne doit compter sur le roi de Prusse pour rien d'essentiel. » Il ne manquait pas d'esprit, témoin sa réplique à Frédéric-Guillaume : « Si je donnais des coups de bâton à un de mes ministres, le manderiez-vous en France? — J'espère que Votre Majesté ne mettra pas ma discrétion à pareille épreuve. »

Leuvenner, ne l'en eussent empêché. Ils étaient tous trois dans une fureur terrible de se voir ainsi joués. Le comte de Rottenbourg m'en parla un jour d'une manière bien piquante : « La reine, me dit-il, a rompu toutes nos mesures. Nous sommes tous convenus de ne lui confier plus rien, mais nous nous adresserons à vous, madame. Nous sommes persuadés de votre discrétion, et vous nous donnerez autant de lumière qu'elle. — Non, monsieur, lui répondis-je, ne me faites jamais, je vous prie, de pareilles confidences, je suis très fâchée quand la reine m'en fait. Je voudrais ignorer toutes ces affaires-là. Elles ne sont pas de mon ressort, et je ne me mêle que de ce qui me regarde. — Elles tendent pourtant à votre bonheur, madame, reprit le comte, à celui du prince votre frère, et de toute la nation. — Je veux le croire, lui dis-je, mais jusqu'à présent je ne m'embarrasse point du temps futur. » Je me désifis de cette manière des importunités de ce ministre (1).

Cependant, le roi était cruellement piqué de toutes ces intrigues de la reine ; mais, malgré son humeur violente, il dissimula son mécontentement. D'un autre côté, Grumbkow et Seckendorff n'étaient pas embarrassés par la rupture de mon mariage avec le roi de Pologne. Il fallait de toute nécessité, pour accomplir leur plan, me chercher un établissement. Ils jugeaient bien que tant que je ne serais pas mariée, le roi n'entrerait point entièrement dans leurs vues. Ce prince souhaitait toujours m'unir au prince de Galles, et ménageait encore, en quelque façon, le roi d'Angleterre. Ils travaillèrent donc ensemble à former un nouveau plan.

Dans ces entrefaites, le roi revint de Prusse et nous le suivîmes six semaines après à Vousterhausen. Nous avions

---

(1) Tout le monde à la cour de Prusse faisait des ouvertures à Rottenbourg. Sophie-Dorothée le sonda un jour au sujet des mesures à prendre si le roi venait à mourir fou (1726). Quant à Frédéric, il lui offrit de lui rendre un compte exact de tout ce que disait le roi. Rottenbourg demeura en défiance. Frédéric II le pressa et le mit en liaison parfaite avec Knyphausen acheté par la France, comme Grumbkow l'était par l'Empire.

eu trop de plaisir à Berlin pour en jouir longtemps et, du paradis où nous avons été, nous tombâmes en purgatoire. Il commença à se manifester quelques jours après notre arrivée dans ce terrible endroit. Le roi s'entretint tête-à-tête avec la reine, nous ayant renvoyées, ma sœur et moi, dans une chambre voisine. Quoique la porte fût fermée, j'entendis bientôt, à la façon dont ils se parlaient, qu'ils avaient ensemble une violente dispute. J'entendais même souvent prononcer mon nom, ce qui m'alarma beaucoup. Cette conversation dura une heure et demie, au bout de laquelle le roi sortit d'un air furieux. J'entrai d'abord dans la chambre de la reine. Je la trouvai toute en larmes. Dès qu'elle me vit, elle m'embrassa et me tint longtemps serrée entre ses bras sans proférer une parole. « Je suis dans le dernier désespoir, me dit-elle. On veut vous marier et le roi est allé chercher le plus mauvais parti qu'il soit possible de trouver. Il prétend vous faire épouser le duc de Weissenfels, un misérable cadet qui ne vit que des grâces du roi de Pologne. Non, j'en mourrai de chagrin, si vous avez la bassesse d'y consentir. » Il me semblait rêver tout ce que j'entendais, tant ce que la reine me disait me paraissait étrange. Je voulus la rassurer, en lui représentant que ce ne pouvait être sérieux de la part du roi et que j'étais fermement persuadée qu'il ne lui avait tenu tous ces propos que pour l'inquiéter. Je lui promis de suivre ses volontés, bien résolue de ne point épouser celui qu'on me destinait. J'avoue que je traitais tout cela de bagatelle, mais je changeai d'avis dès le soir même, la reine ayant reçu des lettres de Berlin qui lui confirmaient ces belles nouvelles. Je passai la nuit du monde la plus cruelle ; je prévoyais la mésintelligence qui allait s'introduire dans la famille. Mon frère, qui était ennemi juré de Seckendorff et de Grumbkow, et qui était tout à fait porté pour l'Angleterre, me parla très fortement sur ce sujet. « Vous nous perdez tous, me disait-il, si vous faites ce ridicule mariage, je vois bien que nous en aurons tous beaucoup de chagrin, mais il vaut mieux tout endurer que de tomber au pouvoir de ses ennemis. Nous n'avons d'autre soutien que l'Angleterre, et



si votre mariage se rompt avec le prince de Galles, nous serons tous abimés. » La reine me parlait de la même façon aussi bien que ma gouvernante, mais je n'avais pas besoin de toutes leurs exhortations, et la raison me dictait assez ce que j'avais à faire.

L'aimable époux, que l'on me destinait, arriva le 27 septembre au soir. Le roi vint aussitôt avertir la reine et lui ordonna de le recevoir comme un prince qui allait devenir son gendre, ayant résolu de me promettre incessamment à lui. Cet avis occasionna une nouvelle dispute, qui se ter-



*Maurice, comte de Saxe.*

Portrait gravé par Syfang. Bibl. Nat. Estampes.

mina sans faire changer de sentiment aux deux parties. Le lendemain dimanche, au matin, nous allâmes à l'église. Le duc ne cessa de me regarder durant l'office. Depuis que cette affaire était sur le tapis, je n'avais eu de repos, ni nuit ni jour. Dès que nous fûmes de retour de l'église, le roi présenta le duc à la reine. Elle ne lui dit pas un mot et lui tourna le dos. Je m'étais esquivée pour éviter son abord. Je ne pus manger la moindre chose et le changement de mon visage, joint à la mauvaise contenance que je faisais,

donnait assez à connaître ce qui se passait dans mon cœur. La reine essuya encore l'après-midi une terrible scène avec le roi. Dès qu'elle fut seule, elle fit appeler le comte de Finck, mon frère et ma gouvernante, pour délibérer avec eux sur ce qu'elle avait à faire. Le duc de Weissenfels était connu pour un prince de mérite, mais qui ne possédait point un grand génie. Tous furent d'avis que la reine lui fit parler. Le comte de Finck se chargea de cette commission. Il représenta de la part de la reine au duc qu'elle ne donnerait jamais les mains à son mariage, que j'avais une aversion insurmontable pour lui, qu'il mettrait infailliblement la zizanie dans la famille en s'opiniâtrant dans son dessein, que la reine était résolue de lui faire toutes sortes d'avanies s'il y persistait, mais qu'elle était persuadée qu'il ne la porterait pas à de pareilles extrémités, qu'elle ne doutait point qu'en honnête homme il ne se désistât de ses poursuites plutôt que de me rendre malheureuse et qu'en ce cas il n'y avait rien qu'elle ne fit pour lui prouver son estime et sa reconnaissance. Le duc pria le comte de Finck de répondre à la reine qu'il ne pouvait nier qu'il fût fort épris de mes charmes, qu'il n'aurait cependant jamais osé aspirer à prétendre au bonheur de m'épouser, si on ne lui en avait donné des espérances certaines, mais que, voyant qu'elle et moi lui étions contraires, il serait le premier à dissuader le roi de son projet, et que la reine pouvait se tranquilliser entièrement sur son sujet. En effet, il tint parole et fit dire au roi les mêmes choses qu'il avait dites au comte de Finck, avec cette différence que, dans le cas où les espérances qui lui restaient encore de faire réussir mon mariage avec le prince de Galles vinssent à s'évanouir, il se flattait que le roi lui donnait la préférence sur tous les autres partis qui pourraient s'offrir pour moi, à l'exception pourtant des têtes couronnées.

Le roi, fort surpris du procédé du duc, se rendit un moment après chez la reine. Il voulut la persuader en vain de donner les mains à mon établissement. Leur querelle se ranima. La reine pleura, cria et pria enfin tant et tant ce prince, qu'il consentit à ne pas passer outre pour cette

fois, à condition cependant qu'elle écrirait à la reine d'Angleterre pour lui demander une déclaration positive touchant mon mariage avec le prince de Galles. « S'ils me donnent une réponse favorable, lui dit le roi, je romps pour jamais tout autre engagement que celui que j'ai pris avec eux, mais en revanche, s'ils ne s'expliquent pas d'une façon catégorique, ils peuvent compter que je ne serai pas leur dupe, ils trouveront à qui parler, et je prétends alors être le maître de donner ma fille à qui il me plaira. » La reine lui répondit qu'elle était prête à écrire en Angleterre et qu'elle ne doutait point que le roi et la reine, sa sœur, ne se prêtassent à ses désirs. Il ajouta encore plusieurs injures contre mon frère. Dès qu'il fut parti, la reine réfléchit à la démarche qu'elle allait faire. Nous n'en augurâmes tous rien de bon. Elle envoya chercher le comte de Finck pour le consulter. Ce général lui fit les mêmes représentations que moi. Elle commença par s'alarmer, et après avoir rêvé quelque temps : « Il me vient une idée, nous dit-elle tout à coup, que je regarde comme infaillible pour nous tirer d'embarras, mais c'est à mon fils à la faire réussir. Il faut qu'il écrive à la reine, ma sœur, et lui promette authentiquement d'épouser sa fille à condition qu'elle fera réussir le mariage du prince de Galles avec sa sœur. C'est la seule voie de la faire consentir à ce que nous souhaitons. » Mon frère entra justement dans ce moment. Elle le pressa d'écrire sur-le-champ. Elle fit partir l'une et l'autre lettre par un courrier que M. du Bourguai, ministre d'Angleterre, dépêcha secrètement. Elle fit une autre lettre qu'elle montra au roi et qui fut mise à la poste.

Le roi était obsédé de Seckendorff et de Grumbkow. Ils faisaient de fréquentes débauches ensemble. Un jour qu'ils étaient à boire, on fit apporter un grand gobelet, fait en forme de mortier, dont le roi de Pologne avait fait présent à celui de Prusse. Ce mortier était d'un travail gravé, d'argent doré. Il contenait un autre gobelet de vermeil et était fermé par une bombe d'or et enrichi de pierreries. On vidait ces deux vases plusieurs fois à la ronde. Dans la chaleur du vin, mon frère s'avisa de sauter sur le roi et de

l'embrasser à plusieurs reprises. Seckendorff voulut l'en empêcher, mais il le repoussa rudement, continua à caresser son père, l'assurant qu'il l'aimait tendrement, qu'il était persuadé de la bonté de son cœur et qu'il n'attribuait la disgrâce, dont il l'accablait tous les jours, qu'aux mauvais conseils de certaines gens qui cherchaient à profiter de la discorde qu'ils mettaient dans la famille, qu'il voulait aimer, respecter le roi et lui être soumis tant qu'il vivrait. Cette saillie plut beaucoup au roi et procura quelque soulagement à mon frère pendant une quinzaine de jours. Mais le roi recommença à le maltraiter de la façon la plus cruelle. Ce pauvre prince n'avait pas la moindre récréation : la musique, la lecture, les sciences et les beaux-arts étaient autant de crimes qui lui étaient défendus. Personne n'osait lui parler. A peine osait-il venir chez la reine et il menait la plus triste vie du monde. Malgré les défenses du roi, il s'appliquait aux sciences et y faisait de grands progrès. Mais l'abandon dans lequel il vivait le fit tomber dans le libertinage. Ses gouverneurs n'osant le suivre, il se livrait entièrement à la débauche. Un des pages du roi, nommé Keith, était le ministre de ses vices. Ce jeune homme avait si bien su trouver le moyen de s'insinuer auprès de lui, qu'il l'aimait passionnément et lui donnait son entière confiance. J'ignorais ses dérèglements, mais je m'étais aperçue des familiarités qu'il avait avec ce page, et je lui en fis plusieurs fois des reproches, lui représentant que ces façons ne convenaient pas à son caractère. Mais il s'excusait toujours en me disant que ce garçon lui rapportant tout ce qui se passait, il avait sujet de le ménager, s'épargnant quelquefois beaucoup de chagrin par les avis qu'il en recevait.

Cependant, ma propre personne ne laissait pas de m'inquiéter aussi. Mon sort allait être décidé. La reine, par ses beaux discours, augmentait la répugnance que j'avais toujours eu pour le prince de Galles. Le portrait, qu'elle m'en faisait journellement, n'était point de mon goût. « C'est un prince, me disait-elle, qui a un bon cœur, mais un fort petit génie. Il est plutôt laid que beau et même il est un peu

contrefait. Pourvu que vous ayez la complaisance de souffrir ses débauches, vous le gouvernerez entièrement et vous pourrez devenir plus roi que lui, lorsque son père sera mort. Voyez un peu quel rôle vous jouerez ! Ce sera vous qui déciderez

du bien ou du mal de l'Europe et qui donnerez la loi à la nation. » La reine, en me parlant ainsi, ne connaissait pas mes véritables sentiments. Un époux, tel qu'elle me dépeignait le prince, son neveu, aurait été de sa convenance. Mais les principes que je m'étais formés sur le mariage étaient fort différents des siens. Je prétendais qu'une bonne union devait être fondée sur une es-



*La reine Sophie-Dorothee.*

Portrait d'Antoine Pesne, gravure de J.-G. Wolfgang.  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

time et sur une considération réciproques ; je voulais que la tendresse mutuelle en fût la base. Je me souhaitais un vrai ami, auquel je puisse donner toute ma confiance et mon cœur, pour lequel je fusse prévenue d'estime et d'inclination, qui pût faire ma félicité et dont je puisse faire le bonheur. Je prévoyais bien que le prince de Galles n'était



pas mon fait, ne possédant pas toutes les qualités que j'exigeais. D'un autre côté, le duc de Weissenfels l'était encore moins.

La reine acheva de tout gâter par ses hauteurs. Grumbkow avait acheté une très belle maison à Berlin, avec l'argent qu'il avait tiré de l'Empereur. Il avait trouvé le moyen de l'orner et de la meubler aux dépens de toutes les têtes couronnées. Le feu roi d'Angleterre et l'impératrice de Russie y avait fourni. Il pria la reine de lui donner son portrait, lequel disait-il, serait le plus grand lustre de sa maison. La reine le lui accorda sans peine. Elle se faisait justement peindre dans ce temps-là par le fameux Pesne, très renommé pour sa grande habileté dans cet art (1), et ce portrait était destiné à la reine de Danemark. Comme il n'y avait que la tête d'achevée, lorsqu'elle partit pour Vousterhausen, elle ordonna au peintre d'en tirer une copie pour Grumbkow, ne donnant des originaux qu'aux princesses. Ce ministre vint un jour en remercier la reine. « Je l'ai envoyé prendre chez le peintre. C'est une pièce achevée. — Et par quel ordre ? lui répliqua la reine. Je n'honore aucun particulier d'un original et je ne prétends pas vous distinguer des autres. » Elle voulut lui tourner le dos en lui disant ces dernières paroles, mais il l'arrêta en la conjurant de lui laisser le portrait. Elle le lui refusa d'une manière très désobligeante et lui dit force choses piquantes en se retirant. Dès que le roi fut à la chasse, elle conta

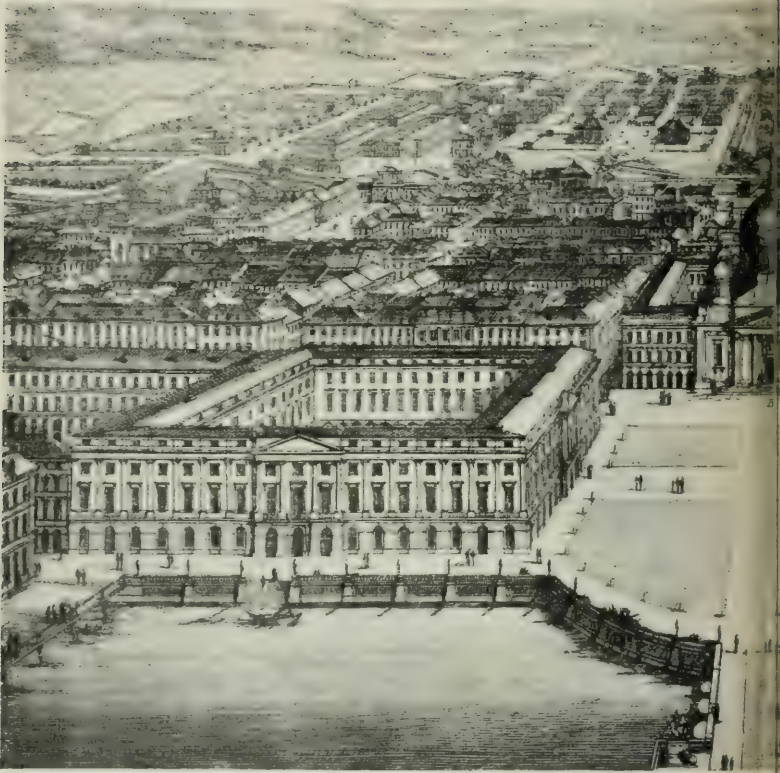


(1) Antoine Pesne, d'une famille de peintres, attiré à Berlin par le baron de Knyphausen dont il avait fait le portrait en Italie, devint le peintre à la mode à la cour de Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>. « Pesne, dit d'Argens, possède comme coloriste plus de vertu que Rigaud. Il a une force qui manque souvent à Largillière et la noblesse dont Rembrandt est toujours dépourvu. Il enthousiasma aussi bien Frédéric II que son père :

Ton pinceau, je l'avoue, est digne qu'on l'admire;  
 Mais pour l'adorer, non je ne ferai que rire.  
 Abandonne tes saints entourés de rayons.  
 Sur des sujets brillants exerce tes crayons;  
 Peins-nous d'Amaryllis les danses ingénues,  
 Les nymphes des forêts, les Grâces demi-nues  
 Et souviens-toi toujours que c'est au seul amour  
 Que ton art si charmant doit son être et le jour.

toute cette scène au comte de Finck. Celui-ci, charmé de pouvoir jouer un tour à Grumbkow, contre lequel il avait une pique particulière, excita la reine à lui faire sentir l'impertinence de son procédé. Il fut donc résolu que, dès qu'elle serait de retour à Berlin, elle enverrait plusieurs de ses domestiques chez Grumbkow, pour lui redemander son portrait et lui dire en même temps qu'elle ne le lui donnerait ni en original ni en copie jusqu'à ce qu'il changeât de conduite à son égard et apprît à lui rendre le respect qui lui était dû comme à sa souveraine. Dès le lendemain, cette belle résolution fut mise à exécution. Nous retournâmes ce jour en ville, et aussitôt que la reine y fut arrivée, elle s'empressa de donner des ordres là-dessus, de crainte d'y trouver obstacle par les représentations qu'on lui ferait. Grumbkow, qui peut-être avait déjà été averti par la Ramen du dessein de la reine, reçut la harangue, que le valet de chambre de cette princesse lui fit, d'un air ironique. « Vous pouvez, lui dit-il, reprendre le portrait de la reine; je possède ceux de tant d'autres grands princes, que je puis me consoler d'être privé du sien. » Il ne manqua pas, cependant, d'informer le roi de l'avanie qu'il venait d'essuyer, et d'y donner le tour le plus malin. Ni lui, ni toute sa famille ne mirent plus le pied chez la reine. Il en parlait d'une façon peu mesurée, et sa langue venimeuse déploya toute sa réthorique à tourner en ridicule cette princesse.

La réponse d'Angleterre tardant à venir, la reine commença à s'en inquiéter. Elle avait tous les jours des conférences avec M. du Bourguai, qui la plupart du temps n'aboutissaient à rien. Enfin, au bout de quatre semaines, ces lettres tant désirées arrivèrent. Ce n'étaient que des exhortations à la reine de soutenir avec fermeté les persécutions du roi par rapport à mon mariage avec le duc de Weissenfels. Ce parti était trop peu redoutable pour s'en alarmer si fort et ce ne pouvait être qu'une feinte du roi. Jamais la tête de Méduse n'a causé tant d'effroi que la lecture de ces lettres en donna à la reine. Elle se serait résolue de les passer sous silence et de récrire une seconde fois en Angleterre pour tâcher d'en obtenir de plus favo-



*La Place Ro*

Gravure de Johann Georg Metz.



à Berlin.

ibliothèque Nationale. Estampes.)

rables, si M. du Bourguai n'était venu l'avertir qu'il était chargé des mêmes commissions pour le roi. La reine parla très fortement à ce ministre et lui témoigna le mécontentement qu'elle avait du procédé de sa Cour à son égard. Elle le chargea d'assurer le roi, son frère, que s'il ne changeait d'avis tout serait perdu.

Le roi arriva quelques jours après. Dès qu'il entra dans la chambre, il lui demanda si la réponse était venue : « Oui, lui dit la reine en payant d'effronterie, elle est telle que vous la désirez! » et en même temps elle lui donna la lettre. Le roi la prit, la lut et la lui rendit d'un air fâché. « Je vois bien, lui dit-il, qu'on prétend encore me tromper, mais je n'en serai pas la dupe. » Il sortit d'abord et alla trouver Grumbkow, qui était dans son antichambre. Il s'entretint deux bonnes heures avec ce ministre. Après quoi, il repassa dans la chambre où nous étions, montrant une physionomie gaie et ouverte. Il ne fit mention de rien et fit très bon accueil à la reine. Cette princesse se laissa éblouir par les caresses du roi et s'imagina que tout allait le mieux du monde. Je n'en fus pas la dupe. Je connaissais ce prince et sa dissimulation me faisait plus craindre que ses emportements. Il ne s'arrêta que quelques jours à Berlin et retourna à Potsdam.

Au début de 1729, M. de la Motte, officier au service de Hanovre, arriva secrètement à Berlin. Il était envoyé par le prince de Galles, pour avertir le roi que ce prince avait résolu de s'esquiver secrètement de Hanovre, à l'insu du roi son père, et de se rendre à Berlin pour m'épouser. On ne saurait s'imaginer quelle joie cette nouvelle causa à la reine. Elle ne put la cacher ni à la comtesse de Finck, ni à M<sup>me</sup> de Sonsfeld. L'une et l'autre l'exhortèrent à la discrétion et lui firent entrevoir les conséquences fâcheuses qui en pourraient résulter si le projet venait à transpirer. La reine vint le lendemain chez moi. « Vous serez donc enfin heureuse; quelle joie pour moi! » Pendant tout ce temps je lui baisais les mains que j'arrosais de mes larmes sans lui rien répondre. « Mais vous pleurez, continua-t-elle, qu'avez-vous? — La seule pensée de vous quitter, Madame, lui dis-je,



m'afflige plus que toutes les couronnes de la terre ne me causeraient de plaisir. » Ma réponse l'attendrit. Elle me fit mille caresses. Après quoi elle se retira. Il y eut ce soir-là appartement chez la reine. Le mauvais génie de cette princesse y mena M. du Bourguai, ministre d'Angleterre. Cet envoyé lui fit part, comme à son ordinaire, des lettres qu'il avait reçues de sa Cour. Il entra insensiblement en matière avec la reine qui, oubliant toutes les promesses qu'elle avait faites, lui conta imprudemment le dessein du prince de Galles. M. du Bourguai en parut surpris et lui demanda si tout cela était bien sûr ? « Si sûr, lui dit-elle, que de La Motte est dépêché ici de sa part, et qu'il a déjà informé le roi de l'affaire en question. — Que je suis malheureux, lui dit-il, Madame. Votre Majesté vient de me faire une confiance qu'elle aurait dû me cacher autant qu'à Seckendorff. Mon Dieu, que je suis à plaindre puisque je me vois obligé d'envoyer dès ce soir un courrier en Angleterre, pour en avertir le roi mon maître, qui ne manquera pas de déranger les projets du prince, son fils, mais je ne puis agir autrement. » On peut aisément se figurer la frayeur de la reine. Elle employa tous ses efforts pour détourner du Bourguai de son dessein, mais ce ministre fut inexorable, et se retira sur-le-champ. La reine resta dans une consternation et un désespoir terribles.

Pour comble de malheur, elle s'était aussi confiée à la Ramen. Seckendorff, qui avait été instruit de tout par cette femme, s'était rendu à Potsdam pour prévenir le roi et l'empêcher de donner réponse. La mine était éventée. Ainsi il n'y avait plus rien à faire sinon d'empêcher que l'imprudence de la reine ne parvint aux oreilles du roi. Ce prince se rendit huit jours après à Berlin. Malgré toutes les insinuations de Seckendorff, il fit venir M. de la Motte, auquel il fit un accueil des plus obligeants et lui témoigna l'impatience qu'il avait de voir le prince de Galles. Il lui donna une lettre pour ce prince et le pressa de partir le plus tôt qu'il pourrait, pour accélérer son arrivée. Mais les choses avaient bien changé de face. Les délais du roi et les imprudences de la reine donnèrent le temps au courrier de du

Bourguai d'arriver en Angleterre. Comme il était adressé à la secrétairerie d'État, on obligea le roi d'en dépêcher un autre à Hanovre pour donner ordre au prince de Galles de se rendre incontinent en Angleterre. Ce courrier arriva un moment avant le départ du prince. Comme il était adressé au ministère, il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance et se vit forcé de se mettre d'abord en chemin pour Londres, pendant que le roi et la reine l'attendaient à Berlin avec un empressement et une joie sans égale. Cette joie se changea bientôt en tristesse par l'arrivée d'une estafette, qui leur porta la nouvelle de son subit départ pour l'Angleterre.

Toutes ces choses ne firent qu'empirer notre sort. Le roi, plus piqué que jamais contre son beau-frère, résolut dès lors de ne plus rien ménager, si l'on ne le satisfaisait par mon mariage. Nous le suivîmes peu de temps après à Potsdam, où il tomba malade d'une violente attaque de goutte aux deux pieds. Cette maladie, jointe au dépit qu'il avait de voir ses espérances évanouies, le rendait d'une humeur insupportable. Les peines du purgatoire ne pouvaient égaler celles que nous endurions. Nous étions obligés de nous trouver à neuf heures du matin dans sa chambre. Nous y dinions et n'osions en sortir pour quelque raison que ce fût. Le roi ne m'appelait plus que la canaille anglaise. Mon frère était le coquin de Fritz. Il nous forçait de manger et de boire des choses pour lesquelles nous avions de l'aversion, ou qui étaient contraires à notre tempérament, ce qui nous obligeait quelquefois de rendre, en sa présence, tout ce que nous avions dans le corps. Chaque jour était marqué par quelque événement sinistre, et l'on ne pouvait lever les yeux sans voir quelques malheureux tourmentés d'une façon ou d'autre. L'impatience du roi ne lui permettait pas de rester au lit. Il se faisait mettre sur une chaise à rouleaux et se faisait ainsi traîner par tout le château. Ses deux bras étaient appuyés sur des béquilles qui le soutenaient. Nous suivions toujours ce char de triomphe, comme de tristes captifs qui vont subir leur sentence. Ce pauvre prince souffrait beaucoup et une bile

noire, épanchée dans son sang, était cause de ses mauvaises humeurs. Il nous renvoya, un matin que nous entrions pour lui faire la cour. « Allez-vous-en, dit-il d'un air emporté à la reine, avec tous vos maudits enfants. Je veux rester seul. » La reine voulut répliquer, mais il lui imposa silence et ordonna qu'on servit le dîner dans la chambre de cette princesse. La reine en était inquiète et nous en étions charmés, car nous devenions maigres comme des haridelles, mon frère et moi, à force d'inanition. Mais à peine nous étions-nous mis à table qu'un des valets de chambre du roi accourut tout essoufflé en nous criant : « Venez, au nom de Dieu, au plus vite, Madame, car le roi veut s'étrangler. » La reine y courut aussitôt tout effrayée. Elle trouva le roi qui s'était passé une corde autour du cou et qui allait étouffer si elle n'était venue à son secours. Il avait des transports au cerveau et beaucoup de chaleur, qui diminua cependant vers le soir où il se trouva un peu mieux. Nous en avions tous une joie extrême dans l'espérance que son humeur se radoucirait, mais il en fut autrement. Il conta à table à la reine, qu'il avait reçu des lettres d'Anspach qui lui marquaient que le jeune margrave comptait être au mois de mai à Berlin pour y épouser ma sœur, et qu'il enverrait M. de Bremer, son gouverneur, pour lui porter la bague de promesse. Il demanda à ma sœur si cela lui faisait plaisir et comment elle réglerait son ménage lorsqu'elle serait mariée. Ma sœur s'était mise sur le pied de lui dire tout ce qu'elle pensait, et même des vérités, sans qu'il le trouvât mauvais. Elle lui répondit donc, avec sa franchise ordinaire, qu'elle aurait une bonne table délicatement servie et, ajouta-t-elle, « qui sera meilleure que la vôtre, et si j'ai des enfants, je ne les maltraiterai pas comme vous et ne les forcerai pas à manger ce qui leur répugne. — Qu'entendez-vous par là ? lui répondit le roi. Que manque-t-il à ma table ? — Il y manque, lui dit-elle, qu'on ne peut s'y rassasier et que le peu qu'il y a ne consiste qu'en gros légumes, que nous ne pouvons pas supporter. » Le roi avait déjà commencé à se fâcher de sa première réponse. Cette dernière acheva de le mettre en

fureur, mais toute sa colère tomba sur mon frère et sur moi. Il jeta d'abord une assiette à la tête de mon frère, qui esquiva le coup; il m'en fit voler une autre que j'évitai de même. Une grêle d'injures suivirent ces premières hostilités. Il s'emporta contre la reine, et voyant qu'on ne répondait rien, il recommença à nous invectiver jusqu'à ce qu'il fût hors d'état de parler. Nous nous levâmes de table, et comme nous étions obligés de passer à côté de lui, il me déchargea un grand coup de sa béquille que j'évitai heureusement. Sans quoi il m'aurait assommée. Il me poursuivit encore quelque temps avec son char, mais ceux qui le traînaient me donnèrent le temps de m'évader dans la chambre de la reine. J'y arrivai à demi morte de frayeur et si tremblante, que je me laissai tomber sur une chaise, ne pouvant plus me soutenir. La reine m'avait suivie. Elle fit ce qu'elle put pour me consoler, et pour me persuader de retourner chez le roi. Les assiettes et les béquilles m'avaient fait si peur que j'eus bien de la peine à m'y résoudre. Nous repassâmes pourtant dans l'appartement de ce prince que nous trouvâmes s'entretenant tranquillement avec ses officiers. A peine y fus-je arrivée que je me trouvai mal et fus obligée de retourner chez la reine où je tombai deux fois en faiblesse.

J'eus la nuit une grosse fièvre et me trouvai le lendemain si mal que je fis faire mes excuses à la reine de ne pouvoir sortir. Elle me fit dire que, morte ou vive, je devais me rendre chez elle. Je lui fis répondre que j'avais une ébullition de sang et que c'était impossible. Le même ordre me fut encore réitéré de sa part. On me traîna donc à quatre dans son appartement, où je tombai de faiblesses en faiblesses et l'on me conduisit de même chez le roi. Ma sœur, me voyant si mal et me croyant sur le point d'expirer, en avertit ce prince qui n'avait pas pris garde à moi. « Qu'avez-vous, me dit-il, vous êtes bien changée; mais je vous guérirai bientôt! » En même temps, il me fit donner un grand gobelet, rempli de vieux vin du Rhin, extrêmement fort, qu'il me força de boire bon gré mal gré. A peine l'eus-je avalé que ma fièvre augmenta et que je commençai

à rêver. La reine vit bien qu'il fallait me renvoyer. On me porta donc dans ma chambre, où l'on me mit au lit toute coiffée, m'ayant été ordonné de reparaitre le soir. Mais je n'y fus pas longtemps sans sentir un terrible redoublement. Le médecin Stahl prit ma maladie pour une fièvre chaude et me donna plusieurs remèdes très contraires au mal que j'avais. Je restai tout ce jour et le suivant dans un délire continuel. Dès que j'eus recouvré mon bon sens, je me préparai à la mort. Dans ces courts intervalles je la désirais avec ardeur, mais lorsque je voyais M<sup>me</sup> de Sonsfeld et ma bonne Mermann, qui pleuraient à côté de mon lit, je tâchais de les consoler, en leur disant que j'étais détachée du monde et que j'allais passer dans un repos dont personne n'était plus en état de me priver.

Je restai deux fois vingt-quatre heures entre la vie et la mort, au bout desquelles la petite vérole se manifesta. Le roi ne s'était pas informé de mes nouvelles pendant tout le temps que j'avais été incommodée. Dès qu'on lui eut appris que j'avais la petite vérole, il m'envoya son chirurgien Holtzendorff pour voir ce qui en était. Ce brutal me dit cent duretés de la part du roi et y en ajouta encore. J'étais si mal que je n'y fis guère attention. Il confirma cependant ce prince dans le rapport qu'on lui avait fait de ma santé. Je fus aussitôt traitée comme une prisonnière d'État. On mit le scellé sur toutes les avenues qui conduisaient à ma chambre et on ne laissa qu'une seule issue pour y entrer. Défense expresse fut faite à la reine et à tous ses domestiques de venir chez moi, aussi bien qu'à mon frère. Je restai seule avec ma gouvernante et la pauvre Mermann qui était enceinte, et qui, malgré cela, me servait nuit et jour avec un zèle et un attachement sans exemple. J'étais couchée dans une chambre où il faisait un froid épouvantable. Le bouillon que l'on me donnait n'était que de l'eau et du sel, et lorsqu'on en faisait demander d'autre, on répondait que le roi avait dit qu'il était assez bon pour moi. Quand je m'assoupissais un peu vers le matin, le bruit du tambour me réveillait en sursaut; mais le roi aurait mieux aimé me faire mourir que de le faire cesser. Pour comble de mal-



heur, la Mermann tomba malade. Comme tous les accidents qu'elle éprouva présageaient une fausse couche, on fut obligé de la transporter à Berlin et de faire venir ma seconde femme de chambre qui s'enivrait tous les jours. Mon frère, qui avait déjà eu la petite vérole, ne m'abandonna pas. Il venait deux fois par jour à la dérobée me rendre visite. La reine, n'osant me voir, faisait sous main demander à tous moments de mes nouvelles. Je fus pendant neuf jours en grand danger, et tous ceux qui me voyaient, jugeaient que si j'en réchappais, je serai cruellement défigurée. La petite vérole me revint par trois fois. Dès qu'elle était séchée, elle recommençait de nouveau. Malgré cela je n'en fus point marquée, et ma peau en devint beaucoup meilleure qu'elle n'avait été. Holtzendorff venait me voir de temps en temps, mais ce n'était jamais que pour me dire de la part du roi des choses désagréables.

Le roi en agissait un peu mieux avec mon frère, par l'instigation de Seckendorff et Grumbkow, qui maniaient entièrement l'esprit de ce prince. Ils appréhendaient avec raison que le roi d'Angleterre ne se déterminât enfin au double mariage et qu'en ce cas tout leur plan fût renversé. Ils formèrent donc le plus détestable de tous les projets, pour empêcher tout accommodement avec le monarque anglais. Ce projet consistait à mettre entièrement la désunion dans la maison de Prusse et à obliger mon frère, à force de mauvais traitements du roi, de prendre quelque résolution violente qui pût donner prise sur lui et sur moi. Ils représentèrent au roi que mon frère, ayant dix-huit ans passés, n'avait plus besoin de mentor et qu'en lui ôtant le comte de Finck, il mettrait fin à toutes les intrigues de la reine, dont il était le ministre. Le roi goûta leurs raisons. On donna en remplacement deux officiers à mon frère, sur le pied de compagnie. L'un était le colonel de Rochow, très honnête homme, mais d'un fort petit génie ; l'autre, le major de Kaiserling, fort honnête homme aussi, mais grand étourdi et bavard, qui faisait le bel esprit et n'était qu'une bibliothèque renversée.

Mon frère venait passer tous les après-midi chez moi.

Nous lisions, écrivions ensemble, et nous occupions à nous cultiver l'esprit (1). Je me souviens qu'en lisant le *Roman*

*Comique* de Scarron nous en fîmes une assez plaisante application sur la clique impériale(2). Nous

nommions Grumbkow la Rancune, Sekendorff la Rapinière, le margrave de Schwedt Saldagne, et le roi Ragotin. La reine, au lieu de nous censurer, nous encourageait par son approbation à continuer ces belles satires. M<sup>me</sup> de Kamken, sa gouvernante, n'y était pas épargnée. Quoi-



*Frédéric I<sup>er</sup>, roi de Prusse.*

Portrait par I - F. Wenzel, gravé par E. Desroches.  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

(1) En 1759, Frédéric disait à Katt : « Jeune encore, je ne voulais rien faire, j'étais toujours en course. Ma sœur de Bayreuth me dit : « N'aurez-vous pas de honte de négliger vos talents ? » Je me mis à la lecture.

(2) La lecture du *Roman comique* avait produit une forte impression sur Frédéric et le margrave. Plus tard, Frédéric classa dans ses collections les toiles inspirées à Pater par l'œuvre de Scarron. (Seidel. *Les Collections d'art de Frédéric le Grand*, 48.)

que nous estimassions fort cette dame, nous ne pouvions nous empêcher de saisir son ridicule et de nous en divertir. Comme elle était fort replette et d'une figure semblable à celle de M<sup>me</sup> Bouvillon, dont on parlait tant, mon frère lui fit accroire que c'était la camerera-major de la reine d'Espagne. A notre retour à Berlin, un jour qu'il y avait appartement et qu'on y parlait de la cour d'Espagne, elle s'avisa de dire que les camereras-majors étaient toutes de la famille des Bouvillon. On lui fit des éclats de rire, et je crus que j'en étoufferais pour ma part. Elle vit bien qu'elle avait dit une sottise et s'informa auprès de sa fille, qui avait beaucoup de lecture; celle-ci lui dévoila le mystère. Elle fut très fâchée contre moi, sentant bien que je l'avais turlupinée et j'eus beaucoup de peine à faire ma paix avec elle.

Le temps de l'arrivée du margrave d'Anspach approchant, et ce prince n'ayant pas eu encore la petite vérole, le roi et la reine jugèrent à propos de me faire retourner à Berlin. Mais avant que de partir, j'allai chez le roi. Il me reçut à son ordinaire, c'est-à-dire très mal, et me dit les choses du monde les plus dures. La reine craignant qu'il ne poussât son mauvais procédé plus loin, abrégéa ma visite et me ramena elle-même dans ma chambre.

Je suivis quelque temps après la reine à Vousterhausen. Les disputes pour mon mariage s'y renouvelèrent. Ce n'était tout le jour que querelle et dissension. Le roi nous laissait mourir de faim, mon frère et moi. Ce prince faisait l'office d'écuyer tranchant. Il servait tout le monde, hors mon frère et moi, et quand par hasard il restait quelque chose dans un plat, il crachait dedans pour nous empêcher d'en manger. Nous ne vivions l'un et l'autre que de café au lait et de cerises sèches, ce qui me gâta totalement l'estomac. En revanche, je me nourrissais d'injures et d'invectives, car j'étais apostrophée toute la journée de tous les titres imaginables et devant tout le monde. La colère du roi alla même si loin qu'il nous chassa, mon frère et moi, nous défendant de paraître en sa présence sauf aux heures des repas. La reine nous faisait venir secrètement pendant

que ce prince était à la chasse. Elle avait de tous côtés des espions en campagne qui venaient l'avertir dès qu'on le voyait paraître de loin, afin qu'elle pût avoir le temps de nous renvoyer. La négligence de ces gens fut cause que le roi pensa nous surprendre chez elle. Il n'y avait qu'une issue dans la chambre de cette princesse, et il arriva si subitement qu'il ne nous fut pas possible de l'éviter. La peur nous donna de la résolution. Mon frère se cacha dans une niche où était une certaine commodité, et pour moi, je me fourrai sous le lit de la reine, qui était si bas, que je n'y avais pénétré qu'avec des efforts et que j'étais dans une posture fort incommode. Nous étions à peine rentrés dans ces beaux gîtes que le roi entra. Comme il était fort fatigué de la chasse, il se jeta sur ce lit, se mit à dormir et son sommeil dura deux heures. J'étouffais sous le lit et ne pouvais m'empêcher de sortir quelquefois ma tête pour respirer.

Quelques jours de bon temps succédèrent à tous nos désastres. Le roi se rendit à Libnow, petite ville saxonne, pour y avoir une entrevue avec le roi de Pologne. Ce fut là que Grumbkow et Seckendorff, appuyés par ce prince; tirèrent une promesse de mariage dans toutes les formes, du roi, mon père, pour le duc de Weissenfels, auquel je fus solennellement engagée. Les mauvais traitements recommencèrent au retour du roi. Il ne voyait plus mon frère sans le menacer de sa canne. Celui-ci me disait tous les jours qu'il endurerait tout du roi, hors les coups, et que, s'il en venait jamais à des extrémités avec lui, il saurait s'en affranchir par la fuite. Le page Keith avait été nommé officier dans un régiment qui était en quartier au pays de Clèves. J'avais eu une grande joie de son départ, dans l'espérance que mon frère mènerait une vie plus réglée, mais il en fut tout autrement. Un second favori, beaucoup plus dangereux, succéda à celui-ci. C'était un jeune homme, capitaine-lieutenant dans les gens d'armes, nommé Katt. Il était petit-fils du maréchal comte de Warzensleben. Le général Katt, son père, lui avait fait faire des études; mais, comme il n'y avait de grâces à espérer que

pour ceux qui étaient dans le militaire, il s'y vit placer contre son attente. Il continuait de s'appliquer aux études. Il avait de l'esprit, de la lecture et l'usage du monde. La bonne compagnie qu'il continuait à hanter, lui avait fait contracter des manières polies, pour lors assez rares à Berlin. Sa figure était plutôt désagréable. Deux sourcils noirs lui couvraient presque les yeux, son regard avait quelque chose de funeste qui lui présageait son sort, une peau basanée et gravée de petite vérole augmentait sa laideur. Il faisait l'esprit fort et poussait le libertinage à l'excès. Beaucoup d'ambition et d'étourderie accompagnaient ce vice. Un tel favori était bien éloigné de ramener mon frère de ses égarements.

Je ne fus informée de cette nouvelle amitié qu'à mon retour de Berlin, où nous nous rendîmes peu de jours après celui du roi de Libnow. Nous y vécûmes un bout de temps assez tranquillement. La reine reçut une lettre de mon frère qui lui fut rendue secrètement par un de ses domestiques. « Je suis dans le dernier désespoir. Ce que j'avais toujours appréhendé vient de m'arriver. Le roi a entièrement oublié que j'étais son fils et m'a traité comme le dernier de tous les hommes. J'entrais ce matin dans sa chambre comme à mon ordinaire. Dès qu'il m'a vu, il m'a sauté au collet en me frappant avec sa canne, de la façon du monde la plus cruelle. Je tâchais en vain de me défendre. Il était dans un si terrible emportement qu'il ne se possédait plus, et ce n'a été qu'à force de lassitude qu'il a fini. Je suis poussé à bout. J'ai trop d'honneur pour endurer de pareils traitements et je suis résolu d'y mettre fin d'une ou d'autre manière. » La lecture de cette lettre nous plongea, la reine et moi, dans la plus vive douleur, mais elle me causa beaucoup plus d'inquiétude qu'à cette princesse. Je comprenais mieux qu'elle le sens du dernier article, et je jugeais bien que la résolution dont mon frère parlait, « de mettre fin d'une ou d'autre manière à ses maux » consistait dans la fuite.

Mlle de Bulow, première fille d'honneur de la reine, avait repris dans sa faveur la place de la comtesse Amélie, qui



s'était mariée peu après ma sœur. La reine s'en servait pour apprendre et faire savoir tout ce qui se passait à M. du Bourguai et à M. Knyphausen, premier ministre du Cabinet. Ce dernier, homme d'esprit et très versé dans les affaires, était ennemi juré de Grumbkow. La reine lui fit communiquer la lettre de mon frère et lui demanda conseil sur les démarches qu'elle pourrait faire pour prévenir les démarches du roi. Knyphausen était informé par la Bulow de toutes les menées de la Ramen. Il savait que cette femme était étroitement liée avec Eversmann, très grand favori du roi. Il n'ignorait pas que la confiance, que la reine avait en cette créature, était la principale cause de nos maux. Il jugea donc qu'il fallait gagner ces deux personnages à quelque prix que ce fût. Il ne fit mention que d'Eversmann à la reine, et lui conseilla de le mettre dans ses intérêts, en lui promettant, de la part du roi d'Angleterre, une somme d'argent capable de le tenter. La reine goûta cet avis et en parla à M. du Bourguai. Après bien des difficultés, ce ministre fit remettre 500 écus à Eversmann, et en même temps à la réquisition de M. Knyphausen, il en fit toucher autant secrètement à la Ramen. L'un et l'autre promirent monts et merveilles, mais dès qu'ils eurent reçu l'argent, ils avertirent le roi de toute cette manigance et amusèrent la reine et M. du Bourguai par de fausses confidences.

Cette intrigue de la reine acheva de pousser ce prince à bout. Il se crut trahi, puisqu'elle voulait déjà commencer à corrompre ses domestiques. Quelques jours après son départ pour Potsdam, le comte de Finck reçut une lettre de sa part avec un ordre de n'en faire l'ouverture qu'en présence du maréchal de Borck et de Grumbkow. « Dès que Borck et Grumbkow se seront rendus chez vous, vous irez tous trois chez ma femme. Vous lui direz de ma part que je n'ignore aucune de ses intrigues, qu'elles me déplaisent et que j'en suis las, que je ne prétends plus être le jouet de sa famille qui m'a traité indignement, qu'une fois pour toutes je veux marier ma fille Wilhelmine mais que pour dernière grâce, je lui permets d'écrire encore une fois en Angleterre et de demander au roi une déclaration formelle

sur le mariage de ma fille. Dites-lui qu'en cas la réponse qu'elle recevra ne soit pas selon mes désirs, je prétends absolument l'unir au duc de Weissenfels ou avec le margrave de Schwedt, que je lui laisserai le choix de ces deux partis, qu'elle doit m'engager sa parole d'honneur de ne plus s'opposer à mes volontés, et que si elle continue à me chagriner par ses refus, je romprai pour jamais avec elle et la reléguerai, elle et son indigne fille, que je renierai être la mienne, à Orangebourg, où elle pourra pleurer son obstination. Faites votre devoir en fidèles serviteurs et tâchez de la déterminer à suivre mes volontés, je vous en tiendrai compte. Mais au cas du contraire, je saurai faire ressentir vos conduites sur vous et sur vos familles. » Ils se rendirent d'abord chez la reine. Elle ne s'attendait à rien moins qu'à cette visite. J'étais chez elle lorsqu'on vint l'avertir que ces trois messieurs demandaient à lui parler de la part du roi. Le comte de Finck lui exposa leur mission et lui présenta la lettre du roi. Après qu'elle l'eut lue, Grumbkow prit la parole et voulut lui démontrer, par un grand discours, que l'intérêt et l'honneur du roi exigeaient qu'elle se rendit à ses désirs en cas que la réponse d'Angleterre ne fût pas conforme à ses souhaits. « Je n'ignore point la soumission que les femmes doivent avoir pour leurs maris, répliqua-t-elle, mais ceux-ci ne doivent en prétendre que des choses justes et raisonnables. Le procédé du roi ne s'accorde point avec cette vertu. Il prétend violenter les inclinations de ma fille et la rendre malheureuse pour le reste de ses jours, en lui donnant un brutal débauché, et cadet de famille, qui n'est que général du roi de Pologne, sans pays et sans avoir de quoi soutenir son caractère et son rang. J'écrirai en Angleterre, selon les ordres du roi, mais quand même la réponse n'en serait pas favorable, je ne donnerai jamais mon consentement au mariage que vous venez de me proposer, et j'aimerais mille fois mieux voir ma fille au tombeau que malheureuse. » Là, s'arrêtant tout d'un coup, elle dit qu'elle se trouvait mal et ajouta qu'on devrait avoir plus de ménagements pour elle dans l'état où elle se trouvait. « Cependant je n'en accuse point le roi, continua-t-

elle en regardant Grumbkow, je sais à qui je suis redevable de ces mauvais traitements. » En proférant ses dernières paroles, elle sortit, lui lançant un regard qui lui marquait assez combien elle était irritée contre lui.

Il y avait déjà dix jours de passés depuis le départ du courrier, qui avait emporté en Angleterre les lettres de la reine, et ses inquiétudes allaient en augmentant à mesure que le temps s'écoulait. La comtesse de Finck, M<sup>me</sup> de Sonsfeld et moi, nous passâmes toutes une après-midi dans son cabinet pour chercher des expédients. Nous conclûmes enfin unanimement qu'elle affecterait d'être malade. Elle resta le jour suivant au lit et fit toutes les simagrées pour faire croire qu'elle était bien malade. Elle se levait vers le soir et soupaît avec nous dans sa chambre, mais c'était le médecin qui lui faisait faire cet effort. Cinq jours se passèrent ainsi. Mais soit que la Ramen eût découvert la ruse ou que la reine la lui eût confiée, la crise recommença. Une nouvelle ambassade, composée des mêmes personnages qui lui avaient parlé la première fois, lui fut renvoyée de la part du roi, le 25 janvier. « Le roi, lui dirent-ils, ne veut plus absolument entendre parler d'alliance avec l'Angleterre. Il vous déclare, madame, qu'il se séparera de vous, vous reléguera à votre douaire, enfermera madame la princesse dans une forteresse et déshériterà le prince royal. Après avoir mûrement réfléchi, il a trouvé la désobéissance de sa famille d'un très dangereux exemple pour ses sujets, puisqu'au lieu de les animer par votre modèle à la soumission, vous faites le contraire. Il s'est donc proposé de faire un acte de justice dans sa propre maison, pour empêcher les mauvaises suites que votre manque de respect pourrait produire. » La reine ne répondit qu'en très peu de mots : « Vous pourrez répondre au roi qu'il ne me fera jamais consentir à rendre ma fille malheureuse et que tant que j'aurai un souffle de vie, je ne souffrirai point qu'elle prenne ni l'un ni l'autre des partis proposés. » Ils voulurent répliquer, mais la reine les pria de la laisser en repos, puisqu'ils ne tireraient de sa part point d'autre résolution. Dès le lendemain, elle se rendit au lit, contrefaisant la malade.

La réponse d'Angleterre arriva enfin. C'était toujours la même chanson. La reine, ma tante, mandait que le roi, son époux, était très disposé à m'unir avec son fils, pourvu que le mariage de mon frère avec sa fille se fit en même temps. Ma mère fut vivement piquée de ce procédé. Le chagrin qu'elle en ressentait nous fit tout craindre pour sa santé. Elle ne put, cependant, se dispenser d'envoyer au roi la lettre qu'elle venait de recevoir. Elle en joignit une de sa main, qui était écrite dans les termes les plus touchants. Le roi les renvoya à la reine sans les avoir lues. Eversmann en fut le porteur. Il vint le soir chez cette princesse, et lui conta que le roi était dans une violente colère contre elle et contre moi. Après que ce malheureux eut assez joui du mortel chagrin qu'il causait à la reine, il vint me trouver. « Jusqu'à quand, me dit-il, prétendez-vous entretenir la désunion dans la famille et vous attirer la colère de votre père ? Je vous conseille en ami de vous soumettre à ses volontés. Sans quoi, vous n'avez qu'à vous attendre aux plus terribles scènes. Il n'y a point de temps à perdre. Donnez-moi une lettre pour le roi et mettez-vous au-dessus de toutes les crieries de la reine. Je ne vous parle pas ainsi de moi-même mais par ordre. » Je me contentai de lui dire d'un air fort froid que je connaissais trop bien le bon cœur du roi pour croire qu'il voulût me rendre malheureuse, que j'étais au désespoir d'avoir encouru sa disgrâce, que j'étais prête à faire toutes les soumissions imaginables pour regagner sa bienveillance, n'ayant jamais manqué au respect et à la tendresse qu'une fille doit avoir pour son père. Je lui tournai le dos en finissant ces paroles et m'assis fort émue à l'autre bout de la chambre. M<sup>me</sup> de Kamken, qui était présente et qui, jusqu'alors, avait gardé le silence, ne put se contenir plus longtemps. Elle chanta pouille à Eversmann, lui reprochant qu'il avait inventé ce qu'il venait de dire. Son zèle l'emporta jusqu'à censurer le roi. L'autre lui soutint de son côté d'un air moqueur que les effets prouveraient bientôt ce qu'il avait avancé. La reine, qui nous fit appeler, mit fin à cette impertinente conversation. M<sup>me</sup> de Kamken conseilla à la reine de demander au maréchal de

Borck ses lumières sur la situation. « Votre Majesté, dit-il, connaît l'humeur du roi. Bien loin de l'aigrir par des refus, il faut tâcher de gagner du temps et de parer ses premières violences en choisissant un troisième parti pour la princesse.



*La porte de Brandebourg à Berlin.*

Eau-forte de Chodowiecki. (Bibliothèque Nationale. Estampes).

Le roi se laissera apaiser par cette condescendance et vous donnera le temps, Madame, de faire encore une tentative en Angleterre. » La reine parut contente de cet avis et après avoir consulté quelque temps sur le parti qu'on proposerait au roi, le choix tomba sur le prince héréditaire de Brandebourg Culmbach. « En tout cas, dit le maréchal, si toutes ces mesures ne servent de rien, Votre Majesté aura du moins la satisfaction de voir la princesse sa fille bien établie. On dit mille biens du prince de Bayreuth. Il est d'un âge proportionné à celui de la princesse et sera possesseur, après la mort de son père, d'un très beau pays. »

Le roi arriva deux jours après à Berlin. Il se rendit



d'abord chez la reine. La rage et la colère étaient peintes dans ses yeux. La reine, contrefaisant toujours la malade, était au lit. Il lui dit toutes les invectives et toutes les injures qui lui tombèrent dans l'esprit. Elle laissa passer ce premier mouvement et voulut l'attendrir en lui disant les choses les plus touchantes et les plus tendres. Tout cela ne l'apaisa point. Il sortit tout de suite de la chambre et se rendit chez la margrave. Après les premiers compliments, il lui apprit le sujet de sa visite et lui ordonna d'assurer le prince son fils, de sa part, que malgré toutes les oppositions de la reine, il le rendrait maître de sa personne.

J'allais tous les après-midis chez la reine, aux heures où le roi était occupé ailleurs. Elle avait fait pratiquer un labyrinthe dans sa chambre qui ne consistait qu'en paravents, rangés de manière que je pouvais éviter le roi, en cas qu'il entrât fortuitement, sans en être aperçue. La méchante Ramen, qui ne dormait non plus que le diable, voulut se donner la comédie à mes dépens et déranger cet asile, sans que j'y prisse garde. Le roi vint nous surprendre. Je voulus me sauver, mais je me trouvai embarrassée parmi ces maudits paravents, dont plusieurs se renversèrent, ce qui m'empêcha de sortir. Ce prince, m'ayant vue, était à mes trousses et tâchait de me saisir pour me battre. Ne pouvant plus l'éviter je me jetai derrière ma gouvernante. Le roi la poussa tant et tant qu'elle se vit obligée de reculer, mais l'ayant rencognée contre la cheminée, il fallut s'arrêter. J'étais toujours derrière M<sup>me</sup> de Sonsfeld et je me trouvais entre le feu et les coups. Il appuya sa tête sur l'épaule de cette dernière, m'accablant d'injures et s'efforçant de m'attraper par la coiffure. J'étais à terre à demi grillée. Le roi, fatigué de crier et de se démener, y mit fin et s'en alla. M<sup>me</sup> de Sonsfeld, quoique effrayée, montra sa fermeté dans cette occasion. Elle resta tout le temps plantée devant moi comme un piquet, regardant fixement ce prince. Le roi fut plus furieux le jour suivant qu'il ne l'avait jamais été. La pauvre reine fut traitée de Turc à More. Il la menaça de nous rouer de coups, mon frère et moi, et de m'envoyer incessamment à Spandau. Elle avait encore différé de lui

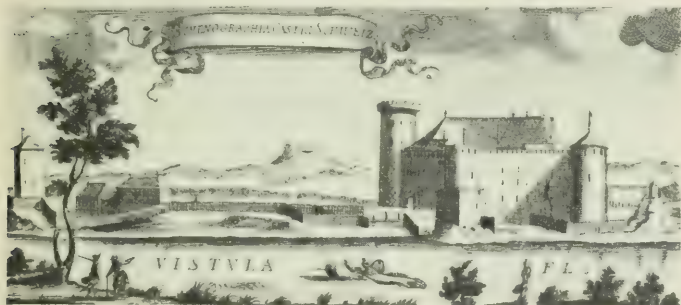
parler du prince de Bayreuth, dans l'espérance de pouvoir l'apaiser. Mais voyant que la colère de ce prince était à sa plus haute période, elle ne balança plus à suivre les avis du maréchal de Borck. « J'en suis content, dit le roi, mais il n'y a qu'une petite difficulté, dont je veux bien vous avertir, c'est que je ne lui donnerai ni dot, ni trousseau et je n'assisterai point à ses noces, puisqu'elle préférera vos volontés aux miennes. Si elle s'était mariée selon mon gré, je l'aurais avantagée mieux que mes autres enfants, c'est à elle à voir à qui elle voudra obéir de nous deux. — Vous me réduisez au désespoir, s'écria la reine, je fais tout au monde pour vous satisfaire et vous n'êtes pas content. Vous voulez me donner la mort et me mettre au tombeau. — Eh bien, madame, vous serez satisfaite, j'écrirai demain au margrave de Bayreuth. »

Dès que le roi se fut retiré, la reine m'envoya chercher. Elle m'embrassa avec des transports de joie auxquels je ne comprenais rien. « Tout va à souhait, me dit-elle, ma chère fille, je triomphe de mes ennemis, Il n'est plus question du gros Adolphe ni du margrave de Schwedt. Vous aurez le prince de Bayreuth et c'est de ma main que vous le recevrez. » En même temps, elle me fit un récit de toute la conversation qu'elle venait d'avoir avec le roi. Je demeurai tout interdite, ne sachant que lui répondre. Je lui dis que je reconnaissais, comme je le devais, toutes les grâces qu'elle avait pour moi, mais que je la suppliais de me donner le temps pour penser à ce que j'avais à faire. « Prenez donc le Grand Turc ou le Grand Mogol, me dit ma mère, et suivez votre caprice, je ne me serais pas attirée tant de chagrin si je vous avais mieux connue. Suivez les ordres du roi. Cela dépend de vous, je ne me mettai plus en peine de ce qui vous regarde, et épargnez-moi, je vous prie, le chagrin de votre odieuse présence, car je ne saurais plus la supporter. » Je voulus répliquer, mais elle m'imposa silence et m'ordonna de me retirer. Je sortis tout en larmes. M<sup>me</sup> de Sonsfeld fut appelée ensuite. La reine lui fit des plaintes très aigres contre moi et lui ordonna de me persuader de lui obéir.

Mon frère, qui avait été présent à toute cette conversation, vint me joindre et voulut me persuader d'obéir à la reine. Sa patience était poussée à bout. Le roi continuait toujours de le maltraiter et les lenteurs de l'Angleterre commençaient à le lasser. Je crois même que son parti était pris dès lors de s'évader. Malgré les bonnes raisons que je lui donnai pour justifier mes refus, il se mit en colère et me dit des choses très dures, ce qui acheva de me mettre au désespoir. Tous ceux que je consultais sur ma conduite m'approuvaient et m'encourageaient à rester ferme, m'assurant que c'était l'unique moyen de me raccommo-der avec le roi, qui se laisserait fléchir et se rendrait plus aisément aux désirs de la reine.

Cependant, le roi résolut d'aller faire un tour à Dresde. Son départ était fixé au 18 février. J'avais déjà pris congé de mon frère chez la reine, et m'étant retirée, j'étais prête à me mettre au lit, lorsque je vis entrer un jeune homme, fort magnifiquement habillé à la française. Je fis un grand cri, ne sachant qui c'était, et me cachai derrière un paravent. M<sup>me</sup> de Sonsfeld, aussi effrayée que moi, sortit pour savoir qui était assez hardi pour oser venir à une heure aussi indue. Mais je la vis entrer un moment après avec ce cavalier qui riait de bon cœur et que je reconnus pour mon frère. Cet habillement le changeait si fort qu'il ne semblait pas être la même personne. Il était de la meilleure humeur du monde. « Je viens encore une fois vous dire adieu, ma chère sœur, me dit-il, mais comme je sais l'affection que vous avez pour moi, je ne veux point vous faire un mystère de mes desseins. Je pars pour ne plus revenir. Je ne saurais endurer les avanies qu'on me fait. Ma patience est poussée à bout. L'occasion est favorable pour m'affranchir d'un joug odieux. Je m'esquiverai de Dresde et passerai en Angleterre et je ne doute point que je ne vous tire d'ici dès que j'y serai arrivé. Ainsi, je vous prie de vous tranquilliser. Nous nous reverrons bientôt dans des lieux où la joie succédera à nos larmes et où nous pourrons jouir de l'agrément de nous voir en paix et libres de toute persécution. » Je restai d'abord immobile, mais

revenant de ma première surprise, je fis les représentations les plus fortes sur la démarche qu'il voulait faire. Je lui en remontrai l'impossibilité et voyant qu'il restait ferme dans sa résolution, je me jetai à ses pieds que j'arrosai de mes larmes. M<sup>me</sup> de Sonsfeld, qui était présente, joignit ses supplications aux miennes. Nous lui fîmes enfin si bien con-



*Vue du château de Schwetz.*  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

cevoir que son projet était chimérique qu'il me donna sa parole d'honneur de ne le point exécuter.

Quelques jours après le départ du roi, la reine tomba dangereusement malade. On dépêcha une estafette pour le supplier de venir. Dès qu'il eut jeté les yeux sur elle, tous ses soupçons se dissipèrent pour faire place à une amère douleur. Il lui demanda mille fois pardon en présence de toutes ses dames des chagrins qu'il lui avait causés. La reine prit ce temps pour le conjurer d'en agir mieux avec mon frère et avec moi. « Racommodez-vous, lui dit-elle, avec ces deux enfants. Laissez-moi la joie en mourant de voir la paix rétablie dans ma famille. » Il me fit appeler. Je me jetai à ses pieds et lui dis tout ce que je crus le plus propre à l'émouvoir et à l'attendrir en ma faveur. Mes sanglots me coupaient la parole et tous ceux qui étaient présents pleuraient à chaudes larmes. Il me releva enfin et m'embrassa, paraissant lui-même touché de mon état. Mon

frère vint ensuite. Il lui dit simplement qu'il lui pardonnait tout le passé en considération de sa mère, qu'il devait changer de conduite et se régler désormais selon ses volontés et, qu'en cas, il pouvait compter sur son amour paternel. Cette bonne union rétablie dans la famille réjouit si fort la reine qu'au bout de trois jours elle fut hors de danger. Le roi, étant hors d'inquiétude pour elle, reprit toute sa haine contre mon frère et contre moi. Mais craignant pour la santé de son épouse qui était encore fort chancelante, il nous faisait bon visage en sa présence et nous maltraitait dès que nous étions hors de sa chambre. Mon frère commençait même de recevoir ses caresses accoutumées de coups de poing et de canne. Nous cachions nos souffrances à la reine. Mon frère s'impatientait de plus en plus et me disait tous les jours qu'il était résolu de s'enfuir et qu'il n'en attendait que l'occasion. Son esprit était si aigri qu'il n'écoutait plus mes exhortations et s'emportait même souvent contre moi.

Un jour que j'employais tous mes efforts pour l'apaiser il me dit : « Vous me prêchez toujours la patience, mais vous ne voulez jamais vous mettre en ma place. Je suis le plus malheureux des hommes, environné depuis le matin jusqu'au soir d'espions, qui donnent des interprétations malignes à toutes mes paroles et actions. On me défend les récréations les plus innocentes. Je n'ose lire, la musique m'est interdite, et je ne jouis de ces plaisirs qu'à la dérobée et en tremblant. Mais ce qui a achevé de me désespérer est l'aventure qui m'est arrivé en dernier lieu à Potsdam et que je n'ai point voulu dire à la reine, pour ne pas l'inquiéter. Comme j'entrai le matin dans la chambre du roi, il me saisit d'abord par les cheveux et me jeta à terre, où après avoir exercé la vigueur de ses bras sur mon pauvre corps, il me traîna, malgré toute ma résistance à une fenêtre prochaine. Il prétendit faire l'office des muets du sérail, car prenant la corde qui attachait le rideau, il me la passa autour du cou. J'avais eu, par bonheur pour moi, le temps de me relever, je lui saisis les deux mains et me mis à crier. Un valet de chambre vint aussitôt à mon secours et m'arracha de ses



main. Je suis journellement exposé aux mêmes dangers et mes maux sont si grands qu'il n'y a que de violents remèdes qui y puissent mettre fin. Katt est dans mes intérêts. Il m'est attaché et me suivra au bout du monde, si je le veux. Keith me joindra aussi. Ce sont ces deux personnages qui faciliteront ma fuite et avec lesquels je dispose tout pour cela. Je n'en parlerai point à la reine. Elle ne manquerait pas de le dire à la Ramen, ce qui me perdrait. Je vous avertirai secrètement de tout ce qui se passera et je trouverai le moyen de vous faire rendre sûrement mes lettres. »

Qu'on juge de ma douleur à ce triste récit. La situation de mon frère était si déplorable que je ne pouvais désapprouver ses résolutions, mais j'en prévoyais les suites affreuses. Son plan était si mal imaginé et les personnes qui en étaient informées si étourdies et si peu propres pour conduire une affaire de cette conséquence qu'elle ne pouvait qu'échouer. Je remontrai tout cela à mon frère, mais il était si entêté de ses projets qu'il n'ajouta point de foi à ce que je lui disais.

Un dimanche, j'allai faire mes dévotions. Au sortir de l'église, je trouvai M. de Katt qui m'attendait au bas de l'escalier du château. Il vint me rendre fort imprudemment une lettre de mon frère. La chambre de la Ramen était vis-à-vis de l'escalier. Sa porte était ouverte et elle était assise de telle façon qu'elle pouvait voir tout ce qui se passait. « Je viens de Potsdam, me dit Katt, j'y ai passé trois jours incognito, pour voir le prince royal. Il m'a chargé de cette lettre avec ordre de la rendre en mains propres à Votre Altesse Royale. Elle est de conséquence et il vous prie, Madame, de ne la point montrer à la reine. » Je pris la lettre sans rien lui répondre et j'enfilai l'escalier comme un éclair, très fâchée de l'étourderie qui venait de se commettre. Je ne doutai pas que la reine ne fût déjà informée par la Ramen, que j'avais reçu des lettres. Je ne pouvais la lui montrer et ne savais quel prétexte prendre pour l'éviter. Je donnai enfin le mot à la Mermann et lui ordonnai de ne point m'envoyer cette lettre, quand même je lui enverrais trente messagers pour la chercher. Il fallait que je l'eusse brûlée

par mégarde, avec quelque autre papier que j'avais jeté au feu. Pour lui épargner un mensonge, j'en fis un sacrifice à Vulcain.

Le roi partit pour aller au camp de Mulberg. Toute l'armée saxonne était assemblée en cet endroit. Elle y fit les évolutions et les manœuvres décrites par le fameux chevalier Folard. Mon frère vint prendre congé de moi le soir avant son départ. Il était encore habillé à la française, ce qui me parut de mauvais augure. Je ne me trompais pas : « Je viens vous dire adieu, me dit-il, non sans une peine extrême, ne comptant pas vous revoir de longtemps. Je n'ai que différé le dessein que j'avais de me mettre à l'abri de la colère du roi ; je ne l'ai jamais perdu de vue. Vos instances m'ont empêché la dernière fois que je partis pour Dresde d'exécuter mon projet, mais je ne dois plus temporiser. Mon sort empire de jour en jour et si je perds cette occasion, je n'en trouverai peut-être de longtemps de si favorable. Rendez-vous donc à mes désirs et ne vous opposez plus à ma résolution puisque vous y perdriez vos peines. » Nous restâmes stupéfiées, M<sup>me</sup> de Sonsfeld et moi. Je ne voulus pas d'abord lui rompre en visière et je lui demandai de quelle façon il voulait conduire son évasion. Je trouvai son plan si chimérique que je l'en fis convenir. Mes bonnes raisons le déterminèrent enfin de m'engager sa parole d'honneur de ne rien tenter. Nous nous séparâmes très contents l'un de l'autre, mais, au retour du roi, je retrouvai mon frère plus désespéré que jamais. Le colonel de Rochow, qui ne le quittait guère, fit avertir la reine qu'il méditait de s'enfuir, qu'il en parlait souvent dans ses excès d'emportement et qu'il prenait certaines mesures qui lui faisaient tout craindre. Il la fit cependant assurer qu'il épierait si bien les démarches de mon frère qu'il romprait tous les projets qu'il pourrait faire. Ce procédé de M. de Rochow était très louable, mais son petit génie lui fit commettre des fautes très grossières. Il se trouvait dans un cas fort épineux, en s'opposant aux volontés de mon frère. Il s'attirait sa haine et, en le laissant s'enfuir, il encourait la disgrâce du roi et risquait peut-être sa



*Le chateau royal de Charlottenbourg.*  
Vue prise du côté de la façade. (Bibliothèque Nationale, Estampes.)

tête. Ces réflexions l'intimidèrent si fort qu'il alla faire ses plaintes de maison en maison à Berlin et que son secret devint bientôt le secret de la fable. La reine, au désespoir de ce que Rochow venait de lui apprendre, m'en parla, sachant que je connaissais parfaitement l'humeur de mon frère. Elle me demanda conseil sur ce qu'elle avait à faire. Je lui avouai qu'il tombait dans une mélancolie affreuse, qu'il avait des moments de rage qui m'avaient souvent effrayée, mais que je ne croyais point qu'il serait capable d'en venir aux extrémités qu'elle appréhendait. Je lui fis concevoir qu'on disait des choses, dans l'excès du désespoir, qu'on n'exécutait point, quand on rentrait dans son sang-froid, et tâchai de faire mon possible pour lui ôter ses idées.

Pendant l'absence du roi, la reine tint quatre fois par semaine appartement à *Mon Bijou*. Je fus charmée d'y voir M. de Katt. Je me doutai bien que tant qu'il serait à Berlin, mon frère n'entreprendrait rien. Il vint me dire un jour qu'il allait expédier une estafette au prince royal, et me demanda si je ne voulais pas lui écrire, cette voie étant sûre. Je fus fort surprise de cette proposition. « Vous faites fort mal, lui dis-je, de risquer de pareilles choses. Songez aux suites fâcheuses que cette estafette peut entraîner. Si le roi en apprend quelque chose, soupçonneux comme il est, cela peut causer beaucoup de peine à mon frère et ruiner pour jamais notre fortune. Quelque amitié que j'aie pour mon frère, je ne lui écrirai sûrement pas par cette occasion. » Il voulut encore me presser, mais je lui tournai le dos. Peu de jours après, la Bulow et quelques bien intentionnées vinrent m'avertir que Katt débitait les projets de mon frère par toute la ville et qu'il en avait même parlé devant des personnes suspectes. Enorgueilli de sa faveur, il s'en vantait hautement et faisait parade d'une boîte qui renfermait le portrait du prince royal et le mien. Le mal était parvenu à son comble par cette étourderie. Je jugeai donc à propos d'en informer la reine afin qu'elle pût par son autorité tirer la boîte de ses mains et lui imposer silence. Elle fut fort en colère du détail de ces imperti-

nences et donna ordre à M<sup>me</sup> de Sonsfeld de faire un compliment très désobligeant de sa part à Katt et de lui redemander mon portrait. Celle-ci s'acquitta le même soir de la commission. Katt s'excusa le mieux qu'il put, mais quelques remontrances que put lui faire ma gouvernante, il ne voulut jamais lui donner mon portrait, lui disant que mon frère lui avait permis de le copier d'après un original en miniature dont elle-même lui avait fait présent et qu'il lui avait confié jusqu'à son retour. Il l'assura de sa discrétion à l'avenir et la pria de dire à la reine qu'il la suppliait de se tranquilliser, que tant qu'il serait en grâce auprès du prince royal, il tâcherait de détourner toutes les résolutions funestes qu'il pourrait prendre. Quelques jours plus tard, la reine étant devant sa toilette à se décoiffer et la Bulow étant assise à côté d'elle, elles entendirent un horrible fracas dans le cabinet voisin. Ce cabinet superbe était orné en cristal de roche et autres pierres précieuses d'un prix infini sans compter l'or et les pièces travaillées avec art, qui y étaient en grand nombre. Entre les compartiments de ces pièces curieuses, il était garni de vases d'ancienne porcelaine du Japon et de Chine d'une énorme grandeur. La reine crut d'abord que quelques-unes de ces grandes pièces étaient tombées et avaient causé tout ce bruit. La Bulow, y étant entrée, fut fort surprise de n'y trouver rien de dérangé. A peine en eut-elle fermé la porte, à peine en fut-elle sortie, que le fracas recommença. Elle renouvela ses visites à trois reprises, accompagnée d'une des femmes de la reine, trouvant toujours le tout dans un ordre parfait. Le bruit cessa enfin dans le cabinet, mais un autre plus affreux y succéda dans un corridor qui séparait les appartements du roi et de la reine et en faisait la communication. Personne n'y passait jamais que les domestiques de la chambre et, pour cet effet, il y avait deux sentinelles aux deux bouts, qui en gardaient l'entrée. La reine curieuse de savoir d'où venait ce bruit, ordonna à ses femmes de l'éclairer. La peur démasqua le faux attachement de la Ramen. Elle ne voulut point suivre la reine et s'enfuit pour se cacher dans la chambre voisine. Deux autres de



ses camarades accompagnèrent la princesse avec la Bulow et, à peine eurent-elles ouvert la porte, que des gémissements affreux frappèrent leurs oreilles. La reine seule conserva sa fermeté. Etant entrée dans le corridor, elle encouragea les autres à chercher ce que ça pouvait être. Elles trouvèrent toutes les portes fermées à verroux. Après les avoir ouvertes, elles visitèrent tout l'endroit sans rien trouver. Les deux gardes étaient à demi morts de frayeur. Ces gens avaient entendu les mêmes gémissements tout près d'eux, mais sans rien voir. La reine leur demanda s'il était entré quelqu'un dans les chambres du roi. Ils l'assurèrent du contraire. Elle s'en retourna à son appartement un peu altérée et me conta cette aventure le lendemain. Quoiqu'elle ne fut rien moins que superstitieuse, elle m'ordonna de noter la date pour voir ce que ce tintamarre présagerait. Je suis persuadée que la chose était fort naturelle. Le hasard fit cependant que ce même soir mon frère fut arrêté et qu'au retour du roi, la scène la plus douloureuse pour la reine se passa dans ce corridor.

Comme il n'y avait point de cour ce jour-là, il y eut concert à *Mon Bijou*. Les amateurs de la musique avaient permission d'y venir et Katt n'y manquait jamais. Après avoir longtemps accompagné au clavecin, je passai dans une chambre voisine où on jouait. Katt m'y suivit, me priant pour l'amour de Dieu de l'écouter un moment en faveur de mon frère. Ce nom si cher m'arrêta sur-le-champ. « Je suis au désespoir, me dit-il, d'avoir encouru la disgrâce de la reine et celle de Votre Altesse Royale. On leur a fait de mauvais rapports sur mon sujet; on m'accuse de fortifier le prince royal dans le dessein qu'il a de s'évader. Je vous proteste par tout ce qu'il y a de plus sacré Madame, que je lui ai écrit et refusé nettement de le suivre s'il entreprenait de s'enjurer et je vous réponds sur ma tête qu'il ne fera jamais cette démarche sans moi. — Je la vois déjà branler sur vos épaules, lui répondis-je, et si vous ne changez pas de conduite, je pourrais bientôt la voir à vos pieds. Je ne vous nie point que la reine et moi nous soyons très mécontentes de vous. Je n'aurais jamais cru

que vous eussiez l'étourderie de divulguer partout les desseins de mon frère et de faire à chacun confidence de ses secrets. Vous devriez mieux reconnaître les bontés qu'il a pour vous et faire plus de réflexions sur l'irrégularité de votre procédé. Surtout il ne vous convient aucunement



*Le concert au château, scène de la vie de cour.*

Gravure de Chodowiecki. (Bibliothèque Nationale, Estampes.)

d'avoir mon portrait et d'en faire ostentation. La reine vous l'a fait demander. Vous auriez dû lui obéir et le lui faire remettre. C'était le moyen de réparer votre faute et c'est le seul expédient d'obtenir votre grâce d'elle et de moi. — Pour ce qui regarde le premier article, je puis vous jurer, Madame, que je n'ai parlé qu'à M. de Leuvenier de ce qui concernait le prince royal. Ce n'est point un personnage suspect et je ne crois pas que la reine y trouve à redire. Ayant copié moi-même le portrait de Votre Altesse et celui du prince royal, je n'ai pas cru qu'il fût de conséquence de

les faire voir à quelques-uns de mes amis, d'autant plus que je ne les ai produits que comme pièces de mon ouvrage; mais je vous avoue, Madame, que la mort me serait moins dure que de m'en défaire. Au reste, continua-t-il, j'ai beaucoup d'ennemis envieux de ma faveur auprès du prince royal qui, ne pouvant trouver prise sur moi, ont recours aux calomnies. Mais je vous le répète, Madame, tant que je serai bien auprès de ce cher prince, je l'empêcherai toujours d'accomplir ses desseins, quoique dans le fond je ne vois pas qu'il risquerait beaucoup. Quel tort et quel mal pourrait-il lui arriver si on le rattrapait? C'est l'héritier de la couronne et personne ne serait assez hardi pour s'y frotter. — En vérité, Monsieur, lui dis-je, vous jouez gros jeu et je crains fort que je ne sois trop bon prophète. — Si je perds la tête, répondit-il, ce sera pour une belle cause, mais le prince royal ne m'abandonnera pas. » Je ne lui donnai pas le temps de m'en dire davantage et je le quittai. Ce fut la dernière fois que je le vis et j'étais bien loin de penser que mes prédictions s'accompliraient si tôt, n'ayant eu la pensée que de l'intimider.

Le lendemain, 16 août, la reine donna un bal à *Mon Bijou* en l'honneur du roi. La salle à manger était décorée de devises et de lampions et la table représentait un parterre. Chacun de nous trouva un présent sous son couvert. Nous étions tous de la meilleure humeur du monde. Il n'y avait que les deux gouvernantes de Kamken et de Sonsfeld, la comtesse de Finck et la Bulow qui semblassent tristes. Elles ne disaient mot, se plaignant d'être incommodées. Nous recommençâmes le bal après souper. Il y avait six ans que je n'avais pas dansé. C'était du fruit nouveau et je m'en donnai à gogo sans faire beaucoup d'attention à ce qui se passait. La Bulow me dit plusieurs fois : « Il est tard, je voudrais qu'on se retirât. — Eh, mon Dieu, lui dis-je, laissez-moi le plaisir de danser tout mon saoul aujourd'hui, car je n'en aurai peut-être pas de longtemps. — Cela se pourrait bien, » me dit-elle. Je ne fis aucune réflexion là-dessus et continuai à me divertir. Elle revint à la charge une demi-heure après : « Finissez donc, me dit-

elle d'un air fâché. Vous êtes si occupée que vous n'avez point d'yeux. — Vous êtes de si mauvaise humeur aujourd'hui, répliquai-je, que je ne sais qu'en penser. — Regardez donc la reine et vous n'aurez plus de sujet, Madame, de me faire des reproches. » Un coup d'œil, que je jetai de ce côté, me glaça d'effroi. Je vis cette princesse, plus pâle que la mort, dans un coin de la chambre, s'entretenant avec sa grande maîtresse et M<sup>me</sup> de Sonsfeld. Comme mon frère m'intéressait plus que toute chose au monde, je m'informai aussitôt si cela le regardait. La Bulow haussa les épaules en disant : « Je n'en sais rien. » La reine donna un moment après le bonsoir et monta en carrosse avec moi. Elle ne me dit mot pendant tout le chemin, ce qui m'inquiéta à un tel point que je pris des palpitations de cœur terribles. Dès que je fus retirée, je fis enrager ma gouvernante, pour savoir de quoi il s'agissait. Elle me répondit, les larmes aux yeux, que la reine lui avait imposé le silence. Pour le coup, je crus mon frère mort, ce qui me jeta dans un tel désespoir que M<sup>me</sup> de Sonsfeld jugea à propos de me tirer d'erreur. Elle me conta donc que M<sup>me</sup> de Kamken avait reçu le matin une estafette du roi avec des lettres pour elle et pour la reine, que le prince lui ordonnait de préparer peu à peu l'esprit de cette princesse pour lui apprendre enfin qu'il avait fait arrêter le prince royal qui avait tenté de s'enfuir. Le malheur de mon frère me perça le cœur. Je passai toute la nuit par des agitations affreuses. La reine me fit appeler de grand matin pour me montrer la lettre du roi. La fureur se manifestait évidemment dans cette lettre. « J'ai fait arrêter le coquin de Fritz : je le traiterai comme son forfait et sa lâcheté le méritent : je ne le reconnais plus pour mon fils, il m'a déshonoré avec toute ma maison. Un tel malheureux n'est plus digne de vivre (1). » Je tombai en

---

(1) On a opposé à cette lettre, dont le texte n'a pas été retrouvé, le texte authentique de celle que Frédéric-Guillaume écrivit à M<sup>me</sup> de Kamken. Ces deux lettres paraissent se compléter et exprimer au mieux l'état du cerveau d'un roi hanté par les souvenirs de Philippe II et du tzar Pierre. « Ma chère madame de Kamken, écrit Frédéric-Guillaume, j'ai malheureusement le malheur que mon fils a voulu

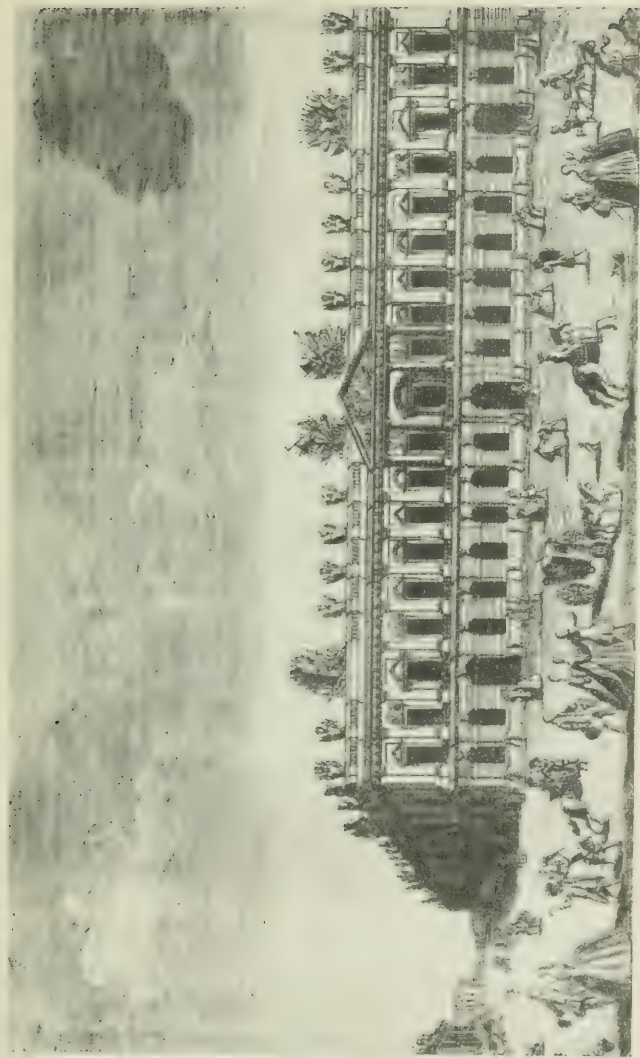
faiblesse après cette lecture. L'état de la reine et le mien auraient attendri un cœur de roche.

M. de Grumbkow avait été informé, dès le 15, de la catastrophe de mon frère. Il n'avait pu en cacher sa joie et en avait fait la confidence à plusieurs de ses amis. M. de Leuvenor, qui avait des espions autour de lui, en fut averti. Il écrivit sur-le-champ à Katt et lui conseilla de partir au plus tôt puisque infailliblement il allait être arrêté. Katt profita de l'avis et demanda permission au maréchal de Natzar, qui commandait son corps, d'aller à Friedrichsfeld rendre ses devoirs au margrave Albert, ce qui lui fut accordé. Il avait fait faire une selle dans laquelle il pouvait enfermer de l'argent et des papiers. Par malheur pour lui, cette selle n'était point prête. Il fut contraint de l'attendre. Il employa cependant bien son temps, car il brûla ses papiers. Son cheval étant enfin sellé, il allait monter dessus quand le maréchal arriva, accompagné de ses gardes, et lui demanda son épée, l'arrêtant de la part du roi. Katt la lui remit, sans changer de couleur, et fut aussitôt mené en prison. On mit le scellé sur tous ses effets, en présence du maréchal qui paraissait plus atterré que son prisonnier. Il avait tardé plus de trois heures à exécuter les ordres du roi pour donner le temps à Katt de s'échapper et fut très fâché de le trouver encore là.

La reine me demanda si mon frère ne m'avait jamais parlé de son dessein. Je lui fis alors un récit de toutes les particularités que je savais sur ce sujet, m'excusant de les lui avoir cachées, par la crainte que j'avais eue de la compromettre. Je lui avouai de plus que les assurances de Katt m'avaient jetée dans une sécurité parfaite, ne m'étant attendue à rien moins qu'à ce que je venais d'apprendre. « Mais, me dit-elle, ne savez-vous rien de nos lettres? — J'en ai parlé souvent à mon frère. Il m'a assuré qu'il les avait brûlées. — Je

désertier avec le page Keith. Je l'ai fait arrêter. *J'ai écrit à ma femme. C'est à vous de faire que bien qu'elle se desole une paire de jours, elle ne tombe pas malade.* » Voir l'interprétation contraire de Lavisse. *La jeunesse du Grand Frédéric*, 249.)





*Vue de l' Arsenal royal et du palais du Vronpuz, a Berlin.*  
(Bibliothèque Nationale, Estamps.)

connais trop bien votre frère, me dit-elle, et je parierais bien qu'elles sont parmi les effets de Katt. — Si cela est, nous sommes perdues. » La reine devina juste. Nous apprimes qu'il y avait plusieurs cassettes de mon frère parmi les effets de Katt où on avait mis le scellé. Cette nouvelle nous fit frémir. Après avoir bien ruminé, elle eut encore recours au maréchal Natzmar qui lui avait rendu service dans un cas pareil. Elle envoya aussitôt chercher son aumônier Reinbeck pour le charger de persuader au maréchal de lui faire remettre la cassette qui contenait les lettres. Reinbeck étant malade se fit excuser, ce qui augmenta ses inquiétudes. La comtesse de Finck vint le matin suivant chez moi. Je fus surprise de l'altération qui paraissait sur son visage. Après avoir fait retirer tout le monde, hors M<sup>me</sup> de Sonsfeld, elle me dit qu'elle était la plus malheureuse personne du monde, et qu'elle venait me confier ses peines. « Jugez, Madame, me dit-elle, de mon embarras. Je trouvai hier soir en rentrant chez moi, une caisse scellée et adressée à la reine, qu'on avait remise à mes domestiques, avec le billet que voici. Elle me le donna, il n'y avait que ces mots : *« Ayez la bonté, Madame, de remettre cette cassette à la reine. Elle renferme les lettres qu'elle et la princesse ont écrites au prince royal. »* « Je n'ai pu comprendre, continua-t-elle, qui peut m'avoir joué ce tour, car ceux qui la portaient étaient masqués. Cependant je ne sais quelle résolution prendre. Je sens qu'en envoyant ce fatal dépôt au roi, je perds la reine ; et si au contraire je le rends à cette princesse, j'en serai la victime. L'une et l'autre de ces extrémités sont si fâcheuses que je ne sais à quelle me déterminer. » Nous lui parlâmes si fortement et la pressâmes tant que nous lui persuadâmes d'en parler à la reine, lui démontrant qu'elle ne risquait rien en prenant ce parti, puisque le paquet lui était adressé. Nous nous rendîmes toutes trois chez cette princesse. La joie qu'elle eut de cette bonne nouvelle mit quelque trêve à sa douleur. Le portefeuille fut porté dans l'appartement de la reine qui le serra aussitôt en présence de ses domestiques et de la Ramen. Je lui fis comprendre que si l'on pouvait venir à

bout de lever le scellé sans le rompre, il n'y aurait rien de si facile que de limer le cadenas qui fermait le portefeuille. On en pourrait alors tirer commodément les lettres et en écrire d'autres pour les remettre en place.

Nous suivîmes ce projet dès l'après-midi, la reine se défit de ses dames et de ses domestiques et je restai seule avec elle. Nous trouvâmes un terrible obstacle. Le portefeuille était si pesant que la reine ni moi nous ne pouvions le transporter, ce qui l'obligea de se confier à un de ses valets de chambre, vieux et fidèle domestique d'une discrétion et d'une probité à toute épreuve. J'essayai pendant longtemps de lever le cachet. Ce valet de chambre nommé Bock, ayant examiné les armes qui étaient celles de Katt, me dit avec beaucoup de joie : « Eh mon Dieu, Madame, j'ai un cachet tout pareil sur moi. Il y a plus de quatre semaines que je l'ai trouvé dans le jardin de *Mon Bijou*. Je l'ai toujours porté depuis ce temps pour tâcher d'apprendre à qui il appartenait. » Ayant confronté ces deux cachets, nous les trouvâmes égaux et conclûmes qu'ils appartenaient à Katt. Ayant donc rompu les cordes et le cadenas, nous en vinmes à la visite des lettres. J'ai déjà parlé de la manière peu respectueuse dont nous parlions souvent du roi. La reine prenait plaisir à nos satires. Les lettres de cette princesse, aussi bien que les miennes, en étaient remplies. Elles contenaient en outre le détail de toutes les intrigues en Angleterre, la maladie qu'elle avait feinte l'hiver passé pour gagner du temps, en un mot les secrets les plus importants. L'aumônier Reinbeck se fit annoncer. La reine ne put se dispenser de lui parler, l'ayant envoyé chercher la veille. Elle était si troublée de tout ce qui se passait qu'elle me dit en sortant : « Au nom de Dieu, brûlez toutes ces lettres, que je n'en trouve pas une. » Je ne me le fis pas dire deux fois et je les jetai au feu sur-le-champ. Il y en avait pour le moins mille cinq cents de la reine et de moi. J'avais à peine fini cette belle œuvre qu'elle rentra. Nous fîmes alors la révision du reste des papiers. Il y avait des lettres d'une infinité de gens, des billets doux, des réflexions morales et des remarques sur l'histoire dont mon frère était l'auteur ; une

bourse qui contenait mille pistoles, plusieurs pierreries et bijoux et enfin une lettre de mon frère à Katt, dont voici la teneur, elle était datée du mois de mai : « Je pars, mon cher Katt. J'ai si bien pris mes précautions que je n'ai rien à craindre. Je passerai par Leipsick où je me donnerai le nom de marquis d'Ambreville. J'ai déjà fait avertir Keith qui ira droit en Angleterre. Ne perdez point de temps, car je compte vous trouver à Leipsick. Adieu et ayez bon courage. » Nous jetâmes tous ces papiers au feu, hors les ouvrages de mon frère, que j'ai conservés. Je commençai le soir même à récrire les lettres qui devaient remplacer les autres. La reine en fit de même le jour suivant. Nous eûmes la précaution de prendre du papier de chaque année pour empêcher toute découverte. Trois jours furent employés à cet ouvrage, pendant lesquels nous fabriquâmes six à sept cents lettres. C'était peu de chose en comparaison de celles que nous avions brûlées. Nous nous en aperçûmes quand nous voulûmes refermer le portefeuille; il était si vide que cela seul pouvait nous trahir. J'étais d'avis de continuer d'écrire, pour le remplir, mais les inquiétudes de la reine étaient si grandes qu'elle aimait mieux y fourrer toutes sortes de nippes que d'attendre plus longtemps. Je m'y opposai tant que je pus mais inutilement. Nous le remîmes dans le même état où il avait été.

Cependant, le roi arriva le 27 d'août à cinq heures du soir. Ses domestiques avaient pris les devants. La reine les fit venir et leur demanda des nouvelles de mon frère. Ils l'assurèrent qu'ils ignoraient entièrement son sort, qu'ils l'avaient laissé à Wesel en partant et ne savaient point ce qu'on avait fait depuis.

La reine était seule dans l'appartement du roi, lorsqu'il arriva. Du plus loin qu'il l'aperçut, il lui cria : « Votre indigne fils n'est plus, il est mort. — Quoi! s'écria la reine, vous avez eu la barbarie de le tuer? — Oui, vous dis-je, continua le roi, mais je veux la cassette. » La reine alla la chercher et je profitai de ce moment pour la voir. Elle était toute hors d'elle-même et ne cessait de s'écrier : « Mon Dieu, mon fils! Mon Dieu, mon fils! » La respiration me

manqua et je tombai pâmée entre les bras de M<sup>me</sup> de Sonsfeld. Dès que la reine eut remis la cassette au roi, il la mit en pièces et en tira les lettres qu'il emporta. La reine prit ce temps pour rentrer dans la chambre où nous étions. J'étais revenue à moi. Elle nous conta ce qui venait de se passer, m'exhortant à tenir bonne contenance. La Ramen releva un peu nos espérances en nous assurant que mon frère était en vie et qu'elle le savait de bonne main. Le roi revint sur ces entrefaites. Nous accourûmes tous pour lui baiser la main, mais à peine m'eut-il envisagée que la colère et la rage s'emparèrent de son cœur. Il devint tout noir. Ses yeux étincelaient de fureur et l'écume lui sortait de la bouche. « Infâme canaille, me dit-il, oses-tu te montrer devant moi? Va tenir compagnie à ton coquin de frère. » En proférant ces paroles, il me saisit d'une main, m'appliquant plusieurs coups de poing au visage dont l'un me frappa si violemment à la tempe que je tombai à la renverse et me serais fendu la tête contre la corne du lambris si M<sup>me</sup> de Sonsfeld ne m'eût retenu par ma coiffure. Je restai à terre sans sentiment. Le roi, ne se possédant plus, voulut redoubler de coups et me fouler aux pieds. La reine, mes frères, mes sœurs et ceux qui étaient présents l'en empêchèrent. Ils se rangèrent tous autour de moi, ce qui donna le temps à M<sup>me</sup> de Kamken et à M<sup>me</sup> de Sonsfeld de me relever. Ils me placèrent sur une chaise dans l'embrasement de la fenêtre qui était tout proche. Mais voyant que je restais toujours dans le même état, ils dépêchèrent une de mes sœurs qui leur apporta un verre d'eau et quelques esprits à l'aide desquels ils me rappelèrent un peu à la vie. Dès que je pus parler, je leur reprochai les soins qu'ils prenaient pour moi, la mort m'étant mille fois plus douce que la vie dans l'état où les choses étaient réduites. La reine poussait des cris aigus. Sa fermeté l'avait abandonnée. Elle se tordait les mains et courait éperdue par la chambre. La rage défigurait si fort le visage du roi qu'il faisait peur à voir. Mes frères et sœurs, dont le plus jeune n'avait que quatre ans, étaient à ses genoux et tâchaient de l'attendrir par leurs larmes. M<sup>me</sup> de Sonsfeld soutenait ma tête toute



meurtrie et tout enflée des coups que j'avais reçus. A la vérité le roi avait changé de ton. Il avouait que mon frère était encore en vie, mais les horribles menaces qu'il faisait de le faire mourir et de m'enfermer tout le reste de mes jours entre quatre murailles causaient cette désolation. Il m'accusait d'être complice de l'entreprise du prince royal, qu'il traitait de crime de lèse-majesté et d'avoir une intrigue amoureuse avec Katt duquel, disait-il, j'avais eu plusieurs enfants. Ma gouvernante, ne pouvant plus se modérer à ces insultes, eut le courage de lui répondre : « Cela n'est pas vrai et quiconque a dit pareille chose à Votre Majesté en a menti. » Le roi ne lui répliqua rien et recommença ses invectives.

La crainte de perdre mon frère me fit faire un effort sur moi-même. Je lui criai, aussi haut que ma faiblesse put me le permettre, que je consentais à épouser le duc de Weissenfels s'il voulait m'accorder sa vie. Le grand bruit qui se faisait l'empêcha de m'entendre. J'allais lui répéter la même déclaration si M<sup>me</sup> de Sonsfeld n'y eût mis obstacle en me fermant la bouche avec son mouchoir. Je voulus me débarrasser et, détournant la tête, je vis le pauvre Katt qui traversait la place, accompagné de quatre gendarmes qui le conduisaient chez le roi. Pâle et défait, il ôta pourtant son chapeau pour me saluer. Le roi fut averti un moment après qu'il était là. Il sortit en criant : « A présent, j'aurai de quoi convaincre le coquin de Fritz et la canaille de Wilhelmine. Je trouverai assez de raisons valables pour leur faire couper la tête. » M<sup>me</sup> de Kamken et la Ramen le suivirent. Cette dernière l'arrêta par le bras lui disant : « Si vous voulez faire mourir le prince royal, épargnez du moins la reine. Elle est innocente de tout ceci, vous pouvez m'en croire sur ma parole. Traitez-la avec douceur et vous en ferez ce que vous voudrez. » M<sup>me</sup> de Kamken lui parla sur un autre ton : « Vous vous êtes piqué jusqu'à présent d'être un prince juste, lui dit-elle, équitable et craignant Dieu, mais tremblez de vous départir de ses saints commandements et craignez les effets de la justice divine. » Le roi ne l'interrompit point. Il la regarda quelque temps.

Lorsqu'elle eut fini de parler, il rompit enfin le silence : « Vous êtes bien hardie de me tenir un semblable langage, lui dit-il. Cependant, je n'en suis point fâché. Vos intentions sont bonnes. Vous me parlez avec franchise. Cela augmente mon estime pour vous. Allez tranquilliser ma femme. » Dès que le roi fut loin, on me transporta dans une chambre prochaine où il n'entrait jamais.

Ce prince avait fait assembler dans son cabinet Grumbkow, l'auditeur général Milius et le fiscal général Gerber, qui avait pris la place de Katch, mort depuis quelques années. Katt se jeta d'abord aux pieds du roi qui, à son aspect, sentit renaître toute son indignation. Il lui donna des coups de pied, de canne, quelques soufflets, qui le mirent en sang. Grumbkow le supplia de se modérer et de permettre qu'on l'interrogât. Il avoua sur-le-champ tout ce qu'il savait de l'évasion de mon frère et s'en reconnut le complice, assurant néanmoins qu'il n'avait jamais formé le moindre dessein, ni contre le roi, ni contre l'État; que leur projet n'avait été que de se soustraire à son courroux et de se réfugier en Angleterre pour se mettre sous la protection de cette Couronne. Étant ensuite interrogé sur les lettres de la reine et sur les miennes, il dit les avoir fait remettre à cette princesse, sur l'ordre du prince royal. On lui demanda si j'avais été informée de leur dessein, ce qu'il nia fortement; s'il ne m'avait jamais rendu des lettres de mon frère et si je ne l'avais pas chargé des miennes, il répondit qu'il se ressouvenait m'en avoir donné une de mon frère, un dimanche que je revenais du dôme; qu'il en ignorait le contenu mais que les miennes n'étaient jamais passées par ses mains. Il avoua qu'il avait été plusieurs fois secrètement à Potsdam voir le prince royal et que le lieutenant Span, du régiment du roi, l'avait introduit déguisé dans la ville; que Keith devait être compagnon de leur fuite et qu'ils avaient eu correspondance ensemble.

L'interrogatoire fini, on visita les effets de mon frère et de Katt, où il ne se trouva pas la moindre chose de conséquence. Grumbkow parcourut les lettres de la reine et les miennes, fâché de ne point y trouver ce qu'il y cherchait. Il

se tourna avec emportement vers le roi et lui dit : « Sire, ces maudites femmes nous ont dupés. Je ne trouve rien dans ces lettres qui puisse leur faire tort et celles qui pourraient nous donner des lumières n'existent sûrement plus (1). » Le roi retourna chez la reine : « Je ne me suis pas trompé, lui dit-il. Votre indigne fille est sûrement du complot; Katt vient de confesser qu'il lui a rendu des lettres de son frère. Annoncez-lui que je lui donne sa chambre pour prison. Je vais donner ordre qu'on y redouble la garde. Je la ferai examiner à la rigueur et la ferai transporter en un endroit où elle pourra faire pénitence de ses crimes. Elle peut se préparer à partir dès qu'elle aura été interrogée. » La pauvre reine protesta de mon innocence. Elle fit mille imprécations contre Katt d'avoir avancé un pareil mensonge et commanda à M<sup>me</sup> de Kamken de me demander ce qu'il en était. Je répondis à M<sup>me</sup> de Kamken que la reine avait apparemment oublié que je lui avais montré cette lettre, qui ne contenait aucun mystère. La reine vint me trouver. M<sup>me</sup> de Sonsfeld me seconda si bien que nous lui persuadâmes qu'elle avait été informée de ce que j'avais fait dire au roi. Elle s'acquitta en versant un torrent de larmes des commissions que le roi lui avait données pour moi, me recommandant très fortement de garder le secret en ce qui regardait la cassette et d'en rester toujours sur la négative. Nous primes ensuite un tendre congé. Elle me serra longtemps entre ses bras. Je la suppliai de se tranquilliser, l'assurant que je m'en remettai entièrement à la volonté de Dieu et du roi et que le malheur que j'appréhendais le plus pour moi était d'être séparée d'elle. On l'arracha avec peine d'auprès de moi. Je fus transportée en chaise à porteurs dans ma chambre, à travers une foule de peuple qui s'était assemblée dans le château. Les appartements de la reine étant au rez-de-

(1) Quand le prince royal avait été interrogé à Nutenvald, il avait avoué qu'on avait introduit dans son portefeuille des bijoux qu'il ne connaissait pas. Grumbkow en avait conçu des soupçons contre la reine et Wilhelmine.

chaussée et les fenêtres ayant été ouvertes, les paysans avaient été spectateurs de la scène qu'ils avaient pu voir et entendre distinctement. Comme on augmente toujours les objets, le bruit courut que j'étais morte, aussi bien que mon frère, ce qui fit une rumeur terrible par toute la ville, dont la désolation fut générale.

Dès que je fus dans ma chambre, on doubla la garde devant ma porte et l'officier faisait la ronde sept ou huit



*Vue de Custrin sur l'Oder.*

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

fois par jour. M<sup>me</sup> de Sonsfeld et la Mermann furent les deux fidèles compagnes de mon malheur. Je passai une nuit affreuse. Je fus hors d'état de sortir du lit le jour suivant, ne pouvant me tenir debout et ayant des maux de tête affreux des coups que j'avais reçus. Je passai le lendemain tout le jour à la fenêtre dans l'espoir de voir mon frère, mais le roi changea d'avis et le fit conduire le 5 septembre à Custrin. Il y fut privé de ses domestiques et de ses effets et on ne lui laissa que ce qu'il avait sur le corps. Pour toute occupation, on lui donna une Bible et quelques livres de dévotion. La dépense fut réglée à 4 gros par jour (12 sols et demi de France). La chambre, qui lui servait de prison, ne recevait le jour que par une petite lucarne. Il restait tout le soir dans l'obscurité et on ne lui portait de la lumière qu'à l'heure du souper fixée à sept heures.

Le roi ne pouvant se venger personnellement de Keith le fit pendre en effigie et fit son frère sergent dans un régiment pour punition d'avoir mené les chevaux au prince royal.

Je m'accoutumais assez bien à ma prison. Je voyais de temps en temps mes sœurs et les dames de la reine. Mes heures étaient si bien réglées que je ne m'ennuyais point. Je prenais tous les soirs un tendre congé de M<sup>me</sup> de Sonsfeld et de la Mermann, n'étant pas sûre de les revoir le lendemain. Je fis remettre secrètement à la reine mes pierrieres et ce que j'avais de plus précieux. J'envoyai de nuit les lettres que j'avais reçues de mon frère à M<sup>lle</sup> de Jocour, gouvernante de mes sœurs cadettes, ne pouvant me résoudre à les brûler. Mes précautions ainsi prises, j'attendais mon destin avec confiance. Le roi partit enfin. La reine vint me voir le même soir. Notre entrevue fut des plus touchantes. Elle me dit qu'elle me croyait à l'abri de l'interrogatoire et du cloître, le roi n'en ayant plus parlé ces jours-ci. Elle me conta aussi qu'on était redevable au prince d'Anhalt de l'évasion de Keith, que c'était lui qui l'avait fait avertir par son page de la détention de mon frère. Je lisais, j'écrivais, je composais de la musique et faisais de petits ouvrages pour m'amuser. Mais tout cela ne faisait que me distraire quelques moments. La situation de mon frère se représentait sans cesse à mon imagination. ce qui me jetait dans une sombre mélancolie. Ma santé était aussi fort mauvaise; j'avais conservé une telle faiblesse de nerfs qu'à peine je pouvais marcher et que je tremblais si fort que je ne pouvais lever les bras.

J'étais à méditer un après-midi. Ma bonne Mermann vint m'interrompre. Elle était pâle comme la mort. Je remarquai en elle tous les signes d'une grande frayeur. « Eh! mon Dieu, lui dis-je, qu'avez-vous? Mon arrêt est-il prononcé? — Non, Madame, me dit-elle, mais le mien le sera bientôt. Un sergent de gendarmes est venu ce matin chez mon mari, pour lui remettre un paquet de la part de Katt, à ce qu'il disait, de grande conséquence pour Votre Altesse Royale. Mon mari, qu'on soupçonne déjà, parce qu'il a été des amis de



ce dernier, n'a point voulu l'accepter et a prié cet homme de revenir ce soir. C'est à vous, Madame, à décider ce qu'il doit faire. Vous connaissez mon attachement pour vous. Je suis déterminée à tout risquer pour vous en convaincre. » J'aimais beaucoup cette femme, qui avait certainement bien du mérite. Le risque qu'elle courait me laissa quelque temps en suspens. M<sup>me</sup> de Sonsfeld, qui était présente, lui demanda si elle ne savait point ce qu'était ce paquet. « Le sergent, reparti-elle, a dit que c'était un portrait. — Ah! ciel! s'écria ma gouvernante, c'est celui de Votre Altesse Royale que j'ai donné au prince royal et qu'il a remis en garde à Katt comme il me l'a dit lui-même. Vous êtes perdue, Madame, s'il tombe entre les mains du roi. Il accuse déjà Katt d'avoir été votre galant. S'il trouve ce portrait, sans rien examiner, il commencera d'abord par punir et vous traitera de la façon la plus cruelle. Il faut absolument le ravoir, continua-t-elle, en s'adressant à la Mermann. Vous hasardez autant en l'acceptant qu'en le refusant. Il vaut donc mieux choisir le premier parti, puisque vous n'avez à craindre que l'indiscrétion du sergent, au lieu que votre malheur est sûr, si vous prenez le second, car si la princesse est perdue, nous le serons avec elle et son innocence et la nôtre ne serviront de rien. » La Mermann ne balança plus et me remit le soir même le portrait. La chose resta secrète, le sergent étant par bonheur honnête homme. La pauvre femme retomba quelques jours après dans de mortelles inquiétudes. Un inconnu vint lui rendre une lettre. Sa surprise fut extrême, en l'ouvrant, de trouver qu'elle en renfermait une de mon frère pour moi. Elle me l'apporta sur-le-champ. Elle était écrite au crayon. Je l'ai conservée soigneusement.

Ma chère sœur,

« L'on va m'hérétiser après le conseil de guerre qui va se tenir à présent, car il n'en faut pas davantage pour passer pour hérésiaque que de n'être pas en toute chose conforme au sentiment du maître. Vous pouvez donc juger sans peine de la jolie façon dont on m'accommodera. Pour moi,

je ne m'embarrasse guère des anathèmes qui seront prononcés contre moi, que ni grilles ni verroux ne peuvent empêcher de vous témoigner ma parfaite amitié. Oui, ma chère sœur, il se trouve encore d'honnêtes gens dans ce siècle quasi entièrement corrompu, qui me procurent les moyens nécessaires pour vous témoigner mes soumissions. Oui! ma chère sœur, pourvu que je sache que vous soyez heureuse, ma prison sera un séjour de félicité et de contentement. Chi ha tempo ha vita. Consolons-nous avec cela. Je souhaiterais du fond de mon cœur n'avoir plus besoin d'interprète pour vous parler et que nous vissions ces jours heureux où votre Principe et votre Principessa (1) feront une douce harmonie, ou pour parler plus net, où j'aurai le plaisir de vous entretenir moi-même et de vous assurer que rien au monde ne saurait diminuer mon amitié pour vous. Adieu. »

#### Le Prisonnier.

Cette lettre me perça le cœur; mes larmes m'empêchèrent longtemps de parler. Je ne comprenais rien au tour badin de mon frère. Son style me rassura quelques moments pour me replonger ensuite dans de plus fortes alarmes. Le conseil de guerre, dont il faisait mention et dont on m'avait fait mystère, me jetait dans des agitations terribles.

Un dimanche, le 5 novembre, étant tranquillement dans mon lit, on vint m'avertir qu'Eversmann demandait à me parler de la part du roi. Je fis entrer, dissimulant tant bien que mal mon trouble. « Je viens de Vousterhausen, me dit-il. Le roi m'a chargé de vous dire que jusqu'à présent il vous a traitée avec douceur et ménagement. Il n'a point voulu vous faire interroger de peur de vous trouver coupable, d'autant plus que le prince royal et Katt ont

---

(1) « Mon frère, explique la margrave, avait donné ce titre à sa flûte, disant qu'il ne serait jamais véritablement amoureux que de cette princesse. Il en faisait souvent de jolis badinages qui nous faisaient rire. Pour y répondre, j'avais nommé mon luth prince, disant que c'était son rival. »

avoué que vous étiez leur complice (ceci était entièrement faux), mais il prétend de vous en reconnaissance que vous vous déterminiez sur le choix des deux partis qu'il vous a si souvent proposés. Prenez garde, Madame, à la réponse que vous me donnerez. La vie du prince royal et peut-



*La décollation, supplice usité dans la Prusse du XVIII<sup>e</sup> siècle.*

Dessin et gravure de Chodowiecki. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

être la vôtre en dépendent ; il est dans une furieuse colère contre le prince et ne parle que de le faire décapiter. Je n'ose vous dire les funestes desseins qu'il roule dans son esprit contre vous deux, je tremble quand j'y pense et il n'y a que vous qui puissiez les détourner. Songez-y bien. » Je souffris mort et martyre pendant tout ce discours. « Le roi est le maître, lui repartis-je, il peut disposer de ma vie et de ma mort, mais il ne peut me rendre coupable, lorsque je ne le suis pas. Je ne désire rien tant comme d'être exa-

minée : mon innocence paraîtra dans tout son lustre. Pour ce qui regarde les deux partis, ils me sont l'un et l'autre si odieux qu'un choix me serait fort difficile. Cependant j'obéirai aux ordres du roi, dès qu'il sera d'accord avec la reine. » Eversmann se mit à rire fort insolemment. « La reine ? s'écria-t-il, le roi lui a déclaré nettement qu'il ne veut plus qu'elle se mêle de quoi que ce soit. — Il ne peut pourtant empêcher qu'elle ne reste ma mère ni lui ôter l'autorité que cette qualité lui donne sur moi. — Eh bien ! continua-t-il, préparez-vous donc à mourir, je vois bien qu'il n'est plus temps de vous rien cacher. On recommencera le procès du prince royal et de Katt où vous allez être impliquée. Il faut une victime de plus à sa fureur. Katt ne suffit pas à éteindre sa rage et on sera charmé de sauver votre frère à vos dépens. — Que vous me faites plaisir, lui répondis-je, je suis détachée du monde. Les adversités, que j'y ai éprouvées, m'ont fait reconnaître la vanité des choses humaines ; je recevrai la mort avec joie et sans crainte, puisqu'elle me conduira à un heureux repos, d'où personne ne pourra me tirer. — Mais que deviendra le prince royal, dans ce cas ? repartit-il. — Si je lui sauve la vie, répondis-je, ma félicité est parfaite et s'il meurt, je n'aurai pas le chagrin de lui survivre. — Vous êtes inflexible, Madame, mais ceux que le roi vous enverra sauront vous mettre à la raison. J'ai de plus à vous défendre expressément de la part de ce prince de rien faire savoir de cette conversation à la reine. »

On avait oublié de mettre la garde à un dégagement qui faisait communiquer l'appartement de mes sœurs et le mien. M<sup>lle</sup> de Kamken s'introduisit par là secrètement chez moi. Les difficultés qu'elle me fit ne me rebutèrent pas. Je m'avisai d'empaqueter une lettre dans un fromage que je coupai en deux et rajustai ensemble le mieux que je pus. « Envoyez ce fromage à votre mère et dites-lui qu'il vient de M<sup>me</sup> de Rocoulle. On ne s'avisera sûrement pas d'y chercher une lettre. » Cet expédient la rassura. Elle suivit mon intention, qui réussit heureusement. J'avais supplié la reine de garder le secret sur ce que je lui mandais et de

me faire savoir ses ordres par la même voie. Elle fit tout à rebours. M<sup>me</sup> de Rocouille vint m'apporter la réponse le lendemain matin. Cette dame était âgée de soixante-dix ans. Elle était remplie de probité et de mérite, mais son grand âge ne permettait pas qu'on s'y fiât. Comme elle se doutait de quelque mystère, elle voulut être présente à l'ouverture de la lettre. Il n'y avait que ce peu de mots : « Vous êtes une poule mouillée qui s'épouvante de tout. Songez que je vous donne ma malédiction si vous consentez à ce qu'on exige de vous. Faites la malade pour gagner du temps. » Dès que je fus seule avec M<sup>me</sup> de Sonsfeld, nous consultâmes ensemble. Nous jugeâmes qu'il était nécessaire de tromper M<sup>me</sup> de Rocouille et de lui donner le change sur ma feinte maladie. M<sup>me</sup> de Sonsfeld me conseilla de remettre la comédie que nous avions projetée au jour suivant pour des raisons, disait-elle, qu'elle ne pouvait m'expliquer. Je mis la Mermann dans le secret. J'étais sûre de sa discrétion et de sa fidélité. Je dinais tête-à-tête avec ma gouvernante, dans un cabinet dont la porte donnait sur un corridor. Notre ordinaire était si mince que nous jeûnions la plupart du temps : ce n'étaient que des os sans chair, cuits avec de l'eau et du sel. On ne nous donnait que de la petite bière au lieu de vin, ce qui nous obligeait à boire de l'eau pure. Nous étant mises à table, nous nous plaignîmes qu'il faisait trop chaud et nous fîmes ouvrir la porte du corridor où il y avait toujours beaucoup de monde qui allait et venait. Je me laissai tomber tout doucement de la chaise en criant : « Je me meurs ! » M<sup>me</sup> de Sonsfeld courut promptement pour me secourir en appelant à l'aide. Ceux de dehors, en me voyant dans cet état, me crurent morte et en semèrent le bruit dans tout le château. Les lamentations de la gouvernante et de la Mermann les confirmèrent dans cette idée. Mes sœurs et les dames de la reine accoururent dans ma chambre. Je contrefis si bien la morte pendant une heure qu'on envoya enfin chercher Stahl. Je repris mes sens avant son arrivée. On m'avait couchée sur mon lit, je priai tout le monde de se retirer et de me laisser un peu tranquille. Je donnai par ce moyen le temps



à M<sup>me</sup> de Sonsfeld de prévenir le médecin qui était entièrement dévoué à la reine. Il ne manqua pas de dire que j'étais très malade. J'eus encore le lendemain le chagrin de recevoir une visite de ce vilain visage d'Eversmann. Comme je m'étais bien attendue qu'il ne manquerait pas de venir examiner si mon mal était vrai ou faux, j'avais pris mes précautions de loin et j'avais eu soin de me faire chauffer des pierres de thérébentine qui étaient cachées dans mon lit et dont je pouvais me servir, lorsque quelqu'un de suspect venait chez moi. Je les tenais entre mes mains, qui en devenaient brûlantes et faisaient accroire à chacun que j'avais une grosse fièvre et beaucoup de chaleur. « Êtes-vous bien malade ? me dit-il. Donnez-moi votre main que je voie si vous avez de la chaleur. » Je la lui tendis sur-le-champ. Étonné de me voir si mal, il demanda à M<sup>me</sup> de Sonsfeld si on n'était pas allé chercher Stahl. « Je l'ai risqué, lui répondit-elle, car la princesse était hier dans un tel état, qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour la secourir, mais je n'ai pas osé le faire venir aujourd'hui, et j'en ai demandé la permission à la reine. »

Mon frère ne me sortait point de l'esprit. Je soupçonnais des mystères sur son sujet; mais toutes mes instances étaient inutiles et on me répondait toujours qu'il était enfermé pour un an. Ne sachant pas la mort de Katt, je craignais que l'on ne recommençât les procédures et que la fin n'en fût funeste. Je me résolus donc enfin fermement à me sacrifier pour les autres et à épouser le duc de Weissenfels, avec condition toutefois que le roi m'accorderait la grâce de mon frère.

Je passai ainsi cinq ou six jours au bout desquels Eversmann renouvela ses visites. J'affectais une grande faiblesse qui me faisait garder le lit. Il vint m'annoncer que le roi était averti que je voyais mes sœurs et les dames de la reine, qu'il en était dans une très violente colère et qu'il me faisait défendre sous peine de la vie, de ne plus sortir de ma chambre et de mettre la tête à la fenêtre. En effet, les ordres furent si bien donnés que je devins prisonnière dans toutes les formes et qu'on ne laissa plus entrer per-

sonne chez moi, sans un ordre express du roi. Je pris mon parti là-dessus et je jugeai qu'Eversmann, malgré sa feinte générosité, en était la cause.

La reine, cependant, arriva le 22 au matin à Berlin. Ma sœur Charlotte avait obtenu permission de me voir. Elle courut d'abord chez moi. Je l'aimais beaucoup. Elle avait de l'esprit, de la vivacité et l'humeur fort douce. Elle m'a bien mal récompensée depuis de l'amitié que j'avais pour elle. A peine eut-elle mis le pied dans ma chambre qu'elle me dit :

« N'avez-vous pas bien plaint mon pauvre frère et regretté Katt? — Pourquoi, lui répartis-je en m'effrayant. — Quoi, vous n'en savez rien! » continua-t-elle en racontant confusément la déplorable tragédie. J'en fus si saisie que le cœur me manqua.

Le conseil de guerre qui devait décider du sort des deux criminels s'était assemblé le 1<sup>er</sup> novembre à Potsdam. Il était composé de deux généraux, de deux colonels, de deux



Portrait peint par Antoine Pesne, gravé par G. Will.  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

lieutenants-colonels, de deux majors, de deux capitaines et de deux lieutenants. Tout le monde s'étant excusé d'en être, le roi fit tirer toute l'armée au sort. Il tomba sur les généraux Denhoff et Linger, les colonels Derschow et Panewitz. J'ai oublié les lieutenants-colonels, le major Schenk des gendarmes et Weier, du régiment du roi, aussi bien que le capitaine Einsiedel, de ce même régiment. Ils donnèrent chacun leur voix par un passage de l'Écriture Sainte. Je ne me souviens que de celui de Denhoff, qui alléguait la douleur de David, quand on vint lui dire la mort d'Absalon et s'écria : « Ah ! mon fils Absalon, mon fils Absalon ! etc. » Le même et Linger opinèrent au pardon, mais les autres, pour faire leur cour au roi, condamnèrent mon frère et Katt à être décapités, procédure inouïe dans un pays chrétien et policé. Le roi aurait fait exécuter cette sentence si toutes les puissances étrangères n'avaient intercédé pour le prince, particulièrement l'Empereur et les États-Généraux (1). Seckendorff se donna de grands mouvements : ayant causé le mal, il voulut le réparer. Il dit au roi que le prince était à la vérité son fils, mais qu'il appartenait à l'Empire. Ses sollicitations diminuèrent peu à peu les desseins sanguinaires du roi. Grumbkow, qui s'en aperçut, voulut s'en faire un mérite auprès de mon frère. Il se rendit à Custring, et l'engagea d'écrire et de faire des soumissions au roi. Seckendorff entreprit aussi de sauver Katt ; mais le roi resta inflexible. Son arrêt fut prononcé le 2 du même mois. Il l'entendit lire sans changer de couleur. « Je me soumetts, dit-il, aux ordres du roi et de

---

(1) Les renseignements de la margrave sur le jugement du conseil de guerre sont erronés. Les juges remettaient le prince royal « à la très haute et paternelle grâce » du roi, condamnaient Katt à l'éternel arrêt de forteresse. Frédéric-Guillaume s'emporta. « Je croyais avoir choisi des gens d'honneur qui n'oublieraient pas leur devoir, qui n'adoreraient pas le soleil levant et ne consulteraient que leur conscience et l'honneur de leur roi. » Il renvoya l'arrêt au conseil de guerre. Celui-ci le maintint. Alors Frédéric-Guillaume condamna Katt à mort. « En annonçant la sentence à Katt, le conseil lui dira que cela fait de la peine à Sa Majesté, mais qu'il vaut mieux qu'il meure et que la justice ne s'en aille pas du monde. » (Lavissee. *La Jeunesse du Grand Frédéric*, 281-289.)

la Providence. Je vais mourir pour une belle cause et j'envisage le trépas sans frayeur, n'ayant rien à me reprocher. » Dès qu'il fut seul, il appela M. Hartenfeld, qui était de garde auprès de lui et qui était fort de ses amis. Il lui donna la boîte qui renfermait le portrait de mon frère et le mien. « Gardez-la, lui dit-il, et souvenez-vous quelquefois du malheureux Katt; mais ne la montrez à personne, cela pourrait encore faire du tort après ma mort aux illustres personnes que j'y ai peintes. » On trouva ces vers écrits sur la fenêtre de sa prison :

Par le temps et la patience  
On obtient une bonne conscience  
Si vous voulez savoir qui a écrit cela,  
Le nom de Katt vous l'apprendra,  
Toujours content en espérance.

Au-dessous, il y avait : « Celui que la curiosité portera à lire cette écriture, apprendra que l'écrivain a été mis aux arrêts par ordre de Sa Majesté le 16 août de l'année 1730, non sans l'espérance de recevoir la liberté, quoique la façon dont il est gardé lui fasse augurer quelque chose de funeste. »

Le lendemain au soir, le major Schenk vint l'avertir que son supplice devait se faire à Custrin et que le carrosse qui devait l'y conduire l'attendait. Il parut un peu étonné de cette nouvelle; mais reprenant bientôt sa tranquillité, il suivit avec un visage riant M. de Schenk, qui monta en carrosse avec lui, ainsi que deux autres officiers des gens d'armes. Un gros détachement de ce corps les escorta jusqu'à Custrin. Pendant le chemin, Katt prit congé des deux officiers qui étaient auprès de lui et de tous ceux qui l'escortaient. Il arriva à neuf heures du matin à Custrin et on le mena droit à l'échafaud. Le jour d'auparavant, le général Lepel, gouverneur de la forteresse, et le président Municho conduisirent mon frère dans un appartement qu'on lui avait préparé exprès dans l'étage au-dessous de celui où il avait logé. Il y trouva un lit et des meubles. Les rideaux des fenêtres étaient baissés, ce qui l'empêcha de voir d'abord ce qui se passait au dehors. On lui apporta un habit brun tout

uni, qu'on l'obligea de mettre. Alors le général, ayant levé les rideaux, lui fit voir l'échafaud tout couvert de noir, de la hauteur de la fenêtre, qu'on avait élargie et dont on avait ôté les grilles. Après quoi, lui et Municho se retirèrent. Cette vue et l'air atterré de Municho firent croire à mon frère qu'on allait prononcer sa sentence de mort et que ces apprêts se faisaient pour lui, ce qui lui causa une violente agitation. M. de Municho et le général Lepel entrèrent dans sa chambre le matin, un moment avant que Katt parût, et tâchèrent de le préparer le mieux qu'ils purent à cette terrible scène. Rien n'égala son désespoir. Pendant ce temps, Schenk rendit le même office à Katt. Il lui dit en entrant dans la forteresse : « Conservez votre fermeté, mon cher Katt, vous allez soutenir une terrible épreuve ; vous êtes à Custringen et vous allez voir le prince royal. — Dites plutôt, lui repartit-il, que je vais avoir la plus grande consolation qu'on puisse m'accorder. » En disant cela, il monta sur l'échafaud. On obligea alors mon malheureux frère de se mettre à la fenêtre. Il voulut se jeter dehors mais on le retint. « Je vous conjure, au nom de Dieu, dit-il à ceux qui étaient à l'entour de lui, de retarder l'exécution : je veux écrire au roi que je suis prêt à renoncer à tous les droits que j'ai sur la couronne, s'il veut pardonner à Katt. » M. de Municho lui ferma la bouche avec son mouchoir. « Que je suis malheureux, mon cher Katt ! lui dit-il, je suis cause de votre mort. Plût à Dieu que je fusse à votre place ! — Ah ! Monseigneur, répliqua celui-ci, si j'avais mille vies, je les sacrifierais pour vous. » En même temps il se mit à genoux. Un de ses domestiques voulut lui bander les yeux, mais il ne voulut pas le souffrir. Alors élevant son âme à Dieu, il s'écria : « Mon Dieu ! je remets mon âme entre vos mains. » A peine eut-il proféré ces paroles, que sa tête, tranchée d'un seul coup, roula à ses pieds.

En tombant, le malheureux Katt étendit les bras du côté de la fenêtre où avait été mon frère. Il n'y était plus. Une faiblesse, qui lui était survenue, avait obligé ces messieurs de le porter sur son lit. Il y resta quelques heures sans sentiment. Dès qu'il eut repris ses sens, le premier objet



qui s'offrit à sa vue fut le corps sanglant du pauvre Katt, qu'on avait posé de façon que mon frère ne pouvait éviter de le voir. Cet objet le jeta dans une seconde faiblesse, dont il ne revint que pour prendre une violente fièvre. M. de Municho, malgré les ordres du roi, fit fermer les rideaux de la fenêtre et envoya chercher les médecins qui le trouvèrent en grand danger. Il ne voulut rien prendre de ce qu'ils lui donnèrent. Il était tout hors de lui et dans de si grandes agitations, qu'il se serait tué, si on ne l'en eût empêché. Les larmes succédèrent à ces terribles transports. Ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'on lui persuada de prendre des médecines. On n'en vint à bout qu'en lui représentant qu'il causerait encore la mort de la reine et la mienne, s'il persistait à vouloir mourir. Le corps de Katt resta exposé sur l'échafaud jusqu'au coucher du soleil. On l'enterra dans un des bastions de la forteresse. Le lendemain, le bourreau alla demander le salaire de cette exécution au maréchal Wartensleben, ce qui faillit causer sa mort tant sa douleur était grande.

Trois ou quatre jours après, Grumbkow, comme je l'ai déjà dit, obtint du roi la permission d'aller à Custrin. Il entra chez mon frère d'un air soumis et respectueux. « Je ne viens, lui dit-il, que pour demander pardon à Votre Altesse Royale du peu de ménagement que j'ai eu jusqu'à présent pour elle. J'y ai été obligé pour obéir aux ordres du roi. Je les ai même exécutés ponctuellement, pour être plus à portée, Monseigneur, de vous rendre service. Le chagrin qu'on vient de vous causer, par la mort de Katt, nous a été une peine infinie, à Seckendorff et à moi. Nous avons employé tous nos efforts pour le sauver, mais inutilement. Nous allons les redoubler pour faire votre paix avec le roi; mais il faut que Votre Altesse Royale y travaille elle-même et qu'elle me charge d'une lettre remplie de soumissions que je présenterai au roi et que j'appuierai de tout mon pouvoir (1). » Mon frère se détermina, avec

---

(1) C'était là une de ces comédies qui le faisaient gratifier d'arlequin par le comte de Manteufel. Frédéric ne lui pardonna jamais,

beaucoup de peine, à cette démarche : il la fit toutefois. Il sortit de la forteresse le 12 novembre. On lui donna la ville pour prison. Le roi lui conféra le titre de conseiller de guerre avec ordre d'assister ponctuellement aux délibérations de la Chambre des finances et des domaines. Il y était assis après le dernier des conseillers de guerre. Il plaça auprès de lui trois hommes de robe, MM. de Wollen, de Rovedel et de Natzmar. Ce dernier était fils du maréchal du même nom : il avait l'esprit du monde ayant beaucoup voyagé ; mais c'était un petit-maitre manqué.

La dépense de mon frère fut réglée fort mesquinement. On lui défendit toute récréation, surtout la lecture et de parler et d'écrire en français. Toute la noblesse du voisinage se cotisa pour fournir à sa table, aussi bien que les réfugiés français de Berlin, qui lui envoyèrent du linge et des rafraichissements. On eut bien de la peine à dissiper sa mélancolie. Il ne voulut jamais quitter l'habit brun, qu'on lui avait donné dans la forteresse, qu'il ne fût en lambeaux, parce qu'il était semblable à celui de Katt. Malgré toutes les rigoureuses défenses du roi, il passait fort bien son temps, ceux qui étaient autour de lui ne faisant pas semblant de s'apercevoir de ce qu'il faisait.

L'élargissement de mon frère modéra un peu ma douleur. La reine augmenta ma joie par sa présence. Elle continua ses visites tant que le roi fut absent. Il retourna le 11 janvier 1731 à Potsdam, où la reine le suivit le 28. Pendant le peu de temps qu'elle resta à Berlin, M. de Sastot, son chambellan et proche parent de Grumbkow,

~~~~~  
 tout en feignant le bon accord avec lui. En 1739, il composait l'épigramme de son geôlier :

Ci-git un maréchal, un ministre et de plus
 Un grand financier, un chanoine laïque.
 Passants, qui connaissez sa fourbe politique,
 Laissez dans l'ombre confondus
 Et ses vices et ses vertus.

« Voici, disait-il, une épigramme que j'ai faite sur Grumbkow, à la requête de personnes auxquelles je n'ose ni ne puis rien refuser. J'ai tâché d'y mettre le moins de fiel qu'il m'a été possible afin que la modération qui doit assaisonner toutes nos actions raisonnables ne s'écarte pas de la poésie, non plus que du reste de ce que je puis faire. »

entreprit de les réconcilier. La reine qui aimait à se flatter, donna tout du long dans le panneau, et en deux jours de temps, ils étaient amis à brûler. La reine m'en fit d'abord confiance, Grumbkow était devenu le plus honnête homme du monde, et elle rejetait tout le passé sur Seckendorff (1). Je me trouvai bien désolée après le départ de la reine, enfermée dans ma chambre où je ne voyais personne, continuant toujours à faire abstinence, car je mourais de faim. Je lisais tant que le jour durait et je faisais des remarques sur mes lectures. Ma santé s'affaiblissait beaucoup. Je devenais maigre comme un squelette, faute d'aliments et d'exercice.

Un jour que nous étions à table, M^{me} de Sonsfeld et moi, à nous regarder tristement, n'ayant rien à manger qu'une soupe d'eau au sel et un ragoût de vieux os, rempli de cheveux et de saloperies, nous entendîmes cogner assez rudement contre la fenêtre. Surprises, nous nous levâmes précipitamment pour voir ce que c'était. Nous trouvâmes une corneille, qui tenait un morceau de pain dans son bec ; elle le posa, dès qu'elle nous vit, sur le rebord de la croisée et s'envola. Les larmes nous vinrent aux yeux de cette aventure. Cependant mes domestiques trouvèrent cette circonstance si merveilleuse qu'elle fut divulguée en peu de temps par toute la ville, ce qui inspira tant de pitié pour mes peines à la colonie française qu'au risque d'encourir le ressentiment du roi, ils m'envoyèrent tous les jours à manger dans des corbeilles qu'ils posaient devant ma garde-robe. Cette action et le zèle qu'ils témoignaient à mon frère m'ont inspiré une haute estime pour cette nation, que je me suis fait une loi de soulager et de protéger quand j'en trouve les occasions.

Tout le mois de février se passa de cette façon. La reine

(1) Wilhelmine ne pardonna ni à Grumbkow ni à Seckendorff. Voici le portrait de ce dernier par Frédéric II (*Œuvres primitives*, II, 235) : « Il était d'un intérêt sordide ; ses manières étaient grossières et rustres ; le mensonge lui était si habituel qu'il en avait perdu l'usage de la vérité. C'était l'âme d'un usurier, qui passait tantôt dans le corps d'un militaire, tantôt dans celui d'un négociateur. »

fit tant d'instances à Grumbkow qu'il m'obtint enfin la permission de revoir mes sœurs et les dames de cette princesse. J'étais alors dans une tranquillité parfaite, hors d'appréhension pour mon frère, et je n'entendais plus parler de mes odieux mariages. Ma petite société était douce et accommodante; je m'accoutumais peu à peu à la retraite et devenais véritable philosophe. La reine m'écrivait de temps en temps ce qui se passait. Elle continuait à être au mieux avec Grumbkow. Elle me manda qu'il allait faire une dernière tentative en Angleterre, à laquelle le roi avait consenti, et qu'elle s'en promettait de très heureuses suites. Je n'étais pas de son avis. Je ne pouvais concevoir comment elle pouvait se fier à un homme qui se faisait un point d'honneur de tromper tout le monde, et qui n'avait cessé jusqu'alors de la persécuter. Je me doutai d'avance que la fin de cette grande amitié serait funeste et qu'elle en serait la dupe. Le roi commença à la fin de mars à tourmenter la reine sur mon mariage. Elle m'en avertit d'abord, se plaignant beaucoup de ce qu'elle endurait de sa mauvaise humeur. Il la maltraitait publiquement à table et paraissait plus animé que jamais contre mon frère et contre moi, sans qu'elle en sût les raisons. Grumbkow en rejetait la faute sur Seckendorff et lui faisait accroire que ce ministre, ayant averti le roi de sa bonne intelligence avec elle, avait diminué par là son crédit. Je n'avais point participé aux sacrements depuis neuf mois, n'en ayant pu obtenir la permission du roi. La reine me permit de lui écrire pour lui demander cette grâce. Malgré les défenses de cette princesse, je témoignai à ce prince la douleur que me causait sa disgrâce. Ma lettre fut des plus touchantes et capable d'attendrir un cœur de rocher. Pour toute réponse il dit à la reine que sa canaille de fille pouvait communier. Il donna ses ordres pour cet effet à Eversmann et lui nomma l'ecclésiastique qui devait en faire la fonction. Cela se passa secrètement dans ma chambre où Eversmann fut présent à cette pieuse cérémonie.

Dans ces entrefaites, il recommença ses visites. Il vint me faire un jour des compliments de la reine et comme je

m'informais de sa santé et de celle du roi : « Il est de très mauvaise humeur, me dit-il, et la reine est triste sans que j'en sache la raison, je suis si affairé, que c'est terrible. Le roi m'a ordonné de mettre le grand appartement en ordre et d'y faire transporter toute la nouvelle argenterie. Vous aurez bien du bruit au-dessus de votre tête, Madame, car on y prépare plusieurs fêtes. Les noces de la princesse Sophie doivent se faire bientôt avec le prince de Bayreuth. Le roi a invité beaucoup d'étrangers. Que je vous plains, continua-t-il, de ne point être de ces plaisirs, car le roi a dit qu'il ne souffrirait point que vous parussiez en sa présence! — Je prendrai



Frederic-Guillaume de Grumbow.
Portrait non signé. (Bibliot. Nation. Estampes.)

aisément mon parti là-dessus, lui répondis-je, mais je n'en prendrai jamais sur la disgrâce où je suis avec ce prince, et je n'aurai point de repos jusqu'à ce qu'il m'ait rendu ses bonnes grâces. »

Sept ou huit jours après, Eversmann revint chez moi. Il affectait un air hypocrite et voulait faire le bon valet. « Je vous ai aimée, me dit-il, depuis que vous êtes au monde. Je vous ai portée mille fois sur mes bras, et vous êtes la favo-

rite de chacun. Malgré toutes les duretés que je vous ai dites de la part du roi, je suis pourtant de vos amis. Je veux vous en donner une preuve aujourd'hui et vous avertir de ce qui se passe. Votre mariage est entièrement rompu avec le prince de Galles. Je prévois les plus grands malheurs si vous persistez dans votre détermination. » Je reçus la même après-midi une lettre de la reine qui confirma ce qu'Eversmann venait de me dire. La femme du valet de chambre me la rendit elle-même et m'en fit voir une de son mari. « Il est impossible, lui mandait-il, de vous décrire le déplorable état où se trouve la reine; peu s'en fallut hier que le roi n'en vînt aux plus fâcheuses extrémités avec elle, ayant voulu la frapper de sa canne. Il est plus enragé que jamais contre le prince royal et la princesse. Dieu, ayez pitié de nous dans de si fortes adversités! »

Le lendemain, 10 mai, jour le plus mémorable de ma vie, Eversmann réitéra sa visite. A peine étais-je éveillée qu'il parut devant mon lit. « Je reviens dans ce moment de Potsdam, où j'ai été obligé d'aller hier, après être sorti de chez vous. Je n'ai pu m'imaginer quelle affaire pressante m'y appelait si fort à la hâte. J'ai trouvé le roi et la reine ensemble. Cette princesse pleurait à chaudes larmes et le roi paraissait fort en colère. Dès qu'il m'a vu, il m'a ordonné de retourner au plus vite ici, pour faire les emplettes nécessaires pour vos noces. La reine a voulu faire un dernier effort pour détourner le coup et l'apaiser, mais plus elle lui faisait d'instances et plus il était irrité. Il a juré tous les diables de l'enfer qu'il chasserait ignominieusement M^{me} de Sonsfeld et que pour faire un exemple de sévérité, il la ferait fouetter publiquement par tous les carrefours de la ville, puisque elle seule est cause de votre désobéissance. Et pour vous, si vous ne vous soumettez, on vous mènera à une forteresse, et je veux bien vous avertir que les chevaux sont déjà commandés à cet effet. » M^{me} de Sonsfeld, qui m'avait épiée, se jeta à mes pieds : « Au nom de Dieu, s'écria-t-elle, ne vous laissez point intimider. Je connais votre bon cœur, vous appréhendez mon malheur et vous m'y précipitez, Madame, en voulant vous

rendre infortunée pour le reste de vos jours. Je ne crains rien; j'ai la conscience nette, et je me trouve la plus heureuse personne du monde si je puis faire votre félicité à mes dépens. » Je fis semblant, pour la tranquilliser, de changer d'avis.

Le soir, à cinq heures, la femme du valet de chambre m'apporta une lettre de la reine; elle était écrite le matin du même jour. « Tout est perdu, ma chère fille; le roi veut vous marier, quoi qu'il coûte. J'ai soutenu plusieurs terribles assauts sur ce sujet; mais ni mes prières ni mes larmes n'ont rien effectué. Eversmann a ordre de faire les emplettes pour vos noces. Il faut vous préparer à perdre la Sonsfeld; il veut la faire dégrader avec infamie si vous n'obéissez. On vous enverra quelqu'un pour vous persuader. Au nom de Dieu, ne consentez à rien; je saurai bien vous soutenir. Une prison vaut mieux qu'un mauvais mariage. Adieu, ma chère fille, j'attends tout de votre fermeté. » M^{me} de Sonsfeld me réitéra encore ses instances, et me parla très fortement pour me déterminer à suivre les ordres de la reine. Pour me débarrasser de ces tourments, je repassai dans ma chambre où je me mis devant mon clavecin, faisant semblant de composer. A peine y étais-je que je vis entrer un domestique, qui me dit d'un air effaré : « Mon Dieu! Madame, il y a là quatre messieurs qui demandent à vous parler de la part du roi. — Qui sont ils? lui dis-je fort précipitamment. — Je me suis si effrayé, me répondit-il, que je n'y ai pas pris garde. »

Je courus alors dans la chambre où était la compagnie. Dès que je leur eus dit de quoi il était question, chacun s'enfuit. La gouvernante, qui était allé recevoir cette malencontreuse visite, rentra suivie de ces messieurs. « Au nom de Dieu, me dit-elle, ne vous laissez pas intimider. » Je passai dans ma chambre où ils entrèrent incontinent : c'étaient MM. de Borck, Grumbkow, Poudevel, son gendre et un quatrième qui m'était inconnu, mais que j'appris devoir être M. Tulmeier, ministre d'Etat, qui jusqu'alors avait été dans les intérêts de la reine. Ils firent retirer ma gouvernante et fermèrent fort soigneusement la porte

J'avouerais que malgré toute ma résolution, je sentis une altération effroyable en me voyant au dénouement de mon sort et, sans une chaise que je trouvai au milieu de la chambre, sur laquelle je m'appuyai, je serais tombée à terre.

Grumbkow prit le premier la parole : « Nous venons ici, Madame, me dit-il, par ordre du roi. Ce prince s'est laissé fléchir jusqu'à présent dans l'espérance de pouvoir encore effectuer votre mariage avec le prince de Galles. J'ai été moi-même chargé de cette négociation, et j'ai fait tout mon possible pour déterminer cette Cour à consentir au simple mariage. Mais au lieu de répondre comme elle devait aux propositions avantageuses du roi, mon maître, il n'en a reçu qu'un refus méprisant, le roi d'Angleterre lui ayant déclaré qu'il marierait son fils avant la fin de l'année. Sa Majesté, très piquée de ce procédé, y a répondu en assurant le roi, son beau-frère, que votre hymen se ferait avant trois mois. Vous jugez bien, Madame, qu'il n'en veut point avoir le démenti. Pour aplanir toutes les difficultés que vous pourriez lui faire, nous avons ordre de ne vous proposer que le prince héréditaire de Bayreuth. Vous ne pouvez rien alléguer contre ce parti. Ce prince devient le médiateur entre le roi et la reine. C'est elle qui l'a proposé au roi; elle ne pourra donc qu'applaudir à ce choix. Il est de la maison de Brandebourg et sera possesseur d'un très beau pays après la mort de son père. Comme vous ne le connaissez point, Madame, vous ne pouvez avoir d'aversion pour lui. Au reste, tout le monde en dit un bien infini. » J'avais eu le temps de réfléchir pendant ce discours et de me remettre de ma première frayeur. « Ce que vous venez de me dire, Monsieur, lui répliquai-je, est si sensé et si raisonnable, qu'il serait très difficile de réfuter vos arguments. Si le roi m'avait connue, il me rendrait peut-être plus de justice qu'il ne fait. L'ambition n'est point mon défaut et je renonce sans peine aux grandeurs dont vous avez parlé. La reine a cru faire mon bonheur en m'établissant en Angleterre, mais elle n'a jamais consulté mon cœur sur cet article, et je n'ai jamais osé lui dire mes véritables sentiments. Vous

me promettez de la part du roi qu'il en agira mieux dorénavant avec la reine. Il m'accorde l'entière liberté de mon frère et me flatte d'une paix stable dans la famille. Ces trois raisons sont plus que suffisantes pour me déterminer à me soumettre aux volontés du roi et tireraient de moi un plus grand sacrifice si son ordre l'exigeait. Après cela, je ne lui demande qu'une grâce qui est de me permettre d'obtenir le consentement de la reine. — Ah! Madame, me dit Grumbkow, vous exigez de nous des choses impossibles. Le roi veut une réponse positive et sans conditions et nous a ordonné de ne point vous quitter que vous ne l'ayez donnée. — Pouvez-vous balancer encore? poursuivit le maréchal de Borck. La tranquillité de Sa Majesté et de toute votre maison dépend de votre résolution. La reine ne peut qu'approuver votre démarche et si elle en agit autrement, tout le monde désapprouvera son procédé. Il y va du tout pour le tout, continua-t-il, les larmes aux yeux. Ne nous réduisez point, au nom de Dieu! Madame, à la triste nécessité d'obéir, en vous rendant malheureuse. » J'étais dans une agitation terrible. Je courais çà et là par la chambre, ruminant dans ma tête pour trouver un expédient pour satisfaire le roi sans me brouiller avec la reine. Ces messieurs voulurent me laisser le temps de réfléchir. Grumbkow, Borck et Poudevel, s'avançant vers la croisée, se parlèrent bas à l'oreille. Tulmeier prit ce temps pour s'approcher de moi et, s'apercevant que je ne le connaissais pas, il me dit son nom. « Il n'est plus temps de vous défendre, me dit-il tout bas. Souscrivez à tout ce qu'on exige de vous : votre mariage ne se fera point, je vous en réponds sur ma tête. Il faut apaiser le roi quoi qu'il coûte et je me charge de faire comprendre à la reine que c'est le seul moyen de tirer une déclaration favorable du roi d'Angleterre. » Ces mots me déterminèrent. Me rapprochant de ces messieurs : « Eh bien! leur dis-je, mon parti est pris; je consens à toutes vos propositions; je me sacrifie pour ma famille. » Ils firent alors les plus terribles serments de les faire exécuter en tout point. Après quoi ils me prièrent d'écrire ma résolution au roi. Grumbkow, remarquant que j'étais fort émue, me

dicta la lettre. Il se chargea aussi de celle que j'écrivis à la reine. Ils se retirèrent enfin. Tulmeier me dit encore qu'il n'y avait rien de perdu. « Je ne me soucie point de l'Angleterre, lui repartis-je, c'est la reine seule qui m'inquiète. — Nous l'apaiserons, je vous en assure, » répliqua-t-il.

Je me figurais d'avance les fureurs et le désespoir de la reine. Je ne connaissais point celui que je devais épouser. J'étais ainsi absorbée lorsque la femme de Borck me rendit une lettre de ma mère. Grand Dieu, quelle lettre! Les expressions en étaient si dures que je faillis en mourir. Je n'en donnerai qu'une légère ébauche ici.

« Vous me percez le cœur en me causant le plus grand chagrin que j'aie enduré de ma vie. J'avais mis tout mon espoir en vous, mais je vous connaissais mal. Vous avez eu l'adresse de me déguiser la méchanceté de votre âme et la bassesse de vos sentiments. Je me repens mille fois des bontés que j'ai eues pour vous, des soins que j'ai pris pour votre éducation et des peines que j'ai souffertes pour vous. Je ne vous reconnais plus pour ma fille et ne vous regarderai dorénavant que comme ma cruelle ennemie, puisque c'est vous qui me sacrifiez à mes persécuteurs qui triomphent de moi. Ne comptez plus sur moi. Je vous jure une haine éternelle et ne vous pardonnerai jamais. » Cette dernière phrase me fit frémir; je connaissais parfaitement la reine et son humeur vindicative. On crut que je perdrais l'esprit, tant mes premiers mouvements furent violents. La femme de Bock me parla fort sensément; elle me représenta que cette lettre était écrite dans la force du premier emportement. Elle me lut celle de son mari qui me faisait assurer que tous ceux qui étaient autour de la reine étaient réunis pour l'apaiser; que je devais continuer à lui faire des soumissions, et qu'il ne doutait point qu'elle ne rentrât en elle-même.

Cinq ou six jours se passèrent. Au bout de ce temps, Eversmann revint de Potsdam. Il me fit un compliment des plus gracieux du roi, et me dit de sa part que, comptant être à Berlin le 23, il n'avait pas jugé à propos de me faire venir à Potsdam, d'autant plus qu'il valait mieux

donner le temps à la reine de s'apaiser. Il ajouta qu'elle était dans une colère terrible contre moi, et que je devais m'armer de fermeté pour la première entrevue, qui ne se passerait point sans de grands emportements. Il renouvela sa visite trois jours après : « Le roi vous fait avertir, Madame, me dit-il, qu'il sera demain de bonne heure ici et vous fait ordonner de vous trouver avec mesdames vos sœurs dans son appartement. » L'inquiétude où j'étais pour le retour de la reine me fit passer ce jour-là et cette nuit dans la plus profonde tristesse.

Je me rendis le lendemain chez le roi, qui arriva à deux heures de l'après-midi. Je m'attendais à être bien reçue ; mais quelle fut ma surprise de le voir entrer avec un visage aussi furieux que celui qu'il avait montré la dernière fois que je l'avais vu. Il me dit d'un ton de colère : « Voulez-vous obéir ? » Je me jetai à ses pieds, l'assurant que j'étais soumise à ses volontés et que je le priais de me rendre son amour paternel. Ma réponse changea toute sa physionomie. Il me releva et me dit en m'embrassant : « Je suis content de vous, j'aurai soin de vous toute ma vie et ne vous abandonnerai jamais. » Se tournant vers ma sœur Sophie : « Félicitez votre sœur. Elle est promise au prince héréditaire de Bayreuth. Que cela ne vous chagrine point ! J'aurai soin de vous faire un autre établissement. » Il me donna ensuite une pièce d'étoffe : « Voilà de quoi vous parer pour les fêtes que je donnerai. J'ai un peu à faire, continua-t-il, allez attendre votre mère. » Elle n'arriva qu'à sept heures du soir. J'allai la recevoir dans sa première antichambre, et tombai en faiblesse en me baissant pour lui baiser la main. On fut longtemps à me faire revenir. On m'a dit depuis qu'elle ne parut point touchée de mon état. Dès que je fus revenue à moi, je me jetai à ses pieds. J'avais le cœur si serré et ma voix était si entrecoupée de sanglots que je ne pouvais prononcer une parole. La reine me regardait pendant ce temps d'un œil sévère et méprisant, et me répétait ce qu'elle m'avait écrit. Cette scène n'aurait point fini si la Ramen ne l'eût tirée à part. Elle lui représenta que si le roi apprenait son procédé, il le trouverait

très mauvais et s'en vengerait sur mon frère et sur elle; que ma douleur était si violente que je ne pourrais la contraindre devant ce prince, ce qui pourrait lui attirer de nouveaux désagréments très sensibles. Cet officieux sermon fit son effet. La reine, dans le fond de son cœur, craignait le roi autant que le diable. Elle me releva enfin, en me disant d'un air sec qu'elle me pardonnait à condition que je me contraindrais.

Cependant M. Tulmeier me tint la parole qu'il m'avait donnée d'apaiser la reine. Il lui écrivit secrètement, le lendemain, que les affaires n'étaient point encore désespérées, que mon mariage n'était qu'une feinte du roi, pour déterminer celui d'Angleterre à prendre enfin une meilleure résolution: qu'il s'était informé de tous côtés pour apprendre des nouvelles du prince de Bayreuth et qu'on l'avait assuré qu'il était encore à Paris. Cette lettre calma entièrement la reine. Elle se contenta de me faire encore quelques reproches sur mon peu de fermeté, mais elle les assaisonna de plus de douceur. En revanche, toute sa colère tomba sur M^{me} de Sonsfeld. Elle l'avait fort maltraitée la veille et, malgré tout ce que je pus dire, elle continua à lui témoigner sa haine.

Le lundi 28 mai était fixé pour la grande revue; elle devait se faire avec éclat. Le roi avait rassemblé tous les régiments d'infanterie et de cavalerie qui étaient dans le voisinage; ce qui composait avec la garnison de Berlin un corps de vingt mille hommes. Le duc Eberhart Louis de Wurtemberg arriva à temps pour la voir. Comme le plus grand plaisir du roi ne consistait que dans le militaire, il jugeait des autres par lui-même, et croyait donner beaucoup de satisfaction aux princes étrangers qui venaient à sa Cour, en leur montrant ses troupes. Il faut pourtant avouer qu'il se surpassa en cette occasion par la somptuosité de sa table, où l'on servit quatorze plats tant que les étrangers restèrent à Berlin, ce qui ne fut pas un petit effort pour ce prince.

Le roi pria, le dimanche 27, la reine d'être spectatrice de la revue et d'y aller en phaéton avec ma sœur, la duchesse



Les supplices de la flagellation et de la bastonnade.

Scènes de la vie militaire en Prusse au XVIII^e siècle.

Gravure de Chodowiecki. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

et moi. Comme il devait se lever de très bonne heure, il se coucha à sept, et lui enjoignit d'amuser le soir les principautés et de souper avec eux. Nous jouâmes au pharaon jusqu'à ce qu'on eut servi. En traversant la chambre pour nous mettre à table, nous vîmes arriver une chaise avec des chevaux de poste. Elle s'arrêta au grand escalier après avoir traversé la cour du château. La reine en parut surprise, n'y ayant que les princes qui eussent cette prérogative. Elle s'informa d'abord qui c'était et apprit un moment après que c'était le prince héréditaire de Bayreuth. La tête de Méduse n'a jamais produit pareil effroi que cette nouvelle en causa à cette princesse. Elle resta interdite et changea si souvent de visage que nous crûmes tous qu'elle prendrait une faiblesse. Son état me perça le cœur. J'étais aussi immobile qu'elle et chacun paraissait consterné. Je

suppliai la reine de me dispenser d'aller à la revue, m'attendant à toutes sortes de mauvaises plaisanteries du roi, qui lui feraient autant de peine à elle qu'à moi, surtout s'il fallait les subir en public. Elle approuva mes raisons; mais après avoir débattu le pour et le contre, la crainte servile qu'elle avait pour son époux l'emporta, et il fut résolu que j'irais à la revue. Je ne pus dormir de toute la nuit. M^{me} de Sonsfeld la passa à côté de mon lit, tâchant de me consoler et de me rassurer sur l'avenir. Je me levai à quatre heures du matin, et me mis trois coiffes sur le visage pour cacher mon trouble. M'étant rendue dans cet équipage chez la reine, nous partîmes aussitôt.

Les troupes étaient déjà rangées en ordre de bataille lorsque nous arrivâmes. Le roi nous fit passer devant la ligne. Le colonel Wachholtz nous plaça à côté de la batterie de canons, qui était fort éloignée de cette petite armée. Il s'approcha de la reine, et lui dit à l'oreille que le roi avait commandé de lui présenter le prince de Bayreuth. Il le lui amena un moment après. Elle le reçut d'un air fier et lui fit quelques questions fort sèches, qui finirent par un signe de se retirer. La chaleur était extrême; je n'avais point dormi, j'étais remplie d'inquiétudes et à jeun; tout cela me fit trouver mal. La reine me permit de me mettre dans le carrosse des gouvernantes où je me trouvai bientôt mieux.

Deux jours se passèrent ainsi. Le silence du roi nous déroutait entièrement, et ranimait les espérances de la reine; mais la chance changea le 31. Le roi nous ayant appelées, elle et moi dans son cabinet « Vous savez, lui dit-il, que j'ai engagé ma fille au prince de Bayreuth, j'ai fixé les promesses à demain. Soyez persuadée que je vous aurai une obligation infinie et que vous vous attirerez toute ma tendresse si vous en agissez bien avec lui et avec Wilhelmine; mais comptez en revanche sur toute mon indignation si vous faites le contraire. Le diable m'emporte! je saurai mettre fin à vos tracasseries et m'en venger d'une façon sanglante. » La reine effrayée lui promit tout ce qu'il voulut, ce qui lui attira beaucoup de caresses. Il la

pria de me parer au mieux et de me prêter ses pierres. Elle était dans une rage terrible et me jetait de temps en temps des regards furieux. Le roi sortit et rentra peu après dans l'appartement de cette princesse accompagné du prince qu'il lui présenta comme son gendre. Elle lui fit assez bon accueil en présence du roi, mais dès qu'il fut sorti, elle ne cessa de lui dire des piquanteries. Après le jeu, on se mit à table. Le souper fini, elle voulut se retirer, mais le prince la suivit. « Je vous supplie, Madame, lui dit-il, de m'accorder un moment d'audience. Je n'ignore aucune des particularités qui concernent Votre Majesté et la princesse. Je sais qu'elle a été destinée à porter une couronne et que Votre Majesté a souhaité avec ardeur de l'établir en Angleterre. Ce n'est que la rupture des deux Cours qui me procure l'honneur que le roi m'a fait de me choisir pour son gendre. Je me trouve le plus heureux des mortels d'oser aspirer à une princesse pour laquelle je me sens tout le respect et les sentiments qu'elle mérite. Mais ces mêmes sentiments me la font trop chérir pour la plonger dans le malheur par un hymen qui n'est peut-être point de son goût. Je vous supplie donc, Madame, de vous expliquer avec sincérité sur cet article, et d'être persuadée que votre réponse fera tout le bonheur ou le malheur de ma vie, puisque si elle ne m'est point favorable je romprai tout engagement avec le roi, quelque infortuné que j'en puisse devenir. » La reine resta quelque temps interdite : mais se désiant de la bonne foi du prince, elle lui répondit qu'elle n'avait rien à redire contre le choix du roi, qu'elle obéissait à ses ordres et moi aussi. Elle ne put s'empêcher de dire à M^{me} de Kamken, que le prince avait fait là un tour bien spirituel, mais qu'elle n'y avait pas été attrapée.

Le dimanche 3 juin, je me rendis le matin en déshabillé chez la reine. Le roi y était. Il me caressa beaucoup en me donnant la bague de promesse, qui était un gros brillant, et me réitéra sa parole d'avoir soin de moi toute ma vie si je faisais les choses de bonne grâce. Il me fit même présent d'un service d'or, me disant que ce n'était qu'une bagatelle, puisqu'il m'en destinait de plus considérables. Le

soir, à sept heures, nous nous rendîmes aux grands appartements. On y avait préparé une chambre pour la reine, sa cour et les principautés (1), où nous nous assîmes pour attendre le roi. La reine, malgré toute la contrainte qu'elle se faisait, était dans une agitation aisée à remarquer. Elle ne m'avait dit mot de tout le jour et n'exprimait sa colère que par son coup d'œil. Le roi parut enfin avec le prince. Il était aussi troublé que la reine, ce qui lui fit oublier de faire mes promesses en public. Il s'approcha de moi, tenant le prince par la main, et nous fit changer de bague. Je le fis en tremblant. Je voulus lui baiser la main, mais il me releva et me serra longtemps entre ses bras. Les larmes lui coulaient le long des joues. J'y répondis par les miennes. Notre silence était plus expressif que tout ce que nous aurions pu nous dire. La reine me reçut fort froidement. Après avoir reçu les compliments de toutes les principautés qui étaient là, le roi ordonna au prince de me donner la main et de commencer le bal. Mon mariage avait été tenu si secret que personne n'en savait rien. Ce fut une consternation et une douleur générale lorsqu'il fut publié. J'avais beaucoup d'amis et m'étais attiré la bienveillance de tout le monde. Le roi pleura tout le soir. Il embrassa M^{me} de Sonsfeld et lui dit beaucoup de choses obligeantes.

Grumbkow et Seckendorff étaient les seuls contents. Ils venaient de faire un nouveau coup de leur métier. Milord Chesterfield, ambassadeur d'Angleterre en Hollande, avait dépêché un courrier de sa Cour, qui était arrivé le matin. Le résident anglais, auquel il était adressé, fut obligé d'envoyer ses dépêches au ministère. Grumbkow se chargea de les porter au roi. Mais il ne les lui remit qu'après que je fus promise. C'était une déclaration formelle sur mon mariage sans exiger celui de mon frère. Le roi qui, dans le fond, ne me mariait qu'à contre-cœur, fut accablé par la lecture de ces lettres. Il dissimula cependant son chagrin devant Grumbkow et Seckendorff, voyant bien que les choses étaient trop avancées pour reculer, cette dernière

(1) C'est-à-dire ceux qui avait rang de princes.

proposition étant arrivée trop tard, et ne pouvant rétracter son engagement sans offenser un prince souverain de l'Empire, ce qui aurait pu faire tort à mes autres sœurs. D'ailleurs, ce prince s'est toujours piqué de bonne foi et tenait sa parole, quand il l'avait une fois donnée.

La reine fut informée le lendemain de cette catastrophe.

Quoiqu'on lui eût fait part des refus du roi, elle recommença à se flatter de rompre mon mariage et me défendit sous peine de son indignation de parler au prince et de lui faire des politesses. Je lui obéis exactement dans l'espérance de l'apaiser par ma condescendance à ses volontés, mais, dans le fond de mon cœur, je n'aspirais qu'à être bientôt ma-



Frédéric-Louis, prince de Galles.

Dessiné et gravé par I. Simon, d'après un portrait.

(Bibliothèque Nationale, Estampes.)

riée. Les mauvais traitements de cette princesse et la haine qu'elle me témoignait en toute rencontre me réduisaient au désespoir. Hors M^{me} de Kamken, j'étais le rebut de toute sa Cour qui mettait ma patience à l'épreuve par les mépris et les insolences que j'essuyais. Tel est le cours du monde. J'étais bien folle de me chagriner de pareils amis. On me vantait sans cesse la magnificence de

la cour de Bayreuth; on m'assurait qu'elle surpassait de beaucoup en richesse celle de Berlin, et que c'était le centre des plaisirs; mais ceux qui me parlaient ainsi y avaient été du temps du margrave dernier mort et ne connaissait pas les changements qui étaient arrivés depuis. Ces beaux rapports me donnaient une envie extrême d'y être bientôt. Je ne me sentais aucune antipathie pour le prince, mais en revanche j'étais indifférente sur son sujet. Je ne le connaissais que de vue, et mon cœur n'était pas assez léger pour s'attacher à lui avant de le connaître.

Le margrave Henri, aïeul de mon époux, était prince apanagé de la maison de Bayreuth. Il s'était marié fort jeune et avait eu beaucoup d'enfants. Un petit apanage ne suffisait pas pour l'entretien d'une si nombreuse famille et il se trouvait dans une grande détresse, n'ayant quelquefois pas de quoi se nourrir, et, étant réduit, faute d'argent, à mener la vie d'un bourgeois. Il était héritier du pays de Bayreuth, en cas que le margrave George-Guillaume, alors régnant, mourût sans enfants mâles. Cependant, toute espérance paraissait assez vaine de ce côté-là, ce prince étant fort jeune et ayant un fils. Le roi Frédéric I^{er}, mon aïeul, sachant les tristes circonstances où il se trouvait, résolut d'en profiter. Il lui fit proposer de lui céder ses prétentions sur la principauté, moyennant une grosse pension et un régiment qu'il donnerait au second de ses fils. Après bien des allées et venues, le traité fut conclu et les deux fils aînés du malheureux prince Henri se rendirent à Utrecht pour y faire leurs études. A leur retour de l'université, ils trouvèrent leur père à l'extrémité et toute leur famille désolée, les conditions du traité n'ayant point été remplies et la pension retranchée des deux tiers. Le prince Henri étant mort dans ces entrefaites, le margrave George-Frédéric-Charles, après bien des sollicitations inutiles auprès du ministère, résolut enfin d'établir son séjour à Veverling, petite ville dans le pays du roi. Ce fut là où la princesse de Holstein, son épouse, mit au monde celui qui devait être mon époux. Le roi Frédéric I^{er} mourut aussi peu de temps après. L'avènement du roi mon père à la

couronne ne changea point le sort des princes. Réduits au désespoir, ils commencèrent à examiner leur renonciation qu'ils trouvèrent sans valeur du sentiment de tous les jurisconsultes qu'ils interrogèrent sur cet article. Ils se retirèrent donc secrètement de Veverling et parcoururent toutes les cours d'Allemagne pour les mettre dans leurs intérêts. Soutenus de l'Empereur, de l'Empire et de la justice de leur cause, ils parvinrent à faire rompre le traité qui avait été fait et furent entièrement rétablis dans tous leurs droits.

Le margrave George-Guillaume et son fils étant morts, la principauté retomba au prince George-Frédéric-Charles. Il trouva les affaires en grande confusion, beaucoup de dettes, peu d'argent et un ministère corrompu. Cela fut cause qu'il envoya son fils aîné à Genève sous la conduite d'un roturier, fort honnête homme à la vérité, mais fort incapable de donner une éducation telle qu'il la fallait à un prince héréditaire. Son entretien fut réglé avec tant d'économie qu'à peine il suffisait pour sa dépense. Ayant fini ses études, il le fit voyager et lui donna pour gouverneur M. de Voit. Ce prince était de retour de ses voyages quand il arriva à Berlin. J'ai déjà dit qu'il était extrêmement vif. Un sang bouillant le portait à la colère, mais il sait si bien la vaincre qu'on ne s'en aperçoit point et que personne n'en a jamais été victime. Il est fort gai. Sa conversation est agréable, quoiqu'il ait quelque peine à s'expliquer, parce qu'il grasseye beaucoup. Sa conception est aisée et son esprit pénétrant. La bonté de son cœur lui attire l'attachement de tous ceux qui le connaissent. Il est généreux, charitable, compatissant, poli, prévenant, d'une humeur toujours égale. Enfin il possède toutes les vertus sans mélange de vices. Le seul défaut que je lui aie trouvé est un peu de légèreté. Il s'en est cependant beaucoup corrigé. Au reste, tout son pays dont il est adoré, souscrira sans peine à ce que je viens d'écrire à son sujet. Ma sœur Charlotte était promise au prince Charles de Bevern. C'était celle que j'aimais le plus de la famille. Elle m'avait éblouie par ses caresses, son enjouement et son esprit. Je ne connaissais point son

intérieur; sans quoi j'aurais mieux placé mon amitié. Elle est de ces caractères qui ne se soucient de rien que d'eux-mêmes : sans solidité, satirique à l'excès, fausse, jalouse, un peu coquette, et fort intéressée, mais d'une humeur toujours égale, fort douce et complaisante. J'avais fait mon possible pour la mettre bien dans l'esprit de la reine. Comme elle l'avait accompagnée aux voyages de Vousterhausen et de Potsdam, elle s'était insinuée fort avant dans l'esprit de cette princesse. M^{lle} de Montbail, fille de M^{me} de Rocouille, était sa gouvernante. Cette fille m'avait prise en humeur, fâchée qu'on me destinât un plus grand établissement qu'à ma sœur, et que je fusse traitée avec plus de distinction qu'elle. Elle ne cessait de l'animer contre moi. Elle se réjouit beaucoup de mon mariage, espérant que ma sœur pourrait reprendre ma place en Angleterre. Celle-ci, craignant que ma présence ne diminuât son crédit, ne manquait pas de me rendre toutes sortes de mauvais services auprès de la reine. En revanche elle trouvait le prince de Bayreuth fort à son gré. Il était plus beau, mieux fait et plus vif que celui de Bevern. Il lui faisait beaucoup de politesses, au lieu que l'autre était timide et avait un flegme qui ne l'accommodait pas. Elle fit son possible pour le mettre bien avec la reine, mais elle ne put réussir.

Le roi, pour amuser les étrangers et surtout la duchesse de Bevern, nous invita tous à une grande chasse au parc de Charlottenbourg. Le prince d'Anhalt y fut prié avec ses deux fils, Léopold et Maurice. Il était fort piqué de la préférence que le roi avait donnée au prince de Bayreuth sur celui de Schwedt, s'étant toujours flatté que j'épouserais ce dernier. Le prince héréditaire était fort adroit et tirait si juste qu'il ne manquait jamais son coup. Cette chasse pensa lui devenir funeste. Un étourdi de chasseur qui chargeait ses armes eut l'imprudence de lui présenter une arquebuse bandée. Elle se débanda dans le temps que le prince la prit et la balle frisa la tempe du roi. Le prince d'Anhalt en fit beaucoup de bruit. Son fils, le prince Léopold, ne manqua pas d'encherir. Il dit assez haut pour



La collation au château.

Scène de la vie de cour en Prusse : u XVIII^e siècle. Gravure de Chodowiecki, Bibliot. Nation. Estampes.)

que le prince héréditaire pût l'entendre qu'un tel coup méritait qu'on tua sur-le-champ celui qui l'avait fait. Le prince lui riposta vivement et l'affaire serait allée loin si le duc de Bevern et Seckendorff ne se fussent entremis pour les raccommoder. Le roi blâma la conduite du prince Léopold, mais il fit semblant de ne pas s'apercevoir de ce qui s'était passé.

La chasse finie, nous nous rendimes tous à Charlottenbourg, où nous devons passer quelques jours. La reine continua d'y turlupiner le prince. Elle voulait me mortifier par là et se moquer du choix que le roi avait fait. Elle lui dit un jour que j'aimais beaucoup à m'occuper, que j'étais élevée comme une princesse qui aspirait à porter une couronne et que je possédais toutes les sciences. (Elle avançait beaucoup trop sur mon compte.) « Savez-vous l'histoire, continua-t-elle, la géographie, l'italien, l'anglais, la peinture, la musique? etc. » Le prince lui répondit oui et non selon que le cas l'exigeait. Mais voyant que ces questions ne finissaient point et qu'elle l'examinait comme un enfant, il se mit enfin à rire et lui dit : « Je sais aussi mon catéchisme et le *Credo* ». La reine fut un peu déconcertée par cette réplique et ne lui fit plus de questions depuis ce temps-là.

Le roi et tous les princes étrangers, hors celui de Bayreuth, partirent peu après notre retour à Berlin. Le chagrin, la colère et la cruelle contrainte de la reine firent enfin succomber sa santé. Elle eut la fièvre tierce, qu'elle garda trois semaines. Je ne la quittai point pendant tout le cours de sa maladie, et tâchai de regagner son amitié par mes attentions à la servir et à l'amuser. Mais je ne retrouvais plus en elle cette mère si tendre qui partageait mes peines et dont je faisais ma consolation. Lorsqu'elle me voyait inquiète de son état : « Il vous sied bien, me disait-elle, de vous alarmer pour ma santé, puisque c'est vous qui me donnez la mort. » Quand j'étais triste, elle me reprochait fort aigrement mon humeur inégale. Quand j'affectais d'être gaie, c'était mon prochain mariage qui y donnait lieu. Je n'osais mettre que des habits crasseux de

peur qu'elle ne s'imaginât que je voulusse plaire au prince. Enfin, j'étais la personne du monde le plus à plaindre et souvent la tête me tournait. Je dinais et soupais dans son antichambre avec le prince et les dames. Elle envoyait cinquante espions à mes trousses, pour savoir si je lui parlais, mais je n'étais jamais en défaut de ce côté-là, car je ne lui disais mot et lui tournais toujours le dos à table. Il m'a dit depuis qu'il avait été souvent au désespoir et sur le point de partir, si M. de Voit ne l'en eût empêché. Ce pauvre prince était dans une aussi mauvaise situation que moi. Tout le monde prenait à tâche de donner une tournure maligne à ses actions et à ses paroles. On n'avait pas la moindre considération pour lui et on le traitait comme un petit gremlin (1), ce qui l'avait si fort intimidé qu'il était toujours distrait et mélancolique.

La reine étant rétablie, le roi retourna à Berlin. Il ne s'y arrêta que quelques jours. Il annonça à la reine qu'il comptait faire mes noces à son retour qui devait être en six semaines, qu'il lui ferait donner l'argent nécessaire pour m'équiper et qu'elle devait tâcher de divertir le prince pendant son absence par des bals et festins. Cette princesse, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, lui fit nombre de difficultés, lui représentant qu'il était impossible de me nipper dans un si court espace, les marchands n'étant point assez fournis pour livrer ce qui serait nécessaire. Ses raisons prévalurent pour mon malheur, car le roi était très bien disposé pour moi, et m'aurait fait de grands avantages : ils s'en allèrent en fumée dès que mon mariage fut reculé. La reine changea de conduite après le départ du roi. Elle affecta de témoigner de l'amitié au prince et d'être satisfaite de l'avoir pour gendre, mais elle ne se contraignit point avec moi et je restai son souffre-douleur aussi bien que M^{me} de Sonsfeld. Je séchais sur pied et ma santé se ruinait à force de chagrins. J'inspirai enfin de la compassion à ceux qui en étaient le moins susceptible. La

1. La margrave emploie toujours *gremlin* au sens de *personnage vil, méprisable*.

Ramen, qui me voyait souvent au désespoir, et à laquelle j'avais dit plusieurs fois, dans la violence de mon transport, que la reine me poussait à bout et que je me jetterais au pied du roi à son retour pour le supplier de me dispenser de me marier, en avertit Grumbkow et lui fit craindre qu'en effet je ne prisse cette résolution. Celui-ci, n'ignorant pas que la reine intriguait toujours en Angleterre et redoutant de nouvelles propositions de cette Cour, résolut de lui donner le change et de mettre fin à la mauvaise humeur qu'elle me témoignait d'une façon assez étrange. Il lui fit dire par M. de Sastot que le roi se repentait de m'avoir engagée, qu'il ne pouvait souffrir le prince héréditaire, et qu'il se proposait de rompre mon mariage à son retour de Prusse et me donner le duc de Weissenfels. Il lui recommanda surtout le secret puisqu'il n'y avait que lui qui sût les intentions du roi. Cette fausse confiance fit l'effet que Grumbkow s'était promis. La reine prit d'abord son parti qui fut de protéger hautement le prince héréditaire. Elle me fit part de ses craintes et m'ordonna de lui faire des politesses, disant qu'elle aimait mieux mourir que de me voir duchesse de Weissenfels. Tel était son caractère : il lui suffisait que le roi approuvât une chose pour qu'elle le trouvât mal. Je ne comprenais rien à toute cette énigme, que Grumbkow m'a dévoilée depuis.

Ce bon intervalle ne fut pas de durée. Le roi étant revenu peu après de Prusse, témoigna assez par ses actions qu'on en avait donné à garder à la reine. A la vérité, les manières polies et réservées du prince ne lui plaisaient point. Il voulait un gendre qui n'aimât que le militaire, le vin et l'économie, et qui eût les façons allemandes. Pour approfondir son caractère et tâcher de le former, il l'environnait tous les jours. Le prince supportait si bien le vin qu'il ne changeait jamais de conduite et gardait son bon sens pendant que les autres le perdaient. Cela faisait enrager le roi. Il se plaignit même de lui à Grumbkow et à Seckendorff, disant qu'il n'était qu'un petit-maître qui n'avait point d'esprit et dont les manières lui étaient odieuses. Ces discours souvent répétés firent craindre à

ces derniers que l'aversion du roi n'entraînât des suites fâcheuses pour leurs intérêts. Pour les prévenir, ils proposèrent au prince héréditaire de lui faire avoir un régiment prussien et lui représentèrent que c'était l'unique moyen de s'insinuer et de faire réussir son mariage. Le prince se trouva fort embarrassé. Le margrave, son père, était altier dans ses volontés. Il n'avait jamais voulu consentir que son fils s'adonnât au métier militaire, et pour lui en ôter les moyens, il avait cédé deux régiments impériaux que le margrave George-Guillaume avait levés, l'un à son fils cadet, l'autre au général Philippe. Cependant, après de mûres réflexions, il se rendit aux instances de Grumbkow. Le roi fut charmé d'apprendre que le prince souhaitait d'entrer à son service. Il lui conféra, quelques jours après, un régiment de dragons et lui fit présent d'une épée d'or si pesante qu'à peine on pouvait la lever. Je fus très fâchée de tout cela. Il suffisait d'être en service pour être traité en esclave. Ni mes frères, ni les princes du sang n'avaient d'autre distinction que celle qu'ils recevaient de leur grade militaire. Ils étaient confinés à leur garnison, d'où ils ne sortaient que pour passer en revue, n'avaient pour compagnie que des brutaux d'officiers, sans esprit et sans éducation, avec lesquels ils s'abrutissaient entièrement, n'ayant d'autre occupation que de faire exercer les troupes. Je ne doutai point que le prince ne fût mis sur le même pied. Mes conjectures se trouvèrent justes. Le roi, avant de retourner à Potsdam, lui fit insinuer qu'il lui ferait plaisir d'aller prendre possession de son régiment. Il fallut obéir.

La veille de son départ, il m'accosta dans le jardin à *Mon Bijou*. Il savait mon mécontentement, M^{me} de Sönsfeld l'ayant dit à M. de Voit. Je me promenais avec elle lorsqu'il m'aborda. « Je n'ai pu jusqu'à présent, me dit-il, trouver l'occasion de parler à votre Altesse Royale, et lui témoigner le désespoir dans lequel je suis de remarquer, par toutes ses actions, l'aversion qu'elle a pour moi. Je suis informé des mauvaises impressions qu'on lui a données sur mon sujet et qui me désolent. Suis-je cause, Madame, des

chagrins que vous avez endurés? Je n'aurais jamais osé aspirer à la possession de Votre Altesse Royale, si le roi ne m'en avait fait la première proposition. Ai-je pu la refuser en me rendant le plus malheureux des hommes, et pouvez-vous me condamner, Madame, de l'avoir acceptée? Cependant, je pars sans savoir combien durera mon absence. J'ose donc la supplier de me donner une réponse positive et de me dire si elle se sent en effet une haine insurmontable pour moi. En ce cas, je prendrai d'elle un congé éternel et romprai pour jamais mon engagement. » Il avait les larmes aux yeux en me parlant et paraissait fort touché. Pour moi, j'étais dans un embarras extrême. Je n'étais point faite à pareil jargon et j'avais rougi jusqu'au bout des doigts. Comme je ne répondais point, il redoubla ses instances et me dit enfin d'un air fort triste qu'il ne remarquait que trop que mon silence ne lui présageait rien de bon et qu'il prendrait ses mesures là-dessus. « Ma parole est inviolable, lui répondis-je. Je vous l'ai donnée par ordre du roi, mais vous pouvez compter que je la tiendrai exactement. » La reine, qui s'approcha, me fit beaucoup de plaisir en mettant fin à cette conversation.

M^{me} de Kamken s'était divertie cet après-midi à faire des devises de sucre. Elle en donna à tout le monde le soir à table. Le prince m'en cassa une dans la main. Il en fit de même à ma sœur, mais la reine ne s'en fâcha que contre moi et se leva de table sur-le-champ. Elle prit congé du prince fort à la hâte et se mit en carrosse avec ma sœur et moi. « Je ne vous connais plus, me dit-elle, depuis que vos maudites promesses se sont faites. Vous n'avez plus ni pudeur ni modestie. J'ai rougi pour vous quand votre sot de prince vous a cassé une devise dans la main. Ce sont des familiarités qui ne conviennent point et il aurait dû être mieux informé du respect qu'il vous doit. » Je lui répondis qu'en ayant agi de même avec ma sœur, je n'avais pas cru que la chose fût de conséquence, mais que cela n'arriverait plus. Cela ne l'apaisa point. Elle saisit cette occasion de maltraiter M^{me} de Son ed e lendemain. M^{me} de Kamken, qui était présente, mit fin à ses gronderies

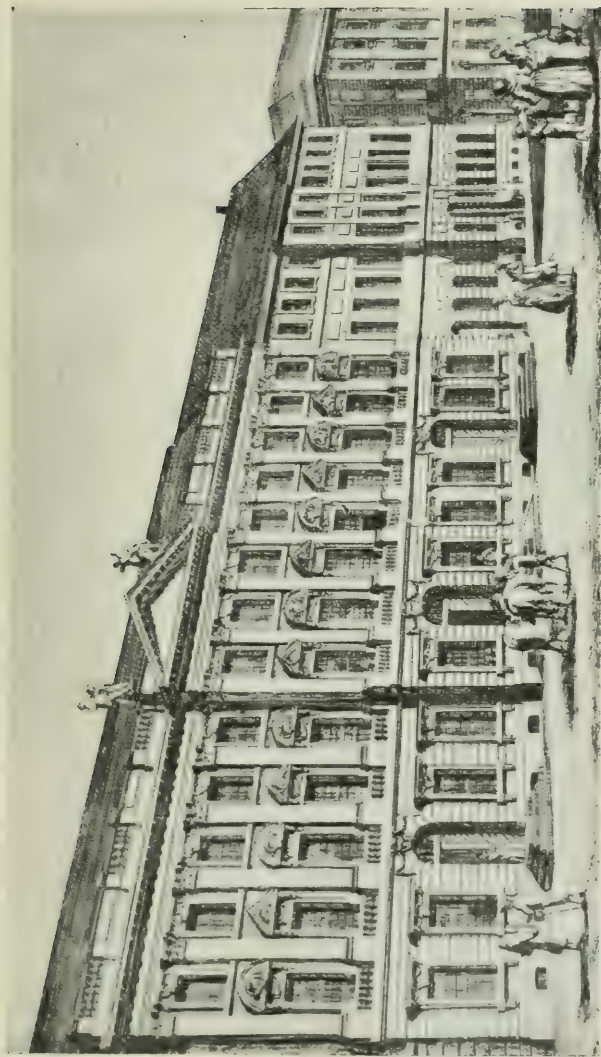
et lui parla si fortement sur mon sujet que faute de replique elle fut obligée de se taire.

Jusque-là, je n'avais senti que les peines du purgatoire ; j'éprouvai quinze jours après celles de l'enfer, étant obligée de suivre la reine à Vousterhausen. Il n'y eut que ma sœur Charlotte, les deux gouvernantes de Kamken et de Sonsfeld et la Montbail qui furent de ce voyage. Le roi avait fait élever à force de bras et de dépenses une colline de sable aride, qui bornait si bien la vue qu'on ne voyait le château enchanté qu'à sa descente. Ce soi-disant palais ne consistait que dans un corps de logis fort petit, dont la beauté était relevée par une tour antique, qui contenait un escalier de bois en escargot. Ce corps de logis était entouré d'une terrasse, autour de laquelle on avait creusé un fossé, dont l'eau noire et croupissante ressemblait à celle du Styx et répandait une odeur affreuse, capable de suffoquer. Trois ponts, placés à chaque face de la maison, faisaient la communication de la cour, du jardin et d'un moulin qui était vis-à-vis. Cette cour était fermée des deux côtés par des ailes, où logeaient les messieurs de la suite du roi. Elle était bornée par une palissade à l'entrée de laquelle on avait attaché deux aigles blancs, deux aigles noirs et deux ours en guise de garde, très méchants animaux, pour le dire en passant, qui attaquaient tout le monde. Au milieu de cette cour s'élevait un puits dont, avec beaucoup d'art, on avait fait une fontaine pour l'usage de la cuisine. Ce groupe magnifique était environné de gradins et d'un treillis de fer en dehors, et c'était l'endroit agréable que le roi avait choisi pour fumer le soir. Ma sœur et moi, avec toute notre suite, nous n'avions pour tout logement que deux galetas. Quelque temps qu'il fit, nous dînions sous une tente tendue sous un gros tilleul ; et lorsqu'il pleuvait fort, nous avions de l'eau à mi-jambe, cet endroit étant creux. La table était toujours de vingt-quatre personnes dont les trois quarts faisaient diète, parce que l'ordinaire n'était que de six plats, servis avec beaucoup d'économie. Depuis les neuf heures du matin jusqu'à trois ou quatre heures après minuit, nous étions enfermées avec la reine, sans oser res-

pirer l'air ni aller au jardin qui était tout proche, parce qu'elle ne le voulait pas. Elle jouait, tout le jour, au tocaille avec ses trois dames pendant que le roi était dehors. Ainsi je restais seule avec ma sœur, qui me traitait de haut en bas, et devenais hypocondre à force d'être assise et d'entendre des choses désagréables. Le roi était toujours levé de table à une heure après-midi. Il se couchait alors sur un fauteuil placé sur la terrasse et dormait jusqu'à deux heures et demie, exposé à la plus forte ardeur du soleil. Nous partagions avec lui cette chaleur brûlante, étant tous couchés à terre à ses pieds. Tel était l'agréable genre de vie que nous menions à ce charmant endroit. Le prince héréditaire y arriva quelques jours après nous. Il m'avait écrit plusieurs fois. La reine m'avait toujours dicté mes réponses.

J'avais eu aussi le plaisir de recevoir de mon frère une lettre que le major Sonsfeld m'avait fait remettre par sa sœur. Il me louait beaucoup de la bonne résolution que j'avais prise de mettre fin par mon mariage aux dissensions domestiques. Il paraissait inquiet sur mon sort, me priant de lui faire le portrait du prince et de lui mander si j'étais contente du choix du roi. Il m'assurait qu'il était fort satisfait de sa façon de vivre, qu'il se divertissait très bien, et que le seul chagrin qu'il avait, c'était de n'être pas auprès de moi. On lui avait caché ce que j'avais souffert pour lui et il ignorait qu'il m'était redevable des bons traitements qu'on lui faisait et de sa grâce future. Je ne voulus pas le lui écrire et ne lui répondis que sur les articles qu'il voulait savoir. Je lui fis part aussi du changement de la reine et le priai de lui faire entendre raison sur mon mariage. Cette princesse n'en fut que plus piquée, sentant qu'il n'y avait qu'elle de toute la famille qui désapprouvât ma conduite.

Cependant, le prince héréditaire s'insinuait tous les jours davantage dans les bonnes grâces de ma sœur. Plus son penchant augmentait pour lui, plus sa haine redoubla pour moi. Elle m'en faisait sentir les cruels effets en animant la reine contre moi. Un jour que celle-ci m'avait



Le château de Potsdam.

Vue prise du côté du bassin, gravée par Kruger, (Bibliothèque Nationale, Estampes.)

fort maltraitée et que je pleurais à chaudes larmes dans un coin de la chambre, elle m'aborda : « Qu'avez-vous, me dit-elle, qui vous afflige si fort? — Je suis au désespoir, lui répondis-je, que la reine ne puisse plus me souffrir. Si cela continue, j'en mourrai de douleur. — Vous êtes bien folle, répartit-elle. Si j'avais un aussi aimable amant que vous, je me soucierais bien de la reine. Pour moi je ris quand elle me gronde, car autant vaut. — Vous ne l'aimez donc pas, lui répliquai-je, car quand on aime quelqu'un, on est sensible sur son sujet. D'ailleurs, vous ne pouvez vous plaindre de votre sort : le prince Charles a du mérite et de bonnes qualités et, de quelque côté que vous vous tourniez, la fortune vous rit, au lieu que je suis abandonnée de tout le monde et même du roi qui ne me regarde plus depuis quelque temps. — Eh bien ! me répondit-elle d'un petit air malin, si vous trouvez le prince Charles si fort à votre gré, troquons d'amants. Voici ma bague de promesse, donnez-moi la vôtre. » Je pris son raisonnement pour un badinage et lui dis que mon cœur étant entièrement libre, je voulais bien les lui céder l'un et l'autre. « Donnez-moi donc votre bague, continua-t-elle en me la tirant du doigt. — Prenez-là, elle est à votre service. » Elle mit et cacha dans un petit coin celle qu'elle avait reçue de son fiancé. Je ne fis aucune réflexion sur tout cela ; mais M^{me} de Sonsfeld s'étant aperçue que cette bague manquait, et ayant pris garde que ma sœur la portait depuis trois jours, me représenta que si le roi et le prince s'en apercevaient, j'en aurais du chagrin. Je la lui redemandai, mais elle ne voulut point me la rendre, quelques instances que M^{me} de Sonsfeld et moi lui fissions. Il fallut donc m'adresser à la Ramen, qui le dit à la reine. Elle gronda beaucoup ma sœur qui reprit sa bague et me rendit la mienne. Elle ne me le pardonna pas. Je n'osais plus lever les yeux, car elle disait à l'instant à la reine que je jouais de la paupière avec le prince.

Nous partîmes de Vousterhausen pour aller à Maqueno, séjour aussi désagréable que celui que nous quittions. Il s'y passa de nouvelles scènes. Les Anglais murmuraient

depuis longtemps contre le roi d'Angleterre. Ils avaient toujours désiré avec ardeur de me voir établie dans ce royaume. Le prince de Galles commençait à se faire un parti. Il ne pouvait se consoler de la rupture de son mariage avec moi. Secondé de toute la nation, il fit tant de bruit que le roi d'Angleterre, pour le contenter, résolut de faire encore les avances au roi mon père, mais ne voulant point s'exposer à un refus, il chargea la cour de Hesse de sonder les intentions de ce prince. Le prince Guillaume dépêcha pour cet effet le colonel Donep à Berlin. Celui-ci arriva à Maqueno en même temps que nous. Je ne sais point les propositions qu'il fit au roi. Je m'imagine que le mariage de mon frère n'y fut point oublié. La première réponse du roi fut si obligeante que Donep ne douta point de la réussite de sa négociation. Il n'avait jamais été employé dans les affaires et était ami intime de Grumbkow. Ne le croyant pas suspect, il lui fit confidence de sa commission. Celui-ci, voyant le roi indéterminé, lui parla fortement et lui conseilla d'élever plusieurs prétentions que j'ignore et qu'il savait d'avance qu'on n'accorderait pas. Quinze jours se passèrent à débattre cette affaire. M. Donep exigeait une réponse positive. Le roi était d'une humeur terrible; son irrésolution en était cause.

J'étais extrêmement malade pendant ce temps. J'avais un abcès à la gorge accompagné d'une grosse fièvre. La reine avait l'inhumanité de me forcer à sortir. Je fus trois jours si mal que je ne pouvais parler ni me tenir debout. On peut bien croire que je faisais une triste figure. L'abcès étant crevé, je me trouvai mieux. Le roi nous régala, malgré son humeur chagrine, d'une comédie allemande et du spectacle des danseurs de corde. Il les fit jouer dans une grande place proche de la maison. Il s'assit à une fenêtre avec la reine. Ma sœur, le prince et moi, nous nous placâmes dans l'autre croisée. Le prince avait l'air fort triste et me conta tout bas, sans que ma sœur s'en aperçût, l'ambassade de M. Donep et les inquiétudes où il se trouvait. Cette nouvelle, que j'ignorais entièrement, m'effraya beaucoup. Je le priai instamment de n'en point parler à la

reine, qui n'en était pas informée, étant persuadée que mes chagrins s'augmenteraient si elle l'apprenait. Mes précautions furent inutiles. M. Donep l'en fit avertir le lendemain. L'air triste et pensif du prince la remplit d'espérances. Pour cacher son jeu, elle l'accabla de politesses. Dès que je fus dans ma chambre, je fis de sérieuses réflexions sur la conduite que je tiendrais en cas que le roi voulût entrer dans les vues de l'Angleterre. La sincérité et la franchise du prince qui m'avait fait part de ce qui était sur le tapis m'avaient donné beaucoup d'estime pour lui. Je ne trouvais rien à redire ni contre sa personne ni contre son caractère. Je ne connaissais point le prince de Galles. Je n'avais jamais eu d'inclination pour lui. Mon ambition était bornée. J'avais pris enfin mon parti. J'étais lasse d'être le jouet de la fortune et bien résolue, si on m'en laissait le choix, de m'en tenir à celui que le roi avait fait pour moi, mais dans le cas contraire de ne point changer sans lui faire de fortes représentations.

Nous retournâmes le lendemain de bon matin à Vouterhausen. La reine s'enferma seule avec moi dès que nous fûmes arrivés. Après m'avoir appris ce que M. Donep lui avait fait savoir : « Aujourd'hui, continua-t-elle, votre fichu mariage sera rompu et je compte que votre sot de prince partira demain, car je ne doute point que, si le roi vous laisse la liberté du choix, vous ne vous déterminiez pour mon neveu. Je veux absolument savoir vos sentiments là-dessus. Je ne vous parle pas ainsi sans raison, m'entendez-vous? D'ailleurs, je vous crois le cœur trop bien placé pour balancer un moment. » Je restai interdite pendant ce raisonnement et j'appelai tous les saints du paradis à mon secours, pour m'inspirer une réponse ambiguë, capable de me tirer d'embarras. « J'ai été toujours soumise, lui répondis-je, aux ordres de Votre Majesté et n'y ai désobéi que contrainte par un pouvoir supérieur. Je n'en ai agi ainsi que pour remettre la paix dans la famille, procurer la liberté à mon frère et pour vous épargner, Madame, mille chagrins que vous endureriez encore. L'inclination n'a été pour rien dans la démarche que j'ai

faite. Le prince m'était inconnu. Mais depuis qu'il en est autrement, qu'il a gagné mon estime et que je ne lui trouve aucun défaut qui puisse lui attirer mon aversion, je me trouverais très condamnable si je voulais retirer la parole que je lui ai donnée. » La reine m'interrompit. Furieuse de ce que je venais de lui dire, elle me traita du haut en bas. Malgré toute ma douleur, il fallut pourtant me contraindre devant le roi. Ce prince ne me regardait plus depuis son retour de Prusse, ce qui augmentait encore mon désespoir. Il fut de très mauvaise humeur ce jour-là. Le soir, le prince vint souper avec nous comme à l'ordinaire. La reine ni ma sœur n'étaient dans la chambre lorsqu'il entra. Sa physionomie était toute changée. Elle était aussi gaie qu'elle avait paru triste. Il me dit tout bas : « Le roi a tout refusé. Donep part. » Je ne fis semblant de rien, mais cette nouvelle me réjouit beaucoup. La reine l'apprit quelques heures après. Elle en eut le cœur outré et son chagrin retomba sur moi qui en fus la partie souffrante.

Mes noces étaient fixées au 20 novembre et le roi, voulant qu'elles se fissent avec éclat, y avait invité plusieurs principautés, toute la famille de Bevern, la duchesse de Meiningen, le margrave d'Anspach avec ma sœur. Ces deux derniers arrivèrent les premiers à Vousterhausen. Le roi alla à cheval au-devant d'eux et mena ma sœur chez la reine. Nous la reconnûmes difficilement; elle avait été fort belle et ne l'était plus; son teint était gâté et ses manières fort affectées. Elle avait repris ma place dans la faveur du roi, mais la reine n'avait jamais pu la souffrir. Elle fut même piquée des caresses et des distinctions que le roi lui fit, ne pouvant endurer qu'il en fit à d'autres plus qu'à elle. Elle fut pourtant obligée de lui faire bonne mine. Mon entrevue fut plus sincère. Ma sœur m'avait toujours aimée et je le lui avais bien rendu. Après le souper, le roi la conduisit dans sa chambre, qui était à côté de la mienne sous le toit. Ses gens n'étant point encore arrivés, le roi me montrant du doigt lui dit : « Votre sœur pourra vous servir de femme de chambre, car elle n'est bonne qu'à

cela. » Je crus tomber de mon haut en entendant ces paroles. Le roi se retira un moment après et j'en fis de même. J'avais le cœur si gros que la nuit je faillis mourir. Quel crime avais-je commis qui pût m'attirer un si cruel traitement en présence de celui que je devais épouser et de toute une cour étrangère ! Ma sœur même en fut mortifiée et fit ce qu'elle put pour me consoler. Pour m'humilier davantage, le roi lui donna le lendemain la préséance qu'elle ne pouvait prétendre sur moi étant l'aînée. La reine en fut très fâchée, mais ses représentations ne firent aucun effet. Pour moi, je n'y fus sensible que parce que c'était une suite de ce que le roi m'avait dit la veille. Ce prince prit à tâche de m'humilier tant que nous restâmes à ce maudit Vousterhausen. Il ne savait lui-même ce qu'il voulait. Il y avait des moments qu'il sentait de cruels repentirs de m'avoir engagée et d'avoir rompu avec l'Angleterre. Dans d'autres instants, il était plus animé que jamais contre cette Cour, mais ces derniers n'étaient pas de durée. Quoi qu'il en soit, toute sa mauvaise humeur retombait sur moi.

Nous retournâmes enfin le 5 novembre à Berlin. La duchesse de Saxe-Meiningen, ma grand'tante, fille de l'électeur Frédéric-Guillaume, y arriva deux jours après nous. Cette princesse était veuve de son troisième mari, ayant épousé en premières noces le duc de Courlande et s'étant remariée après sa mort au margrave Christian Ernest de Bayreuth. Elle avait trouvé le secret de ruiner totalement le pays de ces deux princes. On dit qu'elle avait fort aimé à plaire dans sa jeunesse. Il y paraissait encore par ses manières affectées. Elle aurait été excellente actrice pour jouer les rôles de caractère. Sa physionomie rubiconde et sa taille, d'une grosseur si monstrueuse qu'elle avait peine à marcher, lui donnaient l'air d'un Bacchus femelle. Elle prenait soin d'exposer à la vue de tous sa grosse gorge, flasque et ridée, qu'elle fouettait continuellement avec ses mains pour y attirer l'attention. Quoiqu'elle eût soixante ans passés, elle était requinquée comme une jeune personne, coiffée en cheveux marronnés, tout rem-

plis de pompons couleur de rose, et si couverte de pierres de couleur, qu'on l'eût prise pour l'arc-en-ciel. La reine fut obligée, par ordre du roi, de lui rendre la première visite. « Faites-vous annoncer, me dit-elle, quand je serai de retour, et allez ensuite chez la duchesse. » J'obéis ponctuellement à ses ordres. Comme il était tard et qu'il y avait apparemment le soir, ma visite ne fut pas longue. Je trouvai la cour commencée en entrant chez la reine qui était occupée à entretenir le monde. Dès qu'elle me vit, elle me demanda d'un ton colère pourquoi je venais si tard. « J'ai été chez la duchesse comme votre Majesté me l'a ordonné. — Comment, reprit-elle, par mon ordre? Je ne vous ai jamais commandé de faire des bassesses ni d'oublier votre rang et votre caractère; mais depuis quelque temps vous êtes si accoutumée à faire des lâchetés que celle-ci ne me surprend pas. » Cette dure réprimande à la face du public me piqua jusqu'au vif. Je baissai les yeux, et quelque effort que je fisse pour tenir contenance je ne pus en venir à bout. Tout le monde blâma la reine et me plaignit tout bas. M^{me} de Grumbkow, quoique femme d'un méchant mari, avait beaucoup de mérite. Elle s'approcha de moi pour me demander ce qui portait la reine à me traiter avec tant de dureté. Je levai les épaules sans lui répondre.

Le roi, le margrave de Bayreuth et la cour de Bevern arrivèrent le lendemain. Le margrave me fut présenté chez la reine, où il me fit des protestations sans fin. Comme il n'y avait plus que six jours jusqu'à celui fixé pour mes noces, le roi ordonna absolument à la reine d'accorder l'entrée libre chez moi au margrave et à son fils. Ils n'en profitèrent pas beaucoup, car j'étais toute la journée chez elle et ne les voyais qu'un moment, le soir, en présence de beaucoup de monde. Le 19, je fus surprise de trouver cette princesse toute changée à mon égard. Elle m'accabla de caresses, m'assurant que j'étais le plus cher de ses enfants. Je ne compris rien à son procédé; mais elle se démasqua le soir, me tirant à part dans son cabinet: « Vous allez être sacrifiée demain, me dit-elle. Malgré tous mes efforts, je n'ai pu parvenir à retarder votre hymen. J'attends un cour-

rier d'Angleterre et je suis sûre d'avance que le roi mon frère se décidera au mariage de votre frère. Moyennant quoi le roi ne fera plus de difficultés pour rompre vos engagements avec le prince héréditaire. Cependant, comme j'ignore combien de temps le courrier tardera encore à arriver, et que je ne trouve aucun expédient pour empêcher que vos noces ne se fassent demain, il m'est venu une idée qui peut me mettre l'esprit en repos, et c'est de vous que j'en attends l'exécution. Promettez-moi donc de n'avoir aucune familiarité avec le prince et de vivre avec lui comme frère et sœur, puisque c'est le seul moyen de dissoudre votre mariage, qui sera nul, s'il n'est pas consommé. » Le roi survint lorsque j'allais lui répondre et il lui fut impossible de me parler de tout le soir tant elle fut obsédée. Le lendemain matin, je me rendis en déshabillé dans son appartement. Elle me prit par la main et me conduisit chez le roi pour y faire ma renonciation à l'allodial. J'y trouvai le margrave et son fils, Grumbkow, Poudewel, Toulmeier et Voit, ministre de Bayreuth. On me lut la formule du serment qui portait que je me désistais de mes prétentions sur tous les biens allodiaux, tant que mes frères et leur postérité masculine existeraient, mais qu'en cas de leur mort je rentrerais dans tous mes droits d'héritière présomptive. Le serment fait, on en exigea un second qui me jeta dans une surprise extrême, n'ayant point été prévenue sur son sujet : c'était de renoncer pour jamais à l'héritage de la reine, si elle venait à décéder sans avoir fait de testament. Je restai immobile. Le roi, s'apercevant de mon trouble, me dit en m'embrassant, les larmes aux yeux : « Il faut vous soumettre, ma chère fille, à cette dure loi. Votre sœur d'Anspach a passé même condamnation. Dans le fond ce n'est qu'une formalité, car votre mère est toujours maîtresse de faire un testament quand elle voudra. » Je lui baisai la main en lui représentant qu'il m'avait fait promettre d'avoir soin de moi et que je ne pouvais croire qu'il me traiterait avec tant de dureté. « Il n'est pas temps de faire des difficultés, répliqua-t-il d'un ton de colère. Signez de bonne grâce ou je vous ferai signer par

force. » Il me dit ces derniers mots tout bas. Il fallut donc lui obéir bon gré mal gré. Dès que cette maudite cérémonie fut finie, il me fit beaucoup de caresses, me loua de ma soumission et fut libéral en promesses qu'il n'avait pas dessein de tenir.

Nous nous mêmes ensuite à table où il me fit asseoir à côté de lui; il n'y avait que le prince, mes sœurs et frères et la duchesse de Bevern. J'étais triste et pensive. Il est naturel de faire des réflexions sur le point de contracter des nœuds qui décident du bonheur ou du malheur de notre vie. Dès que nous eûmes di-



Frédéric-Guillaume, margrave de Brandebourg.

Portrait de Nicolas Vischer, gravure de I. Gole
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

né, le roi ordonna à la reine de commencer à me parer. Il était quatre heures et je devais être prête à sept. La reine voulut me coiffer. Comme elle n'était pas habile au métier de femme de chambre, elle n'en put venir à bout. Ses dames y suppléèrent, mais aussitôt que mes cheveux étaient accommodés d'un côté, elle les gâtait, et tout cela n'était que feinte pour gagner du temps, dans l'espérance que le courrier arriverait. Elle ignorait qu'il était déjà en ville et que Grumbkow en avait les dépêches. On peut bien s'imaginer qu'il ne les donna au roi qu'après que la

bénédictio fut donnée. Tout cela fut cause que je fus attifée comme une folle. On me mit la couronne royale et vingt-quatre boucles de cheveux grosses comme un bras. Tel était l'ordre de la reine. Je ne pouvais soutenir ma tête trop faible pour un si grand poids. Mon habit était une robe d'étoffe d'argent, fort riche, avec un point d'Espagne d'or et ma queue avait douze aunes de long. Deux des dames de la reine et deux des miennes portaient ma queue. Ces deux dernières étaient M^{lles} de Sonsfeld, sœur de ma gouvernante et M^{lle} de Grumbkow, nièce de mon persécuteur. J'avais été obligée d'accepter celle-ci, le roi l'ayant voulu absolument. M^{me} de Sonsfeld fut déclarée, ce jour-là, abbesse de Volmerstedt et le roi lui conféra lui-même l'ordre de ce chapitre. Nous nous rendîmes tous au grand appartement.

Ce fut là que se fit la cérémonie de mon mariage. On fit une triple décharge de canons lorsqu'on nous donna la bénédiction. Tous les envoyés, à l'exception de celui d'Angleterre, y étaient. Le margrave de Schwedt fut obligé de s'y trouver par ordre exprès du roi. Après avoir fait et reçu les félicitations, on me fit asseoir sous le dais, sur un fauteuil, à côté de la reine. Le prince héréditaire commença le bal avec ma sœur d'Anspach. Il ne dura qu'une heure. Après quoi on se mit à table. Le roi avait fait tirer aux billets pour éviter les disputes de rang parmi les princes étrangers. Je fus placée au haut bout avec le prince, chacun sur un fauteuil. Le margrave, mon beau-père, était à côté de moi. Le roi se mit à côté du prince. Il y avait trente-quatre principautés à table. Le roi se divertit à faire enivrer le prince et le fit tant boire qu'il le vit enfin en pointe de vin. Deux dames restèrent tout le temps derrière moi et les messieurs de service, qu'on m'avait donnés, qui étaient le colonel Vreiche et le major Stecho, me servirent tout le temps, aussi bien que M. de Voit qui avait été déclaré mon grand-maitre, et M. Bendemann, qu'on m'avait donné comme gentilhomme de la chambre.

Après le souper, nous repassâmes dans la salle où tout était préparé pour la danse aux flambeaux. Cette danse est

une vieille étiquette allemande. Elle se fait en cérémonie. Les maréchaux de la Cour, avec leur bâton de commandement, commencent la marche. Ils sont suivis de tous les lieutenants-généraux de l'armée qui portent chacun un cierge allumé. Les nouveaux époux font deux tours en marchant gravement. La mariée prend tous les princes l'un après l'autre. Quand elle a fini sa tournée, le marié prend sa place et fait le même tour avec les princesses. Tout cela au son des timbales et des trompettes. La danse finie, on me conduisit dans le premier appartement, où on avait tendu un meuble et un lit de velours cramoisi brodé de perles. Selon l'étiquette, la reine devait me déshabiller, mais elle me trouva indigne de cet honneur et ne me donna que la chemise. Mes sœurs et les princesses me rendirent cet office. Dès que je fus en déshabillé, tout le monde se retira et prit congé de moi, à l'exception de la duchesse de Bevern et ma sœur d'Anspach. On me transporta alors dans mon véritable appartement où le roi me fit mettre à genoux et réciter tout haut le *Credo* et le *Pater*. La reine était furieuse et maltraitait tout le monde. Elle avait appris que le courrier était arrivé, ce qui la mettait au désespoir. Elle me dit encore mille duretés avant de s'en aller.

Il faut avouer que mon mariage est la chose du monde la plus extraordinaire. Le roi mon père l'avait fait à contre-cœur et s'en repentait tous les jours. Il aurait pu le rompre et l'accomplir contre ses désirs. Je n'ai pas besoin de parler des sentiments de la reine. On peut assez voir par ce que j'en ai écrit combien elle y était contraire. Le margrave de Bayreuth en était aussi mécontent que ces derniers. Il n'y avait consenti que dans l'espérance d'en tirer de grands avantages, dont il se voyait frustré par l'avarice du roi. Il était jaloux du bonheur de son fils et son esprit méfiant lui donnait des peurs paniques. Je me trouvai donc mariée contre le gré des trois personnes principales qui pouvaient disposer de mon sort et de celui du prince et, cependant, de leur consentement. Quand je réfléchis quelquefois à tout cela, je ne puis m'empêcher de

croire à une destinée et ma philosophie cède parfois aux pensées que l'expérience me fait naître sur ce sujet.

Le lendemain matin, le roi, suivi des princes et des généraux, vint me rendre visite et me fit présent d'un service en argent. La reine, selon les règles, devait me faire e même honneur, mais elle s'en dispensa. Malgré tous mes chagrins, je n'oubliais pas mon frère. J'envoyai M. de Voit chez Grumbkow pour le sommer de tenir sa parole. Il me fit assurer qu'il en parlerait au roi, mais qu'il fallait patienter quelques jours. Le 23, il y eut bal au grand appartement. On tira aux billets avant que d'y aller. Je tirai numéro 1. Avec le prince, on compta 700 couples, tous gens de condition. Il y avait quatre quadrilles. Je conduisis le premier, la margrave Philippe le deuxième, la margrave Albert le troisième et sa fille le quatrième. Le mien me fut assigné à la galerie des tableaux. La reine et toutes les principautés en étaient. J'aimais la danse, j'en profitai. Grumbkow vint m'interrompre au milieu du menuet. « Eh ! mon Dieu, Madame, me dit-il, ne semble-t-il pas que vous soyez piquée de la tarentule ? Ne voyez-vous pas ces étrangers qui viennent d'arriver ? » Je m'arrêtai tout court, et, regardant de tous côtés, je vis, en effet, un jeune homme habillé de gris qui m'était inconnu. « Allez donc embrasser le prince royal, me dit-il. Le voilà devant vous. » Tout mon sang se bouleversa de joie. « Oh ! mon Dieu, mon frère, m'écriai-je ; mais je ne le trouve point. Où est-il ? faites-le moi voir au nom de Dieu ! » Grumbkow me conduisit à lui. En m'approchant, je le reconnus, mais avec peine. Il avait prodigieusement engraisé et avait pris un cou fort court, son visage était aussi fort changé et n'était plus si beau qu'il avait été. Je lui sautai au cou. J'étais si saisie que je ne proférais que des propos interrompus, je pleurais, je riais, comme une personne hors de sens. De ma vie, je n'ai senti une joie si vive.

Après ces premiers mouvements, j'allai me jeter aux pieds du roi qui me dit tout haut, en présence de mon frère : « Êtes-vous contente de moi ? Vous voyez que j'ai tenu parole. » Je pris mon frère par la main et le suppliai



Portrait peint par Antoine Pesne, gravé par G.-V. Schmidt.

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

de lui rendre son amitié. Cette scène fut si touchante qu'elle tira des larmes des yeux de toute l'assemblée. Je m'approchai ensuite de la reine. Elle fut obligée de m'embrasser, le roi étant vis-à-vis d'elle, mais je remarquai que sa joie n'était qu'affectée. Je retournai encore à mon frère. Je lui fis mille caresses et lui dis les choses les plus tendres. A tout cela, il était froid comme glace et ne répondait que par monosyllabes. Je lui présentai le prince auquel il ne dit mot. Je fus étourdie de cette façon d'agir. J'en rejetai, cependant, la cause sur le roi qui nous observait et intimidait par là mon frère. Sa contenance même me surprenait. Il avait l'air fier et regardait tout le monde de haut en bas. On se mit enfin à table. Le roi n'y fut pas et soupa en tête à tête avec son fils. La reine en parut inquiète et envoya épier ce qui s'y passait. On lui rapporta qu'il était de fort bonne humeur et parlait très amicalement avec mon frère. Je crus que cela lui ferait plaisir, mais quelque effort qu'elle fit, elle ne pouvait cacher son dépit secret. En effet, elle n'aimait ses enfants qu'autant qu'ils étaient relatifs à ses vues d'ambition. L'obligation, que mon frère m'avait de sa réconciliation avec le roi, lui faisait plus de peine que de joie, n'en étant pas l'auteur.

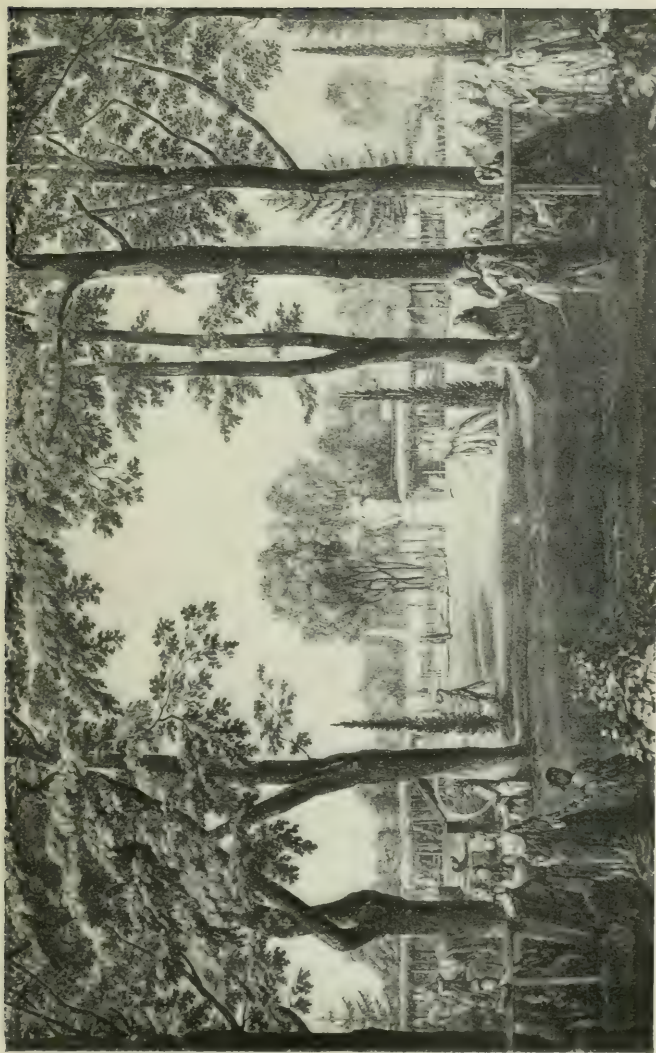
Au sortir de table, Grumbkow vint me dire que mon frère gâtait encore ses affaires. « L'accueil qu'il vous a fait, continua-t-il, a déplu au roi. Il dit que si c'est par contrainte pour lui, il doit s'en offenser, puisqu'il lui marque en cela une défiance qui ne lui dit rien de bon pour l'avenir, et si, au contraire, sa froideur provient d'indifférence et d'ingratitude à l'égard de Votre Altesse Royale, il ne peut l'attribuer qu'à la marque d'un mauvais cœur. Le roi, en revanche, est très content de vous, Madame. Vous en avez agi sincèrement. Continuez toujours de même et faites, au nom de Dieu, que le prince en agisse avec franchise et sans détours. » Je le remerciai de son avis que je trouvai bon. Le bal recommença. Je m'approchai de mon frère et lui répétai ce que Grumbkow venait de me dire. Je lui fis même quelques petits reproches sur son changement. Il me répondit qu'il était toujours le même et

qu'il avait des raisons pour agir ainsi. Il me rendit visite le lendemain, par ordre du roi. Le prince eut l'attention de se retirer et de m'en laisser seule avec lui et M^{me} de Sonsfeld. Il me fit un récit de tous ses malheurs, tel que je les ai décrits. Je lui fis part des miens. Il parut tout décontenancé à la fin de ma narration. Il me fit des remerciements des obligations qu'il m'avait et quelques caresses dont on voyait bien qu'elles ne partaient pas du cœur. Il entama un discours indifférent pour rompre la conversation et, sous prétexte de voir mon appartement, il entra dans la chambre où était le prince. Il le parcourut un moment de la tête aux pieds et, après lui avoir fait quelques politesses assez froides, il se retira. J'avoue que son procédé me dérouta. Je ne connaissais plus ce cher frère qui m'avait coûté tant de larmes et pour lequel je m'étais sacrifiée. Le prince, remarquant mon trouble, me dit qu'il voyait bien que je n'étais pas contente et qu'il était surpris du peu d'amitié que le prince royal me faisait, qu'il était surtout fort mortifié d'avoir remarqué qu'il n'avait pas le bonheur de lui plaire. Je tâchai de lui ôter ces idées et continuai à en agir de même avec mon frère.

Il se donna encore plusieurs bals en mon honneur et gloire. Le reste du temps, nous jouions chez la reine. Les princes étaient obligés de passer leurs soirées chez le roi et d'assister à la tabagie d'où ils ne revenaient qu'à l'heure du souper. Le margrave d'Anspach s'avisait de se mettre sur la friperie du prince héréditaire. Il le turlupina sur un sujet très sensible. J'ai déjà dit que la mère de celui-ci était une princesse de Holstein. Elle s'était si mal conduite et avait fait tant d'extravagances que le prince son époux, alors encore apanagé, s'était vu obligé de la faire enfermer dans une forteresse appartenant au margrave d'Anspach. Elle était le sujet de piquantes railleries que ce prince fit à mon époux qui en montra son ressentiment et y répondit très sensément. « Je respecte trop la présence du roi, répliqua-t-il, pour répondre sur-le-champ, comme il le faut, à de tels propos, mais je saurai prendre ma revanche, quand il sera temps. » Mon frère et les princes étaient présents. Ils

firent leur possible pour les raccomoder, mais tout ce qu'ils purent obtenir du prince héréditaire fut qu'il ne passerait pas outre jusqu'au surlendemain.

Je remarquai, le soir même, beaucoup d'altération sur le visage du prince, mais quelques instances que je lui fisse, il ne voulut point m'en dire la cause. Je l'appris, le jour suivant, du margrave, mon beau-père, qui en avait été informé par le duc de Bevern. Nous parlâmes tous deux au prince. Je lui fis concevoir que ce différend ne pouvait avoir que des suites fâcheuses. C'était renouveler en premier lieu une vieille catastrophe fort désagréable pour son père et pour lui. Son adversaire était son beau-frère, un prince sans héritiers, dont le pays devait lui retomber après sa mort. ce qui aurait causé, en cas d'accident, beaucoup de faux jugements, très préjudiciables à la gloire du prince. La colère, où il était, l'empêcha d'écouter nos raisons. Le duc de Bevern, qui survint, le sermonna tant qu'il lui donna sa parole de se tenir tranquille, pourvu que le margrave d'Anspach lui fit faire des excuses. Tous me conseillèrent de tâcher de les rapatrier. Le jour se passa donc paisiblement. Je pris donc toutes mes mesures le soir avec le duc et la duchesse. J'étais fort triste et inquiète dans l'appréhension que cette affaire n'allât mal. Ma sœur, qui en était informée et qui nous épiait, me jeta tout à coup les bras autour du cou. « Je suis au désespoir, me dit-elle, de ce qui s'est passé hier. Mon époux est dans son tort. Je vous demande pardon pour lui de l'incartade qu'il a faite. Je l'en gronderai d'importance. — Je suis bien fâchée que vous ayez entendu notre conversation. Soyez persuadée que la dissension qui est entre nos époux ne diminuera en rien la tendresse que j'ai pour vous. Je vous demande seulement une grâce qui est de ne point vous mêler de tout ceci. Vous ne feriez que vous attirer des chagrins et vous aigririez encore les esprits. » Après bien des représentations, elle me le promit. Le margrave d'Anspach était toujours assis à côté de moi. Le soir, lorsque nous fûmes levés de table et que la reine fut sortie, je l'accostai fort civilement et m'apprêtais à lui parler de



La place des Tentes au parc, promenade à la mode, à Berlin.

Gravure de Chodowiecki. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

l'affaire en question. Ma sœur ne m'en laissa pas le temps et commença par lui chanter pouille. Il se mit en colère et haussa la parole pour lui répliquer des duretés. Le prince héréditaire, qui en entendit quelques-unes, crut qu'elles s'adressaient à lui. Il s'approcha à son tour, lui demandant raison de son procédé. « Venez, venez, lui dit-il, vider notre différend. Il faut des actions et non des paroles. » Le pauvre margrave resta stupéfié : « Allons donc, continua le prince, venez vous battre ou je vous jette dans la cheminée où vous pourrez griller à l'aise. » Cette menace fit tant de peur à son antagoniste qu'il se prit amèrement à pleurer, ce qui fit une tragi-comédie. Mon frère et tous ceux qui étaient là firent de grands éclats de rire. Le margrave, rempli de frayeur, se sauva dans la chambre d'audience de la reine qui se promenait gravement sans faire semblant de rien. Il s'y cacha derrière un rideau. La duchesse, qui l'avait suivi, voulut bien remplir l'office de nourrice et le consoler, assurant que le prince héréditaire ne le tuerait pas. Mais tout cela ne rassura pas le pauvre enfant qui n'eut le courage de sortir de sa niche que quand son antagoniste fut parti. Mon frère, le margrave, mon beau-père et le prince Charles emmenèrent celui-ci. Je les trouvai encore ensemble lorsque je rentrai chez moi. La scène qui venait de se passer nous fournit matière à plaisanter. Le pauvre margrave d'Anspach n'y fut pas épargné. Le duc de Bevern le reconduisit chez lui où il exhala sa colère par des vomissements et une diarrhée qui faillirent l'envoyer dans l'autre monde. Cette forte évacuation ayant chassé sa bile et l'ayant mis dans un état plus rassis, il fit des réflexions sérieuses sur le danger qu'il avait couru. La crainte de la grillade le fit résoudre à faire des avances au prince héréditaire : le duc de Bevern en fut chargé. Le prince héréditaire accepta les excuses du margrave. La paix se fit et, depuis ce temps, ils n'ont plus eu de démêlés personnels.

Quelques jours après, la reine me demanda si je ne m'étais pas encore informée de ce qui était stipulé pour moi dans le contrat de mariage. « Je suis curieuse de

savoir, me dit-elle, les grands avantages que le roi vous a faits, et quels sont les revenus que vous aurez. Je ne sais comment le résident d'Angleterre l'a appris; mais je sais bien qu'il a dit qu'une femme de chambre de la princesse de Galles avait de plus gros appointements que vous n'aurez de revenus dans l'année. Je vous conseille de prendre vos mesures d'avance, car si vous gueusez après, ce ne sera pas ma faute. Du moins ne vous attendez plus à rien de moi. Je n'ai pas fait votre mariage. C'est le roi, en qui vous avez eu tant de confiance, à avoir soin de vous. » Ce raisonnement ne me pronostiqua rien de bon. Je questionnai le soir même M. de Voit sur cet article. Quelle fut ma surprise! Le roi, pour tout potage, avait prêté au margrave un capital de 200 000 écus sans intérêts. On devait tous les ans, à commencer de l'année 1733, rembourser 25 000 écus de ce capital. Ma dot était, comme à l'ordinaire, de 40 000 écus. En dédommagement de la renonciation que j'avais faite de l'héritage de la reine, il me donnait 60 000 écus. C'étaient les mêmes accords qui avaient été faits avec ma sœur. De la part du margrave, les revenus annuels du prince et les miens, y compris notre Cour étaient fixés à 14 000 écus, dont il me revenait 2 000. On comptait encore sur cette somme les étrennes et les présents extraordinaires. Ainsi bien compté et rebattu il me revenait 800 écus pour mon entretien. Le roi comptait pour avantage le régiment qu'il avait donné au prince et le service d'argent dont il m'avait fait présent. Je laisse à juger de mon étonnement. M. de Voit me dit que le roi avait tout fait, qu'il avait cru que c'était de mon consentement, sans quoi il m'eût avertie plus tôt et qu'il n'y avait plus de remède, les conventions étant faites et signées.

Après avoir rêvé quelque temps à ma situation, je pris le parti de m'adresser à Grumbkow. Je l'envoyai chercher le lendemain matin. M. de Voit lui expliqua en peu de mots le cas dont il s'agissait. Grumbkow me fit serment de ne point avoir été consulté dans cette affaire. « Je suis surpris de ne pas en avoir été informé, continua-t-il, c'est un mal qui n'est plus à réparer. Il faut chercher d'autres expé-

dients et tâcher d'extorquer une pension au roi, mais avant de lui en parler, il faut absolument attendre que le margrave, votre beau-père, soit parti. Je connais notre Sire. Il est tenace comme le diable quand il s'agit de donner. Si je lui en parle à présent, il fera des querelles d'Allemand à ce prince pour faire augmenter vos revenus, ce qui causera des brouilleries dont infailliblement vous serez victime. Au lieu que, s'il est loin, Sa Majesté sera obligée de remédier au mal qu'il a fait. Je vous promets mon secours, Madame, et je vous ferai savoir quand il sera temps de lui parler vous même. » Je lui fis beaucoup de remerciements et je lui promis de suivre son conseil.

La reine s'était divertie à mes dépens; elle était instruite de toute cette affaire et n'avait souhaité que je m'en informasse que pour m'humilier. Elle entretenait sans cesse des mouches autour de mes appartements. Elle fut vite au courant de la visite de Grumbkow et en devina le sujet. Elle voulut s'en assurer et me tirer les vers du nez. Après m'avoir parlé quelque temps fort aimablement, elle se rabattit sur mon départ. « Je suis au désespoir de vous perdre, me dit-elle, j'ai fait mon possible pour reculer le terme de notre séparation. Ce qui m'afflige le plus, c'est de vous voir si mal pourvue. Je sais tout cela sur le bout du doigt. Le roi vous a cruellement abandonnée. Je l'avais prévu, vous n'avez pas voulu me croire. Cependant, j'approuve beaucoup que vous ayez parlé à Grumbkow. Je suis persuadé que s'il peut, il vous rendra service. Que vous a-t-il conseillé? » J'avouai ma bêtise. Je lui contai toute ma conversation avec ce dernier, la conjurant de garder le silence. « Je vous le promets, continua-t-elle, je connais trop la conséquence de ce que vous venez de me dire pour en parler. » Pour mes péchés, elle resta l'après-midi avec le roi. Ne sachant comment l'entretenir, elle lui découvrit le pot aux roses et lui raconta tout ce que je lui avais confié. Le roi affecta de me plaindre et d'être touché de mon état, mais dans le fond il fut vivement piqué que je me fusse adressé à elle et à Grumbkow. Il était soupçonneux. Il s'imagina que je faisais des intrigues et voulut

m'en punir. A peine eut-il quitté la reine qu'il se fit donner mon contrat de mariage et retrancha 4000 écus de la somme destinée pour le prince et pour moi.

La reine victorieuse du bon service qu'elle venait de me rendre, me fit appeler au plus vite. « Vous n'avez plus besoin, me dit-elle, quand j'entrai, de mêler Grumbkow à vos affaires; j'ai parlé au roi, continua-t-elle en m'embrassant. Je lui ai conté notre conversation de ce matin. Il a paru attendri et m'a promis de vous satisfaire. » Peu s'en fallut que je ne devinsse statue de sel comme la femme de Loth. Mon premier mouvement s'exhala en jérémiades et en reproches respectueux sur son indiscretion. Elle s'en fâcha et me fit taire à force de duretés. Je maudis mille fois mon imprudence. J'en recevais le salaire; je ne pouvais en murmurer. Grumbkow me fit faire de sanglants reproches par M. de Voit et me fit avertir de la belle œuvre que le roi venait de faire. Il me fit d'amères plaintes de ce que je l'avais exposé à la colère de ce prince et me fit assurer qu'il ne se mêlerait jamais plus de ce qui me regardait. Cette dernière aventure me poussa à bout et me causa un violent chagrin.

Le roi partit pour Potsdam où la reine eut ordre de le suivre avec moi, devant partir de là pour Bayreuth. L'impatience de m'y trouver me faisait compter les heures et les minutes. Berlin m'était devenu aussi odieux qu'il m'avait été autrefois cher. Je me flattais, à l'exclusion des richesses, de mener une vie douce et tranquille dans mon nouveau domicile.

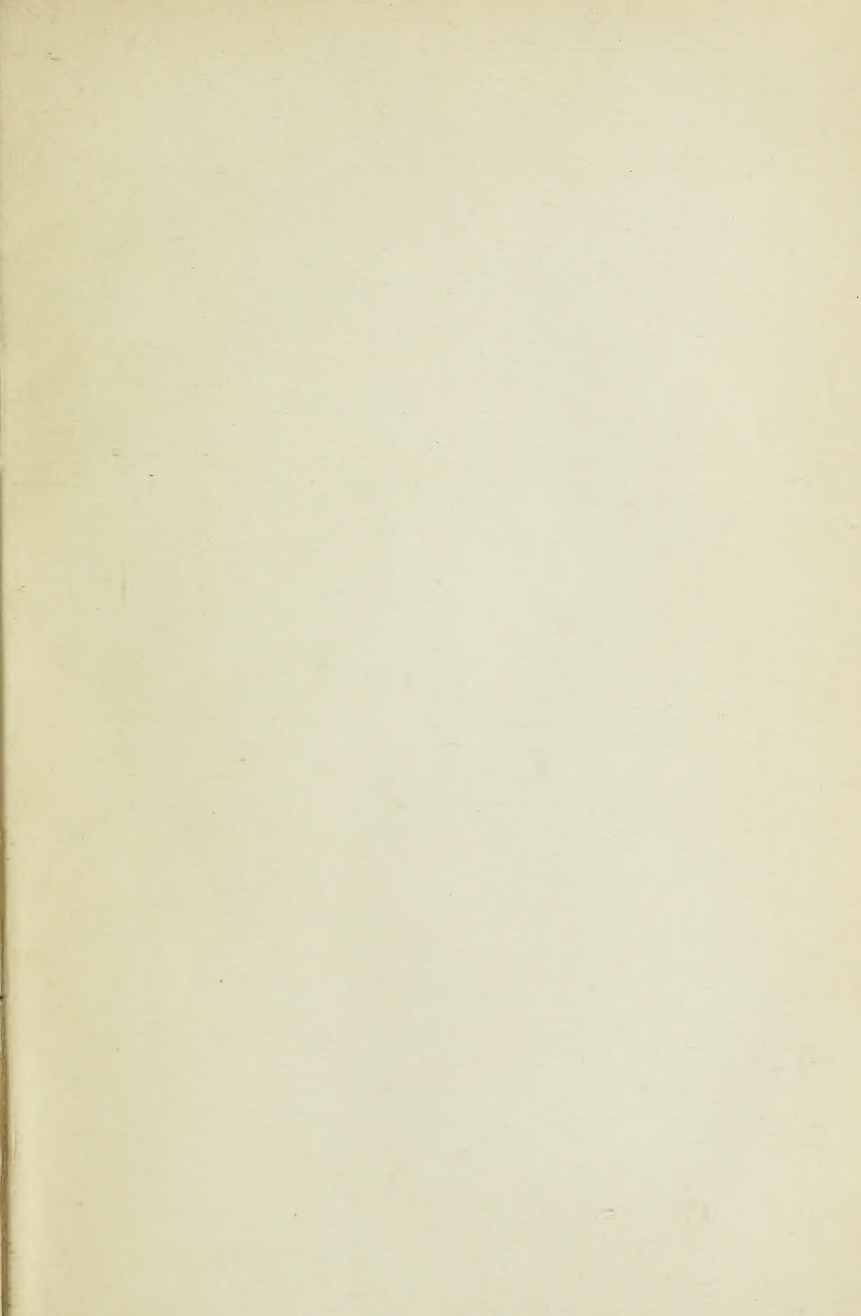
FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
La Cour de Prusse sous Frédéric-Guillaume I ^{er} . Souvenirs de la margrave	7

TABLE DES GRAVURES

Sophia Carolina Regina Prussiae (gravure de Wolfgang) 9 Sophie-Louise, princesse de Mecklembourg-Schwerin, reine de Prusse (portrait anonyme) 13 Le château royal de Potsdam. Vue prise du côté du pont sur la Havel (dessin de Nagel, gravure de Liebezeit) 17 Georges I ^{er} , roi d'Angleterre (portrait grave par Ch. Weigel) 21 Vue de Spandau 24 Frédéric et sa sœur Wilhelmine enfants (peinture d'Antoine Pesne. — Château de Charlottenbourg) 33 « Mou Bou », maison de plaisance de la reine de Prusse (dessin et gravure de Paul Busch) 37 Le château de Charlottenbourg. Vue prise du côté du nord dessin de I. G. Wolfgang 41 Frédéric II enfant (portrait gravé par Beck) 49 Frédéric-Henri, comte de Seckendorff (portrait peint et gravé par Joh. Jacob Haid) 53 Le maréchal Jacques-Henri de Flemming (portrait non signé) 57 Brandebourg 65 Frédéric II adolescent (portrait anonyme) 69 Auguste II, roi de Pologne (portrait gravé par Bernigeroth) 73 Frédéric-Auguste, prince royal de Saxe (portrait gravé par Bernigeroth) 77 Maurice, comte de Saxe (portrait gravé par Syfang) 81 La reine Sophie-Dorothée (portrait d'Antoine Pesne, gravure de J. G. Wolfgang) 85 La Place Royale à Berlin gravure de Johann Georg Metz 88-89 Frédéric I ^{er} , roi de Prusse (portrait	par I. F. Wenzel, gravé par E. Desroches) 97 La porte de Brandebourg à Berlin (eau-forte de Chodowiecki) 105 Vue du château de Schwetz 109 Le château royal de Charlottenbourg. Vue prise du côté de la façade 113 Le concert au château, scène de la vie de cour (gravure de Chodowiecki) 117 Vue de l'Arsenal royal et du palais du Kronprinz, à Berlin 121 Vue de Custrin sur l'Oder 129 La décollation, supplice usité dans la Prusse du XVIII ^e siècle (dessin et gravure de Chodowiecki) 133 Léopold, prince d'Anhalt-Dessau (portrait peint par Antoine Pesne, gravé par G. Will) 137 Frédéric-Guillaume de Grumbkov (portrait non signé) 145 Les supplices de la flagellation et de la bastonnade. Scènes de la vie militaire en Prusse au XVIII ^e siècle (gravure de Chodowiecki) 153 Frédéric-Louis, prince de Galles (dessiné et gravé par I. Simon, d'après un portrait) 157 La collation au château. Scène de la vie de cour en Prusse au XVIII ^e siècle (gravure de Chodowiecki) 161 Le château de Potsdam. Vue prise du côté du bassin (gravée par Kruger) 169 Frédéric-Guillaume, margrave de Brandebourg (portrait de Nicolas Vischer, gravure de I. Gole) 177 Frédéric-Guillaume I ^{er} , roi de Prusse (portrait peint par Antoine Pesne, gravé par G. V. Schmidt) 181 La place des Tentes au Parc, promenade à la mode à Berlin (gravure de Chodowiecki) 185
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



102189

HG.
W6787c

Author Wilhelmina Sophia Friederika, Margravene of
Bayreuth

Title Le cour de Prusse sous Frédéric-Guillaume 1^{er}.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

